

École des Hautes Études en Sciences Sociales
Master 2 — Territoires, Espaces, Sociétés
Mémoire de Master

« Entre la périphérie et le centre-ville : mobilité, sociabilité et ascension sociale
des jeunes de la banlieue nord de Lima, Pérou »

Par Tomás Osoreo
Sous la direction de Claudia Damasceno
Juin 2016

Table des matières

INTRODUCTION.....	4
0.1. <i>La métropole de Lima : un territoire d'exception</i>	4
0.2. <i>La jeunesse des banlieues, entre la périphérie et le centre-ville</i>	5
0.3. <i>Questions de méthode</i>	7
PREMIÈRE PARTIE. BANLIEUES ET NOUVEAUX PROFILS SOCIAUX : LA MÉTROPOLÉ DE LIMA APRÈS L'EXODE RURAL.....	12
1.1. <i>Les métropoles du Sud: fragmentations et recompositions</i>	12
1.2. <i>Historique de la métropole de Lima</i>	15
1.3. <i>La Lima Norte contemporaine : caractérisation d'une grande banlieue populaire, hétérogène et dynamique</i>	19
DEUXIÈME PARTIE. ENTRE LA PÉRIPHÉRIE ET LE CENTRE-VILLE : LES DÉFIS DE L'ADAPTATION DES HABITANTS DE LIMA NORTE DANS LES QUARTIERS CENTRAUX DE LIMA.	24
2.1. <i>Origines des enquêtés : familles, environnement quotidien et parcours éducatifs</i>	25
2.2. <i>Se familiariser au centre-ville par la mobilité quotidienne</i>	36
2.3. <i>Intégrer une université d'élite, Le cas des étudiants de la PUCP</i>	44
2.4. <i>L'adaptation au travail dans le centre-ville</i>	50
TROISIÈME PARTIE. ADAPTÉS AU CENTRE-VILLE... ET APRÈS ? ENJEUX POUR L'AVENIR	61
3.1. <i>La perception de la position sociale et l'avenir entre banlieue et centre-ville</i>	61
3.2. <i>Rester en banlieue ou déménager ? Plans pour un avenir en centre-ville</i>	76
CONCLUSION : DES LIMÉNIENS DU LIMA NORTE ET LE DÉVELOPPEMENT DES CITADINITÉS À LIMA	80
<i>Contextes français, contextes péruviens</i>	83
BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES.....	85

Remerciements

Je voudrais remercier les enquêtés qui m'ont fait part d'un peu de leurs expériences de vie et tous les personnes qui m'ont soutenu pendant cette enquête.

Introduction

0.1. La métropole de Lima : un territoire d'exception

Etant fondée par les espagnols en 1535 sur une ville indigène, Lima était élargissait ces limites de ville coloniale au début du XXème siècle. A partir de ce moment l'Elite sortait d'un centre historique très popularisé vers les littorales du sud. Des années 1940, et surtout à partir des années 1970, l'exode rural –phénomène de grandes impacts sociales et économiques en l'Amérique Latine– entoure cette ville construit en ressemblance occidental avec des « invasions » et bidonvilles qui changèrent radicalement le visage social de la capitale. Le dynamisme économique et les mobilisations dirigés à l'accès des services basiques face aux difficultés sociales des grands territoires de banlieue constamment en expansion, donnent à la région métropolitaine de Lima une extension de 2667 km² (quatre fois Paris), où un tiers des péruviens habitent dans 34 districts. Organisée en quatre « Áreas intedistritales » (cf. Carte n°1), la métropole est aussi divisée en son centre, ses trois banlieues et le port du Callao (le seul à être juridiquement reconnu comme une autre division administrative).

Bien qu'anciennement le phénomène de l'exode rural ait déterminé la croissance de la population et de l'extension de la ville, plus récemment les transformations urbaines reconfigurent aussi les dynamiques et centralités de Lima (cf. Carte n°2), ainsi que les rapports entre le centre-ville et leurs périphéries. L'évolution centralisée de la métropole crée aussi des pôles d'emploi et garde encore la plupart des meilleures opportunités en ce qui concerne notamment le salaire, la qualité éducative et la sécurité. Par contre, la métropole évolue aussi par rapport aux interconnexions des territoires, notamment par rapport aux flux des résidents des banlieues vers les pôles du centre-ville (cf. Carte n°3).

Du fait de son poids démographique et de son niveau de développement urbain le plus élevé parmi les *Nuevas Limas*, la banlieue nord de Lima ou *Lima Norte* a été choisie comme cadre de notre étude. Celle-ci représente un vaste territoire dans la ville de Lima, lequel s'étant peuplé massivement, depuis cinquante ans, aux marges nord de la ville a été traversé par de fortes évolutions des infrastructures, où des quartiers de classe moyenne populaire coexistent avec des quartiers encore défavorisés et des bidonvilles. Les « nouveaux liméniens » ou *nuevos limeños*, enfants et petits-enfants des premiers immigrants sont devenus majoritaires en nombre à Lima, ils sont aussi progressivement plus représentés dans les médias, les études de marketing et la publicité.

0.2. La jeunesse des banlieues, entre la périphérie et le centre-ville

Le choix du sujet et de la problématique de ce mémoire a des précédents. Nos voyages quotidiens entre la périphérie sud de Lima et le centre-ville au cours de la licence nous ont mené à penser la diversité des profils des habitants qui effectuent quotidiennement des déplacements pendulaires. D'autre part, le milieu universitaire a été un environnement pertinent pour observer la cohabitation entre étudiants aux profils et aux origines diverses. Tout au long de notre licence de sociologie, nous avons effectué plusieurs travaux de recherche, qui ont porté sur des groupes sociaux des périphéries de Lima. Ces expériences nous ont permis d'appréhender certaines dynamiques sociales dans la périphérie. Ainsi, par la suite, notre mémoire de master 1 s'est intéressé à la jeunesse des banlieues, notamment dans le cas des étudiants de l'université Ciencias y Humanidades située à Lima Norte. Du fait de notre terrain de recherche, le sujet a vite évolué de l'étude des dynamiques sociales et culturelles entre les étudiants des périphéries (issus, à différents niveaux, du monde paysan) à la problématique de l'inégalité d'accès à un enseignement supérieur de qualité au Pérou, dans le cas des périphéries de Lima.

Notre participation au master « Territoires, Espaces, Sociétés » et au Département de Géographie à l'ENS nous ont amenés à construire notre objet d'étude à la lumière des perspectives, objets et méthodes de la sociologie, avec l'aide de la géographie. Ainsi, la cartographie, la discussion sur la métropolisation, la mobilité et la ségrégation, ont été mobilisés afin de comprendre l'infrastructure, la condition où le phénomène social est « circonscrit » (Gardin et al. 2005 : 7). Ainsi, ce mémoire s'attache à analyser les éléments liés à ces connexions entre des endroits urbains et leurs populations : les rapports au cours desquels la socialisation et les territorialités des étapes précédentes de la vie sont parfois confrontées ou agrégées avec de nouveaux endroits, institutions, personnes et pratiques en centre-ville.

L'idée initiale pour ce mémoire était l'identification des aires « culturelles » à Lima à partir des variables sociales comme le niveau éducatif, langue maternelle et lieu de naissance, enregistrés et accessibles par le recensement à l'échelle des îlots urbains et quartiers de la ville. Le développement de cette « cartographie culturelle¹ » aurait permis l'approfondissement sur la question de la diversité culturelle à Lima,

¹ L'étude des « cultures » au Pérou ne se limite pas aux styles de vie propres à chaque milieu, mais prend en compte le poids des dynamiques identitaires basées sur la différence des origines ethniques et géographiques.

dont la ville est considérée sous une dualité très simplifiée entre le centre occidentalisé et les périphéries d'origine plus traditionnelles et paysannes.

Une deuxième idée suggérerait d'aborder plutôt la question de la vulnérabilité des minorités indigènes. Cependant, l'existence d'une collectivité ou une condition indigène n'est pas assez explicite à Lima comme c'est le cas des villes comme à Mexico. Bien que la marginalité et l'occupation des quartiers populaires soit un sujet souvent lié aux immigrants issus de l'exode rural, notamment avec des pratiques et des origines rurales et traditionnelles, le terme *indigène* n'est utilisé ni par la recherche au Pérou ni par la population elle-même, sauf dans le cas du quartier *shipibo* de Cantagallo, né il y a moins de dix ans. En réalité, la marginalité est exprimée par le besoin des immigrants de *limeñización* (devenir liménien), processus qui implique l'acquisition des pratiques propres à la ville, souvent liées à une image plus *moderne* ou *urbaine* que celles existantes dans les peuples d'origine des premiers immigrants (Matos Mar 1986). Le travail fait par Doré (2013) dans le quartier de Huaycán à l'est de Lima montre précisément les divisions entre des immigrants anciens et nouveaux. Elle a mis en lumière des rapports de domination et d'exclusion entre voisins qui, d'une part, ont acquis des pratiques plus urbaines, et qui sont plus intégrés à la ville et, d'autre part, ceux qui ont conservé l'identité attribuée de *serranos* (gens des Andes), et qui ont une vie quotidienne restreinte à leur quartier d'habitude.

Inspirés par le travail de Doré, notre intérêt pour les « régions culturelles » est devenu l'étude des dynamiques identitaires au sein des quartiers de *Lima Norte*, à travers de l'ethnographie des habitants dans trois aires différenciées du district de Comas, choisis par des variables sociales du recensement et des caractéristiques spatiales comme aménagement, connectivité au centre ou la ségrégation urbaine.

Lima donne de plus en plus l'image d'une ville diverse et plurielle, notamment, en raison de l'apparition dans les médias et dans le discours académique de la figure du « nouveau Liménien » (*nuevo limeño*, c'est-à-dire, de l'immigrant de troisième ou quatrième génération). De plus, ces résidents des périphéries issues de l'immigration sont des acteurs inscrits dans un processus de familiarisation à plusieurs niveaux, qui avait commencé déjà avec leurs parents ou grands-parents, à partir du moment où ils ont vécu dans les nouveaux espaces. En particulier dans les couches les

plus jeunes, ils sont partis de ces endroits où s'est déroulée leur vie, pour parcourir et parfois s'approprier progressivement d'autres espaces en centre-ville, pour des activités d'étude, de travail ou de récréation. Trois questions étaient privilégiées au début : le phénomène de valorisation des espaces connectés par ce moyen de transport, les représentations sur l'expérience de la mobilité par les usagers de *Lima Norte*, et les relations établis par les *nuevos limeños* dans les nouveaux espaces connectés et qui deviennent plus socialement mixtes.

Cependant, la viabilité de ce projet serait limitée à cause justement de l'absence de la population flottante, qui part chaque jour travailler ou étudier en centre-ville, notamment pour ce qui est du cas des jeunes, et qui serait disponible que les weekends, ce qui serait un risque pour la viabilité du projet. À partir de cela, nous avons pensé à prendre comme sujet d'étude les jeunes qui font des mouvements constants d'aller-retour entre banlieues et centre-ville. L'intérêt s'est porté sur le processus par lequel ces populations pourraient connaître progressivement la ville, développer des routines, des perceptions sur d'autres secteurs et habitants de la ville. Seraient-ils transformés par cette routine ? De quelle manière ?

Les propos d'une étudiante liménienne enquêtée à propos de sa perception de ses propres mobilités quotidiennes apportent un éclairage intéressant : elle faisait état du fait que ses déplacements quotidiens vers le centre financier (un des pôles économiques en centre-ville) étaient à l'origine de conflits. Elle avait admis un décalage entre les jeunes « comme elle » et les habitants du centre par rapport à l'apparence, la manière de s'habiller, le comportement, la consommation culturelle et les pratiques « typiques » du temps libre. Ce témoignage a permis d'identifier une problématique complexe qui inclut une situation de mobilité quotidienne, mais qui est insérée dans un processus de mobilité sociale de plus longue durée – surtout dans le cas de jeunes, qui représentent le « visage » de la Lima populaire et majoritaire d'aujourd'hui.

0.3. Questions de méthode

Bref, ce mémoire s'intéresse à la population jeune de la périphérie nord de Lima Norte qui travaillent et étudient en centre-ville. Nous avons décidé de traiter leur vie quotidienne sous l'angle de leur processus de familiarisation dans des endroits et institutions situés dans la région centrale de la ville, notamment au sein des centres

économiques traversés depuis une décennie par des transformations importantes comme la diversification économique et la consolidation spatiale (Gonzales de Olarte et. al. 2011). Pour traiter cet objet d'étude, nous avons opté pour une approche à la croisée de l'ethnographie (réalisé entre mars et mai 2014), de la statistique et de la cartographie. Le tableau n°1 indique les différentes sources que nous avons utilisées.

Tableau n°1. Sources utilisées 2013-2014

Source	Description (et mois)	Traitement
700 cartes de présentation de l'enquête	Elles ont été distribuées aux passagers à la sortie d'une des plus importantes stations de bus dans le quartier financier (mars).	Aucun. Nous n'avons pas réussi à recueillir.
Questionnaire virtuel	Il a été diffusé par internet dans le but d'obtenir des réponses (mars)	12 enquêtés ont rempli le questionnaire avant l'entretien.
21 entretiens avec des Liméniens (6 hommes, 15 femmes)	semaine 1 (avril) : 5 semaine 2(avril) : 3 semaine 3 (avril): 5 semaine 4 (mai): 8 Durée moyenne des entretiens : 1h50m	Source principale pour explorer le processus d'adaptation des liméniens de <i>Lima Norte</i> au centre-ville. Les contenus ont été insérés dans un tableur pour simplifier l'analyse.
2 entretiens avec des autorités de transport	Faits dans le bureau de PROTRANSPORTE, autorité responsable du transport à Lima (mars)	Informations sur l'usage d'un nouveau service de transport et sur le comportement des voyageurs, issus notamment de <i>Lima Norte</i>
Cartes thématiques de Lima construites à partir des données statistiques	Taux de croissance de la population, éducation, langue maternelle, emploi. Élaborées avec Philcarto et avec les bases de données des recensements nationaux 1981, 1993 et 2007.	Illustrations des évolutions de la métropole ; mise en valeur de la spécificité de <i>Lima Norte</i> par rapport au centre-ville et aux autres banlieues de Lima.
Observations et voyages	4 observations dans les stations du service de bus « Metropolitano »	Prise de photos des voyageurs. Vidéo (enregistrée le matin) dans l'arrêt <i>Canaval y Moreyra</i> , un des plus congestionnés en centre-ville et, d'autre part, les terminus <i>Naranjal</i> , à Lima Norte.

La difficulté pour instaurer une relation de confiance avec les jeunes enquêtés potentiels a motivé plusieurs changements de les stratégies pour obtenir des contacts et dérouler l'enquête de terrain. Au mois de mars 2014 nous avons essayé de contacter des enquêtés de manière anonyme, près des arrêts du système de transport appelé *El Metropolitano* (voir graphique n°1), sept-cents cartes de présentation (voir annexe n°1) ont été réparties personnellement aux utilisateurs. Les coordonnées du chercheur et un lien pour accéder à un formulaire virtuel (voir annexe n°2) ont été

indiquées sur ces cartes. Cependant, aucune réponse n'a été obtenue par ce moyen pendant deux mois de séjour de terrain. Le deuxième chemin pour approcher les enquêtés a été la diffusion d'un formulaire virtuel par internet (*facebook* et un forum virtuel) destiné à contacter des liméniens intéressés par l'enquête et d'accord pour se faire interroger. Cela n'a pas bien marché non plus, sauf que pour le cas d'une étudiante, la seule contactée par Internet.

Finalement, le reste des enquêtés ont été contactés en avril et mai 2014. Il s'agissait soit de personnes déjà connues (cinq), ou bien d'inconnus contactés par le biais d'amis (seize, dont deux étaient âgés de plus de cinquante ans). Malgré l'existence d'associations de jeunes à Lima Norte, la « sédentarité » de ces derniers les exclut du groupe d'enquêtés car ne présentent pas le critère principal d'éligibilité : habiter à Lima Norte et travailler au centre-ville.

La composition de l'échantillon en termes d'âge se concentre principalement sur des jeunes (entre 23 et 30 ans), dont certains viennent de commencer leur familiarisation dans une institution au début de leurs études universitaires, d'autres qui ont déjà fini leurs études et se consacrent à leur travail, et nous avons même deux jeunes qui travaillent en centre-ville et sont déjà mariés (H4, H6). D'autre part, nous avons aussi une surreprésentation des femmes à cause du déroulement de la méthode de « bouche à l'oreille », et de la disponibilité des enquêtés, les hommes n'étaient pas disponibles ni intéressés (Voir tableau n°2).

Tableau n°2. Distribution des enquêtés selon sexe et âge

	20-24 ans	25-30 ans	Plus de 50	Total
Hommes	2	4	0	6
Femmes	9	4	2	13
Total	11	8	2	21

L'échantillon rassemblé a provoqué des changements dans les questions de recherche. L'étude ne porte plus exclusivement sur la population qui est utilisatrice du système ségrégué de transport, mais sur celle qui habite à Lima Norte et utilise l'ensemble du réseau de transport public. Ses destinations quotidiennes sont plus vastes que le cœur financier du centre-ville, car ces personnes étudient ou travaillent dans plusieurs quartiers du centre-ville.

La démarche de cette recherche s'est accompagnée de difficultés pour enquêter auprès des jeunes en mouvement et très occupés, ce qui est aggravé par la dynamique de mobilité qui laisse très peu de temps libre pour un entretien de plus d'une heure et demi. Afin de les rencontrer, il y a fallu faire des adaptations pour suivre leurs déplacements quotidiens vers leurs lieux de travail ou d'étude ou vers leurs domiciles (parfois très éloignés) pour obtenir suivant qu'un entretien, surtout en fin de journée.

Ainsi, nous sommes arrivés à un corpus de vingt-et-un entretiens (Voir annexe n°3 et 4) d'une durée moyenne d'une heure et quarante-cinq minutes avec des résidents de *Lima Norte* qui ont étudié et travaillé pendant de longues périodes dans certains districts du centre-ville. Ces entretiens ont été suivis quelques jours plus tard par une deuxième rencontre avec certains d'entre eux afin de les accompagner sur leur trajet quotidien. Ceci nous a aidé à mieux nous représenter les propos recueillis au cours des entretiens, ainsi que notre propre perception d'appartenance aux espaces de la ville (Gervais-Lambony 2003 : 6).

Pour ce qui est du rapport avec les enquêtés, il a été difficile d'établir une relation de confiance au début de l'enquête, notamment avec ceux qui étaient introduits par des amis en commun. Même si nous avons été recommandés avant l'entretien, il a surtout été difficile de traiter des sujets qui sont passés de plus en plus des pratiques et des perceptions vers des expériences plus concrètes et personnelles, parfois conflictuelles. Au début des entretiens, l'adaptation à de nouveaux milieux sociaux ne pose pas *problème* pour tous, quoique les enquêtés aient pu faire des réflexions plus révélatrices sur ces adaptations quand ils ont été questionnés à nouveau sur ce sujet, à la fin de l'entretien ou lors d'une deuxième rencontre². A ce moment, la plupart des enquêtés ont donné des exemples d'expériences problématiques de leurs propres vies, qu'il s'agisse de discrimination, d'instabilité et même de déracinement. Ces situations sont apparues suivant à partir de la deuxième heure d'entretien, même si (ou grâce à le fait dont) il était majoritairement la seule opportunité de développer un entretien long³. De plus, nous avons fait évoluer nos guides d'entretien lors de l'enquête (Voir annexe n°5). Ceux-ci utilisaient au départ un langage très académique, avec des formulations complexes et techniques. Quelques essais de ce guide en entretien ont permis d'en élaborer une autre version,

² Il est pertinent de rappeler un cas où, lors d'une seconde rencontre –en banlieue- quatre jours après la première, l'enquêtée raconte qu'elle a une relation conflictuelle avec le district où elle travaille, là où le premier entretien était réalisé.

³ Selon Émilie Doré (2013), le fait de traiter avec des inconnus et pour une seule fois a l'avantage la possibilité pour l'enquêté d'exprimer ses désaccords d'une manière plus libre et directe.

inclus dans les annexes, intégrant des questions plus ouvertes, simples et dont la formulation se rapproche du langage quotidien.

L'intérêt d'explorer la territorialisation des inégalités sociales au sein de la métropole de Lima, à partir de l'expérience des habitants de banlieue travaillant dans le centre-ville partait du présupposé selon lequel toute mobilité sociale était source de conflits personnels liés à l'adaptation aux nouveaux endroits. Ainsi, nous avons essayé pendant un certain temps de catégoriser les personnes en fonction de leur lieu de résidence, mais il apparaît que les habitants de banlieue sont loin d'être une catégorie homogène, ce que nous verrons plus tard.

Les vingt-et-un entretiens réalisés avec des résidents de la banlieue nord qui ont une mobilité quotidienne vers les centres de la ville, ont été accompagnés par deux entretiens avec des fonctionnaires du système de transport *El Metropolitano* –*afin de nous informer sur les structures de transport*-, et ce par l'élaboration des statistiques construites afin d'encadrer démographiquement certains phénomènes liés à la problématique et finalement, des observations et des photos prises sur les trajets observés par certains enquêtés.

Première partie. Banlieues et nouveaux profils sociaux : la métropole de Lima après l'exode rural

Dans la présente partie, nous allons restituer un état de la question autour des études sur les métropoles puis développer plus profondément sur l'évolution et les dynamiques contemporaines de la ville de Lima.

1.1. Les métropoles du Sud: fragmentations et recompositions

Cette recherche s'inscrit dans le débat académique portant sur les dynamiques contemporaines créées par le métropolisation des villes du Sud, spécialement à propos de leurs habitants des périphéries. Un point de départ peut être l'hypothèse du projet PERISUD, selon lequel la métropolisation et la mondialisation augmentent la *complexité* des périphéries urbaines. Ainsi, des questions peuvent se poser autour de la potentielle transformation des périphéries en des endroits de « diversification et confrontation sociale », sur les différenciations potentielles produites par les « réseaux d'infrastructures et services associés » dans l'ensemble des métropoles et sur la potentielle création des « espaces originaux » dans des périphéries avec une « dominante rurale »⁴.

La conception des périphéries du Sud a évolué depuis celle les considérant comme des espaces d'extension (années 1960-1970) à celle « d'espaces singuliers et dynamiques » (années 1980), dont l'analyse de la ségrégation, la segmentation et la gouvernance ont été mises en lumière (Vennetier 1989, Vanier 2007, et Dureau *et coll.* 2000 cités par Chaléard et Le Bris 2011 : 7). Dans un contexte où les périphéries ne peuvent pas être réduites à des espaces de marginalité, « les mutations des périphéries des métropoles du Sud traduisent une adaptation aux logiques du métropolisation et sont marquées par une complexité spatiale et sociale croissante ». Ainsi, il est possible de trouver « différents types de périphéries, soulignant leur caractère composite, qui ne peut se définir uniquement par la distance au centre » (Chaléard et Le Bris 2011 :9)

⁴ Développé par le Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (PRODIG), actif entre 2009 et 2014 selon l'information sur le site IRD en janvier 2014. (http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:laBrQdqfXQ_oJ:www.perou.ird.fr/layout/set/print/la-recherche/programmes-de-recherche/perisud+&cd=2&hl=es-419&ct=clnk).

Les changements, créés par les logiques du métropolisation et de la mondialisation, sont multiples (Chaléard et Le Bris 2011 : 11). D'une manière générale les enquêtes de PERISUD montrent des situations de transition.

« [Les villes étudiées par le programme PERISUD ont des] caractéristiques morphologiques et fonctionnelles d'étalement, de fragmentation, de discontinuité, d'hétérogénéité, de multipolarité (...) Une cohérence territoriale, souvent encore incertaine, s'y construit, qui peut parfois être assortie de revendication d'autonomie par rapport à la centralité —ou la poly centralité- de la « Cité mère » ». (Deler 2014 : 428-9)

Parmi l'hétérogénéité des cas, des phénomènes nouveaux sont identifiés : délocalisation des logements et pôles d'emploi vers des villes nouvelles annexes à la métropole (Shanghai) ; la valorisation et la consolidation des espaces et de populations dans des quartiers auto construits en périphérie, parfois avec l'apparition des « micro ségrégations » (Mexico) ; gentrification des quartiers consolidés (Le Cap). D'autre part, l'attraction des nouvelles classes moyennes par les quartiers aisés aboutit à une situation paradoxale d'éloignement social malgré la proximité spatiale avec les anciens résidents (Lima) (Chaléard et Le Bris 2011 : 17). Ces évolutions s'inscrivent également dans des logiques de mobilités quotidiennes étroitement liées aux évolutions des infrastructures et des services urbains. (Chaléard 2014 : 18). En outre, le développement des équipements dans certaines périphéries, qui leur donne un rôle plus autonome par rapport au centre-ville, participe à la transition vers un modèle polycentrique. Toutefois, ce polycentrisme n'est pas donné : le développement des réseaux de transport peut amener à polariser des zones particulières de travail et de résidence dans les marges périphériques (Chaléard et Le Bris 2011 : 22).

D'autre part, le programme de recherche « Métropoles andines : logiques territoriales et sociales » de l'Institut Français des Études Andines (IFEA)⁵ a posé la question des créations de divisions sociales et spatiales vécues dans des aires urbaines en constant interconnexion et élargissement, et dont des nouveaux espaces et des nouvelles dynamiques de mobilité et pratiques spatiales se sont insérés. Il est possible d'affirmer que les projets de l'IRD PERISUD et PERIMAGE ont un objet plutôt centré sur la situation des espaces tandis que « Métropoles andines : logiques

⁵ <http://www.ifea.org.pe/investigacion/eje-1/>

territoriales et sociales », qui a un échantillon de villes plus similaires les unes aux autres (le contexte andin), prend en compte la manière dont les phénomènes sont gérés ou exprimés par les individus eux-mêmes. Cela est montré dans des travaux sur la gestion de risques à Bogota (Julien Rebotier, Franck Poupeau), la gestion urbaine et les transformations de l'espace pour des investissements (Alice Beuf) et dans des études sur *l'enfance nomade* dans les villes de La Paz, El Alto et Lima (Robin Cavagnoud).

De ces études on tire un bilan plutôt pessimiste des changements et des transformations ayant lieu dans les métropoles. Une vaste tendance est le fait d'attribuer au phénomène général de prolifération extensive des villes le fait de la disparition de la ville en tant qu' « une certaine manière locale de vivre institutionnellement ensemble ». (Choay 1999, cité par Gervais-Lambony et coll. 2007 : 8). Des phénomènes de violence, marginalité, exclusion parmi d'autres, peuvent mettre en question la possibilité d'une vie urbaine, dans un contexte de « dissolution de la ville dans l'urbain, la déconnexion entre la citadinité et l'urbanité, et la fragmentation urbaine ». (Gervais-Lambony et coll. 2007 : 8-9). Cependant, dans le livre *Vies citadines*⁶ (Gervais-Lambony et coll. 2007), par rapport à un phénomène à priori conçu comme négatif, celui de la fragmentation, bien qu'il ait gagné beaucoup de présence à partir de la mobilisation du cas prototypique de Los Angeles, les auteurs trouvent que le terme fragmentation cacherait plusieurs significations à discerner. (Gervais-Lambony et coll. 2007 : 17). Aux États-Unis, la fragmentation est conçue comme synonyme d'ouverture sociale ; elle traduit le fait que chaque groupe social accède à un espace qui lui est propre, sans que la question des injustices soit abordée (Gervais-Lambony et coll. 2007 : 31, 32, 38).

En l'Amerique Latine, un autre exemple de ces phénomènes ambigus peut être mentionné par rapport aux *gated communities* au sein des enclaves apparemment isolées dans le cas des copropriétés fermées à Buenos Aires, des endroits d'homogénéité sociale théorique mais où finalement la diversité des profils des voisins rend à plusieurs négociations sur règles collectives, notamment par rapport l'admission des visites. En plus, les relations quotidiennes personnelles et proches entre les résidents et les travailleurs de services qui effectuent de petits travaux minimise

⁶ *Vies citadines* (Belin, Paris, 2007) est un ouvrage collectif qui construit une réflexion à partir des thématiques sur lesquelles certains chercheurs ont fait une comparaison des terrains ainsi que des contrastes avec des théories.

l'argument présentant que les *gated communities* sont des espaces formés sans aucune mixité sociale (Elguezabal 2014). D'autre part, dans la métropole de Mexico, l'idée de ville chaotique peut se déconstruire à partir de l'approche socio-anthropologique. La compréhension du « (des)ordre de la métropole implique [de] pénétrer dans les modes de fonctionnement de ces divers ordres » (Duhau y Giglia, 2008 : 15, cités par Thomasz 2009). Ainsi, on peut soutenir qu'un ville est en fait composé par d'autres « villes », qui fassent partie et son à la fois résultantes de la fragmentation-de la métropole. Les ordres singuliers de chacun de ces espaces sont le produit des histoires structurantes particulières qui constituent -et à la fois définissent- le conflit dans l'interaction des membres dans les espaces publics selon le critère dominant (Azuela 2009, Lovera 2012). Ainsi, il y aurait une « correspondance entre la forme de construction de l'espace urbain, son organisation et les pratiques d'appropriation et d'usage de celle-ci » (Duhau et Giglia 2008 cités par Azuela 2009 : 771).

1.2. Historique de la métropole de Lima

"Lima est toujours au bord, entre la crise et la survie. Elle s'est agrandie sans respecter son avenir. Comme l'enfant impertinent du centralisme, elle s'est remplie de personnes, d'immigrants venus de tout le Pérou et aujourd'hui un Péruvien sur trois y habite. En réalité, la plupart y souffrent".
(Juan Tokeshi et Mario Zolezzi, *Lima paraquéén, Lima Paradojas*, 2003)

La visée de ce chapitre est d'élaborer un récit⁷ de la croissance démographique de la métropole Lima, ainsi qu'une description de l'hétérogénéité des habitants de la périphérie nord qui nous intéressent. Lima a été une ville compacte et à l'échelle des piétons depuis sa fondation espagnole en 1535. La transition d'une société urbaine de castes vers une société urbaine de classes (Vega Centeno *et al.* 2011) a conduit à l'extension de la ville vers la fin du XIX siècle. Les murs de la ville ont été détruits et des chemins de fer ont été construits pour permettre la connexion et le développement des sous-centres urbains situés au sud de l'agglomération initiale. Ces nouveaux pôles

⁷ Nous utilisons le terme « récit » car il s'agit de notre point de départ, d'une *image* initiale construite à partir des textes, sur lesquels nous reviendrons pour la confronter avec les notions et le travail de terrain. Nous pourrions ainsi ensuite élaborer une nouvelle image plus précise et complexe. (Becker 2010 : 30)

urbains, notamment dans les districts de Magdalena, Miraflores⁸, Chorrillos et Barranco (voir cartes n°4 et 5) ont été occupés par les membres des classes les plus aisées à partir des années 1920, qui ont laissé leurs résidences coloniales du vieux centre liménien. La superficie de la ville a ainsi doublé entre 1908 et 1931 jusqu'à atteindre 20,37 km². Le centre ancien a conservé son rôle de pôle économique et politique tandis que des autoroutes ont été construites pour faciliter la mobilité vers le centre. De plus, à proximité des quartiers des classes supérieures se sont développés d'autres quartiers où se sont installés en majorité des ouvriers et employés, notamment les domestiques (Vega Centeno *et al.* 2011 : 291-293).

Un massif exode rural a commencé au Pérou à partir de 1940. Du fait de la diminution de la mortalité infantile, de la poussée démographique dans les zones rurales, de la construction d'un réseau national de routes centralisé à Lima, ville qui s'est particulièrement modernisée, une quantité significative de population venue des provinces (principalement des Andes et de la campagne) a immigré à Lima. N'étant en mesure ni de louer un logement autour du centre ni de construire formellement une maison à la périphérie, ces populations ont eu recours à des occupations informelles de l'espace pour se loger, dans le cadre d'invasions⁹. Ces invasions ont constitué le fondement d'espaces de résidence précaires appelés « *barriadas* » (bidonvilles). Initialement situés dans les collines à proximité du centre, les invasions ont ensuite pris place à partir de 1955 à la périphérie, sur des terrains vagues de l'État dans les déserts du sud. Des recherches sur Lima ont été faites à partir de cette époque, en suivant les processus de conformation des *barriadas*. Plusieurs travaux se sont penchés sur le caractère adaptatif de la vie des immigrés dans les périphéries de la ville, dans un cadre plutôt anthropologique, mettant en avant la composition créole-européenne du centre-ville opposée au caractère andin et traditionnel des périphéries (« la ville illégale versus la ville légale »), ainsi que les appropriations des espaces de centre-ville par le commerce (Malaga 1962, Golte et Adams 1987 cités par Sánchez León 1988 : 121-2). La situation informelle (notamment dans les domaines du logement et de l'emploi) des habitants des périphéries a été aussi développée (Matos Mar 1957, Berkholtz 1963, cités par Sanchez León 1988 : 118). Ces travaux ont valorisé les *barriadas* à la fois comme un espace d'opportunité pour

⁸ Entre les années 1920 et 1931, les populations des districts de Miraflores et de Magdalena, anciennement de petites villes, ont crû respectivement de 342% et 282%

⁹ Le terme des invasions se réfère généralement à des occupations des sols peu valorisées et précaires de manière illégale, mais qui deviennent légitimes après des luttes et des négociations (Osorio 2005 : 233)

l'accès au logement et comme un obstacle pour la planification urbaine (Sánchez León 1988 : 119).

Dans les années 1970, à côté du développement du logement informel dans le centre de la ville (Vega Centeno *et al.* 2011 : 294), le développement des *barriadas* a suivi celui de grandes avenues construites par l'État vers le nord et le sud à partir du centre. Bien qu'à partir de 1980 des zones industrielles ont été construites auprès des autoroutes des périphéries du nord et de l'est, le centre ancien de la ville et le district de La Victoria, centre d'approvisionnement agricole de Lima, ont conservé leur rôle de centralité économique. La ville devint extrêmement grande, et concentra plus de 30% de la population nationale (voir graphique n°2), cette croissance étant surtout due à la très rapide expansion des périphéries (voir carte n°6 et 7). Face à la croissance débordante de Lima, aux intérêts politiques et immobiliers et au manque de respect des règles, le projet de planification de la ville, validé en 1967, n'a pas rencontré le succès escompté. Une partie des études de cette époque ont traité de la participation populaire dans un contexte où la gauche a été un acteur important dans les quartiers organisés de la périphérie (Sánchez León 1988 : 125). Finalement, les capacités de l'État ont été critiquées tant dans la gestion de la ville comme entité créant ses propres règles parallèles (Matos Mar 1986) que pour son manque d'adaptabilité face au dynamisme économique des grands secteurs populaires de la périphérie (De Soto 1986) (Sánchez León 1988 : 127-8).

Les années 1990 voient la consolidation des banlieues (conos de Lima ou Nuevas Limas) autour de la Lima Central ou casco urbano. À partir de cette décennie, Lima s'insère dans les réseaux globaux de l'économie grâce à des investissements de capitaux étrangers favorisés par les réformes néolibérales du gouvernement Fujimori. Les manifestations physiques de cette nouvelle insertion mondiale sont au nombre de trois : la prolifération progressive des centres commerciaux dans l'est du centre-ville puis dans les périphéries proches ; la construction d'infrastructures de transport automobile ; la consolidation de l'activité financière dans le district de San Isidro (Chion 2002 cité par Vega Centeno et coll. 2011 : 296). En raison de son extension et de la concentration des activités diverses, les quatre « centres consolidés », sont (voir carte n°2) le centre financier et commercial de San Isidro, Miraflores, le centre historique de Lima, et le centre commercial et industriel de Gamarrá (Gonzales de Olarte 2011 : 166). En définitive, les périphéries n'ont pas vu se

développer sur leurs territoires des centres assez forts¹⁰ et le centre-ville reste aujourd'hui encore le lieu de pouvoir politique et économique, qui concentre également les activités éducatives et de services publics (Avellaneda 2007 cité par Vega Centeno et al 2011: 298). Les tendances montrent un certain développement des périphéries, notamment à Lima Norte, mais celui-ci est restreint aux dimensions commerciale, industrielle et agricole, le tout sans schème organisateur clair (Municipalidad Metropolitana de Lima 2012 : 189, Osorio 2005 : 236).

En 2007, la population de *Lima Norte* devient supérieure à celle du secteur central et des autres banlieues (voir graphique n°3). D'autre part, la population de la métropole de Lima (7 605 742 habitants) reçoit de très faibles flux migratoires depuis les autres régions du Pérou (330 000 entre 2002 et 2006), ces nouveaux arrivants se situant principalement dans les banlieues nord et est (INEI 2011 : 112). En même temps, les mobilités résidentielles internes à la métropole (707 000 entre 2002 et 2007) se dirigent peu vers le secteur central, dont le solde démographique fait état d'un bilan négatif (perte de 22 476 habitants entre 2002 et 2006) (voir carte n°8). Cependant, le centre gagne des habitants de niveaux éducatifs supérieurs tandis que les banlieues perdent leurs habitants les plus diplômés (23,28% des immigrés, contre 10-15% des immigrés dans les banlieues (INEI 2011 : 14-5, 125).

Plus récemment, l'analyse rétrospective de l'évolution des banlieues permet de soutenir que leur consolidation fait partie de « la prise pacifique de Lima par *l'autre Pérou* » (Matos Mar 2012), cette expression se référant à la composition majoritairement populaire et plutôt paysanne des premiers résidents des bidonvilles de Lima. En général, les grands déplacements de populations vers les villes côtières ont élargi l'accès aux biens basiques comme l'eau courante et le logement, ce qui a permis par la suite l'accès à une nouvelle vie économique et sociale dynamique au sein des banlieues. Cet accès aux biens sociaux aurait rééquilibré la relation État-secteurs populaires, auparavant fondée quasi totalement sur le clientélisme et le paternalisme (Matos Mar 2012 : 70).

Bref, Lima a subi un processus qui en général peut être décomposé en trois parties : l'extension des centres urbains vers le sud, l'exode rural qui crée de nouveaux espaces populaires en périphérie et, finalement, la consolidation des périphéries qui sont

¹⁰ Cependant, l'émergence et consolidation des nouveaux centres et sous-centres, ainsi que la redéfinition des rôles économiques est un des grands processus contemporains identifiés et pris en compte par le plan d'urbanisme municipal de 2012 (Municipalidad Metropolitana de Lima 2012 : 61)

appelées aujourd'hui *Nuevas Limas*. Ces régions concentrent la majorité de la population et elles ont des caractéristiques sociales différentes par rapport au *casco urbano* urbain central, c'est à dire le secteur urbain le plus ancien et dont les services publics (eau courante, collecte de déchets, transports) sont plus développés.

1.3. La *Lima Norte* contemporaine : caractérisation d'une grande banlieue populaire, hétérogène et dynamique

Situé sur des sols de plusieurs qualités (voir image n°1), et composé de sept districts (voir carte n°8), *Lima Norte* n'en est pas moins diverse : pour expliciter ce fait, nous allons caractériser sa population à partir de cartes réalisées avec Philcarto¹¹ à partir des données des recensements nationaux.

Mentionnons d'abord que bien que la cause principale de la croissance des banlieues ait été les invasions réalisées par des immigrants (INEI 2011 : 111), ces acteurs des bas revenus, paysans et provinciaux ne constituent pas l'unique type de population qui a occupé des terrains. Par exemple, de premières études autour des *barriadas* dans les années 1950 soulignent que presque la moitié des « invasions » ont été réalisés par des populations nées à Lima (Matos Mar 1957). En effet, le vaste secteur appelé aujourd'hui *Lima Norte* a été occupé par des formes diverses au cours de différentes étapes et sur différentes zones et à différents moments (Osorio 2005). Bien qu'une partie significative ait été occupée par des invasions, d'autres se sont urbanisés à partir d'acquisitions formelles par le biais du marché immobilier, qu'il s'agisse de l'achat de maisons déjà construites ou de lots intégrés dans des projets d'urbanisations planifiés¹² (Osorio 2005 : 233) (voir cartes n°10 et 11).

Les différents types d'occupation du sol ont été liés à des pratiques de distinction entre des habitants de statuts différents, notamment dans le cas du district de « Los Olivos »¹³. Celui-ci s'est séparé du district de San Martín de Porres du fait du caractère beaucoup plus formel de sa construction : les logements qui y ont été construits l'ont été dans le cadre du marché immobilier. À la différence de la majorité des immigrants pauvres qui ont occupé un terrain d'une valeur plutôt basse dans les territoires les plus précaires, les familles qui se sont installées dans les secteurs « classiques » de Los

¹¹ Développé par le géographe Philippe Waniez, de l'université de Bordeaux, Philcarto est un logiciel orienté vers l'élaboration des cartes statistiques.

¹² Un troisième cas peut être mentionné, celui des petits villages phagocytés par l'extension du tissu urbain.

¹³ Une situation semblable est celle du secteur de San Felipe dans le district de Comas.

Olivos avaient des revenus et la stabilité nécessaire pour obtenir un crédit. Elles ont ensuite fait partie du marché formel de l'emploi (Osorio 2005 cité par Espinal 2009 : 50). Par ailleurs, la majorité de ces nouveaux arrivants à Los Olivos vivaient auparavant déjà à Lima, dans le secteur central, ce qui en faisait des immigrants « climatisés » (Driant 1991 cité par Espinal 2009 : 50).

« On habite [à Los Olivos] depuis déjà environ vingt-cinq ans. Il y avait ce qu'on appellerait une classe moyenne. Des gens ont été du « type travailleur », avec comme aspiration d'acheter une maison grâce à leur travail et profession [et non pas] d'envahir un terrain ou de l'occuper, mais de l'acheter (...) le besoin d'acheter une maison (...) même par tranches » — (Témoignage cité dans Osorio 2005 cité par Espinal 2009 : 50)

De plus, l'auteur Garcia Venegas (2009) identifie une correspondance entre le secteur et le profil de la population¹⁴. Ainsi, la zone plane du terrain est prise principalement par des maisons obtenues dans le marché immobilier tandis que les zones populaires et parfois précaires sont situées dans les endroits plus élevés et pentus des collines. Le NSE (*nivel socioeconómico*, niveau socioéconomique) est un indice créé à partir des données de l'Enquête nationale des foyers (*Encuesta Nacional de Hogares*). Il est composé des données sur le type de propriété de la maison, la source d'obtention de l'eau courante, le type de toilettes, l'accès à l'électricité, et la possession de certains biens à la maison (APEIM 2013). Ainsi, la population la plus aisée de *Lima Norte* est située à proximité du centre-ville (districts de Independencia, Los Olivos et San Martin de Porres), sauf dans le cas des secteurs des *urbanizaciones* de Comas, plus au nord, et dans les nouveaux projets immobiliers à Puente Piedra, encore plus au nord (voir carte n°12).

À côté du type d'occupation du sol urbain et du niveau économique, le profil socioprofessionnel et éducatif permet de distinguer des types de banlieues plus ou moins favorisées. La distribution des niveaux scolaires des habitants de *Lima Norte* et de l'ensemble des Liméniens converge (voir graphique n°4), les plus diplômés étant toutefois concentrés sur certains districts (voir carte n°13), en particulier ceux qui sont

¹⁴ Dans une analyse ancienne des données du recensement du district de Comas, on a vu qu'une distribution dans les espaces des variables économiques et d'immigration : les plus éduqués et non immigrés sur la surface plate tandis que les moins éduqués et venus de la province se situent dans les collines.

proches du centre-ville. Par rapport à l'évolution des catégories socioprofessionnelles (voir graphique n°5), il est possible d'y trouver, malgré la similarité entre la composition de la population active de *Lima Norte* et les autres banlieues, que les proportions des salariés (dans le public et dans le privé) ont toujours été plus grandes. D'autre part, à l'intérieur de la banlieue (voir carte n°14) la population est de trois types, selon l'importance des employés, indépendants ou ouvriers, qui est en rapport avec la distance au centre-ville. Il faut noter la spécificité de *Lima Norte* par rapport au reste de la banlieue, car elle contient une quantité significative de salariés (deux sur sept districts).

Jusqu'à présent, nous avons décrit la diversité de la banlieue nord à partir d'indicateurs sociaux reflétant une distribution spatiale doublement inégale : par rapport à la région centrale, mais aussi entre les districts et quartiers de la banlieue, notamment selon le degré d'éloignement du centre-ville. Certes, la population de *Lima Norte* n'est pas très homogène, et la manière dont les habitants ont obtenu l'accès au sol urbain est révélatrice de leurs traits économiques, sociaux et culturels. C'est ainsi que l'image des *nuevos limenos*, comme profil spécifique, prend à nouveau de l'importance.

Bien que la population de *Lima Norte* soit principalement composée de membres des classes populaires, elle inclut également des groupes sociaux plus favorisés qui ont participé à la construction de l'image de classe moyenne attribuée à cette région de la ville, du moins à un plus haut degré que dans les autres *Nuevas Limas*. Ainsi, dans l'imaginaire des habitants de la ville, les *nuevos limeños* fait référence à la fois aux liméniens issus des migrations vers la ville et ceux qui donnent un caractère multiculturel à la métropole. La visibilité des *nuevos limenos* s'observe aussi dans les médias : ils y sont notamment représentés comme les liméniens majoritaires avec des racines de province, comme des travailleurs actifs, mais aussi selon des caractérisations proches du préjugé, par exemple quand ils sont décrits comme des consommateurs sans goût¹⁵.

De plus, le terme est aussi couramment utilisé pour désigner les habitants des banlieues avec un niveau de consommation similaire aux liméniens traditionnels, par extension de classe moyenne et résidant dans le centre-ville. Bien que valorisées

¹⁵ On pourra voir, par exemple, cet article sur internet <https://cazapropialamula.pe/2013/08/08/1a-agoniade-los-clasemedierosielovjauregui/> où l'auteur se plaint de la disparition des classes moyennes traditionnelles.

plutôt positivement, cette catégorie est plus complexe, ainsi que le souligne Zolezzi (2003) :

« Les nouvelles classes moyennes urbaines ne sont pas ces quatre millions et demi de Péruviens exclus, en situation de pauvreté extrême, qui habitent dans les *conos*, dans des terrains inappropriés pour y habiter (...), mais ils ne sont pas non plus les classes moyennes appauvries derrière les façades mésocrates du Magdalena del Mar¹⁶ » (Zolezzi 2003 : 204)

De cette manière, *Lima Norte* est considérée comme le territoire archétypique des *nuevos limeños*, du fait d'un développement économique supérieur à celui d'autres banlieues¹⁷, ainsi que par la prolifération des centres commerciaux similaires à ceux existant en centre-ville. Le profil de nuevo limeño est présent chez nos enquêtés, lesquels sont engagés dans un processus d'ascension sociale qui les conduit vers le centre-ville, et dont le mode de vie contraste avec celui des voisins du quartier. Leur présence au centre-ville augmente par l'attraction que le centre-ville offre aux professionnels et étudiants, du fait que de plus hauts revenus se trouvent en centre-ville, lieu des grandes entreprises et des universités prestigieuses, parmi d'autres concentrations de ressources et de services de la métropole.

Malgré l'offre de travail et le dynamisme des banlieues, le centre-ville reste attractif du fait des emplois dans de grandes entreprises et de leurs revenus relativement élevés associés¹⁸. L'ascension sociale des individus est inscrite dans les processus d'accès aux ressources du monde formel (enseignement supérieur, travail salarié), à la différence des autres mobilités sociales typiques de banlieue, qui sont normalement liées au commerce à petite échelle et au travail indépendant, souvent situé en milieu local. Cette dernière différence établit un écart symbolique important face aux voisins du quartier. L'analyse des déplacements quotidiens s'offre comme un révélateur des investissements qu'elle requiert pour les personnes rencontrées en passant par des institutions et milieux sociaux situés en centre-ville, et de la différenciation sociale des quartiers telle qu'elle se comprend objectivement -statistiquement- et subjectivement — à partir des perceptions des enquêtés.

¹⁶ District traditionnel de classe moyenne en centre-ville.

¹⁷ Le développement économique à Lima Nord s'appuie sur des secteurs industriels forts dans les domaines de la charpenterie, de la céramique, de la métallurgie, de la restauration et du commerce (Municipalidad Metropolitana de Lima 2012 : 312).

¹⁸ D'autre part, les entreprises pourraient profiter de cette situation, car les salaires de ces groupes sociaux sont moins coûteux que ceux des professionnels du centre-ville.

En conséquence, nous souhaiterions ensuite conduire une étude sur la vie des *nuevos limeños* adaptés ou en processus d'adaptation au centre-ville. Ce sont des habitants de la périphérie *à priori* non marginaux, qui consolident un parcours de mobilité sociale, mais la plupart restent habitants de *Lima Norte*, où ils se sont socialisés dans la période de l'enfance et de l'école. Ensuite, à partir de leurs expériences du travail et des études, ils commencent à se déplacer vers le centre-ville, où ils trouvent des réalités et des populations différentes. À partir de notre enquête de terrain, basée sur les témoignages des *nuevos limeños*, nous allons présenter leurs expériences en les organisant à la lumière de leurs histoires de vie et de leurs témoignages de la vie quotidienne, divisées en trois thématiques : leurs déplacements quotidiens, la socialisation et l'identification aux espaces où ils ont vécu.

Jusque-là, nous avons parcouru des contextes qui peuvent nous aider à délimiter l'exploration qu'on a faite autour de vingt-et-un habitants de la périphérie nord. Nous ne cherchons pas à comprendre en quoi ils s'adaptent à l'intérieur des banlieues qui sont déjà anciennes, ni les idées qu'ils ont sur la ville, mais notre question de recherche porte bien sur l'existence de ceux qui, tout en habitant dans la périphérie, ont une vie active similaire à celle des habitants du centre-ville et de ce fait, éloignée des activités de leurs parents (ouvriers, commerçants). Ainsi, nous nous intéressons aux composantes du processus de familiarisation au centre-ville des nouvelles classes moyennes. Comment expriment-ils la connaissance de la ville en-dehors du grand secteur où ils ont résidé pendant la première partie de leur vie ? Quels processus d'adaptation ces Liméniens en mobilité constante entre la banlieue et le centre ont-ils à exprimer ? Quelles situations de distance sociale expérimentent-ils malgré la proximité spatiale (Doré, Sihuay, Huamantico 2014) ?

Deuxième partie. Entre la périphérie et le centre-ville : les défis de l'adaptation des habitants de *Lima Norte* dans les quartiers centraux de Lima.

Nous voulons traiter le cas des liméniens issus des quartiers de banlieue qui, à partir de certains moments de leur vie, travaillent ou étudient pendant la journée dans des espaces de centre-ville. Ces histoires seront prises comme « point de résonance » au carrefour de plusieurs dimensions de leur vie, qui coexistent de manière complémentaire mais aussi contradictoire (Livet 2005 : 234).

Nous pourrions dire que la totalité des cas réunis - composée de traits communs tout autant que de singularités - pourrait constituer un ensemble qu'il faudrait « circonstancier » afin d'arriver à un certain type de conclusions valides à une échelle plus générale, en tant que leur description redéfinit des formulations générales (Passeron et Revel 2005 : 9-11). Pour cela, il faut « prendre en compte une situation, en reconstruire les circonstances et les réinsérer ainsi dans une histoire, celle qui est appelée à rendre raison de l'agencement particulier qui d'une singularité fait un cas » (Passeron et Revel 2005 : 22).

La densité de l'étude de cas permet de mieux comprendre un phénomène à partir des écarts et contradictions internes (Truong 2015c, Geertz 1998 cité par Truong 2013 : 48). Loin des régularités statistiques typiques, le contrôle de l'échantillonnage permet de comparer les cas entre eux, à partir de leurs « particularités singularisantes », en obtenant une vision d'ensemble (Truong 2015d, Passeron 2005 cité par Truong 2014).

En ce qui concerne notre enquête, nous prétendons trouver des points en commun parmi les déclarations de nos enquêtés, notamment quant à leurs parcours personnels, leurs expériences quotidiennes, leurs opinions sur leurs quartiers et leurs pratiques de la ville. Nous voudrions, autrement dit, construire un récit sur le profil typique « liménien du nord qui s'est inséré en centre-ville », en considérant qu'une grande quantité des habitants de Lima sont de cette condition, mais aussi en tenant compte de la diversité que cette catégorie peut contenir. D'abord il faudrait mettre en perspective les personnes desquelles nous allons parler.

Comme on l'a dit dans l'introduction, le corpus est composé de 21 liméniens résidents de *Lima Norte*¹⁹ qui ont passé de longues périodes à étudier et travailler dans certains districts de centre-ville. Nous avons masqué et codifié leurs identités en utilisant la lettre F pour les femmes et la lettre H pour les hommes, même si on n'a pas d'analyse systématique par rapport au genre. Par rapport à la localisation des enquêtés, étant tous des résidents à *Lima Norte*, ils représentent chacun des districts de cette banlieue. Ils vont chaque jour vers le centre-ville, avec une présence particulièrement importante dans les districts de Miraflores et San Isidro, où l'on trouve une population *flottante* à l'échelle métropolitaine, c'est à dire, qui n'habite pas dans le même quartier que celui où elle travaille. (Voir figure n°1). Les points divers d'origine et de destination configurent des conditions et des routines spécifiques en matière de transport, ce que nous développerons dans la deuxième partie de ce chapitre.

Avant d'explorer les histoires de vie que cet échantillon recèle, nous allons décrire comment ce chapitre est divisé. Nous avons décidé de partir d'un critère temporel, pour suivre le mouvement d'adaptation au centre-ville qui est un processus d'intérêt que nous prétendons décrire à plus grande échelle chez les liméniens contemporains. Ainsi, ce récit serait développé en commençant, dans un premier temps, par restituer des éléments trouvés par rapport aux origines et trajectoires scolaire des enquêtés, qui notamment peuvent faire partie de projets de vie. Dans un deuxième temps, nous allons décrire le processus d'adaptation à parcourir et nous intéresser aux activités en centre-ville, notamment à la mobilité spatiale et à la sociabilité dans ces nouveaux endroits situés en centre-ville. Finalement, nous allons explorer la perception qu'ils ont de leur position sociale.

2.1. Origines des enquêtés : familles, environnement quotidien et parcours éducatifs

2.1.1. Comment leurs familles sont arrivées à Lima Norte ?

Parce que *Lima Norte* est un territoire habité depuis plus d'une cinquantaine d'années, l'expérience qu'en ont nos enquêtés est liée directement à l'arrivée des générations précédentes sur ce territoire, de plusieurs manières. D'abord il faut mentionner que les familles de tous les enquêtés ont un rapport à la province, spécialement les régions du nord péruvien. Certains ont leurs grands-parents issus de la

¹⁹ Dans certains cas, les enquêtés ont déménagé vers le centre-ville (F2, F11) ; ils ont passé un temps comme résidant en centre-ville (F6) ou ils sont été nés en province (F4, F7)

province (la grand-mère de F6 parlait le quechua), d'autres ont un ou deux parents qui viennent de province, et nous avons même le cas des deux enquêtées non liméniennes. Ce dernier cas est celui, d'une part, de F4, venue de Huaral, une petite ville de la côte nord, dès l'âge de 18 ans, et d'autre part, de F7, originaire du peuple de Changas, dans la région andine de Ancash, où elle a travaillé pour aider sa famille dans la culture du maïs.

Par ailleurs, les cas réunis reflètent aussi un certain rapport avec les modalités d'acquisition du logement à Lima, notamment dans les banlieues. Certaines familles ont obtenu leur maison à partir de l'achat de terrains anciens champs agricoles sur le marché formel (F3), tandis que d'autres ont participé aux invasions et les membres de leurs familles ont été les représentants du quartier en formation devant l'État, pour la négociation des titres de propriété (F9). Comme mentionné dans la bibliographie, les maisons du premier type de familles ont été construites *avant* l'arrivée des résidents tandis que les maisons situées dans les territoires envahis ont été occupées (sol) et construites *en même temps*. Finalement, nous avons des enquêtés jeunes qui vivent seuls dans des habitations louées, comme F4 qui a résidé à Comas pendant un an afin d'être proche de son petit ami et de son université, bien qu'elle travaillait en centre-ville. D'autre part, la famille de H1 vit encore dans une maison louée depuis cinq ans, après des périodes de résidence chez ses grands-parents et chez un oncle. H4 s'est marié quelques années auparavant et a quitté le centre historique pour déménager dans un quartier très éloigné de son travail mais proche des familiers de son épouse. Les prix du logement, dans ces à *Lima Norte*, se situent entre 50 et 140 euros par mois, sachant que le salaire minimum légal au Pérou est de 220 euros²⁰.

En troisième lieu, nous trouvons dans les manières d'accéder au logement qui impliquent souvent plusieurs étapes dans l'histoire de la famille, où le soutien des parents est un facteur important. Faisant partie d'une histoire de l'immigration depuis la province vers la capitale, et parfois de l'exode rural²¹, les premières maisons, comme dans le cas des grands parents de F2, ont été des points de chute à Lima pour des oncles venus chercher du travail, et des cousins venus pour étudier. C'est aussi le

²⁰ Selon le décret législative 713, le salaire minimum est de S/. 750.00 (196.5 euros)

²¹ Nous avons vu que le rapport avec les régions rurales concerne une seule enquêtée. Les autres ont des parents, voire des grands-parents, urbains. Nous pourrions affirmer que, en gros, il y a déjà trois générations depuis l'exode rural et que, dans certains cas, l'expérience de celui-ci a fait partie de la vie en province pour une génération précédente, suite à laquelle la migration à Lima s'est faite depuis les villes proprement dites.

cas de F4, issue elle-même de la province, qui a vécu à l'âge de vingt ans chez sa tante à Lima une année durant afin de s'adapter et de trouver un travail, et où elle est retournée au bout de deux ans. Revenons au cas du grand-père de F2, qui après avoir loué une maison à Callao (le port de Lima) pour quelques années, a acheté un terrain à Los Olivos, où la maison familiale a été construite. Cette maison est devenue —comme il est commun en banlieue et dans les secteurs populaires- la résidence des familles des oncles, qui s'installent dans les étages supérieurs qui sont construits consécutivement, parfois en subdivisant un même étage. Ces nouvelles familles qui se constituent au sein de *Lima Norte* peuvent rester dans la maison des grands-parents en raison de revenus insuffisants pour acquérir un nouveau terrain ou un appartement et déménager²². Par exemple, F10 a résidé chez ses grands-parents avec les familles de ses oncles jusqu'à huit ans. A ce moment-là, ses parents ont emménagé sur un terrain à Los Olivos, suivis de ses deux oncles vers *Lima Norte* et l'autre vers le centre-ville. Pour le cas de F13, la grande maison de famille a été trouvée à partir d'un terrain identifié par les oncles pendant sa jeunesse. Ils ont ensuite invité les grands-parents à y résider et décider de la construction de la maison. Cette maison située à Comas a déjà soixante ans et a été le lieu de naissance de sa mère.

Les liens avec la famille ont été solides pour la plupart des enquêtés. Il est courant de visiter les proches, qui se retrouvent souvent voisins à Lima Norte ou dans le même quartier du fait que les achats ou les occupations des terrains ont été réalisés de manière collective, fréquemment en compagnie des familiers. Ainsi, H1 rendait visite à ses oncles à Carabayllo et Los Olivos pendant l'école primaire et secondaire respectivement ; F5 visitait ses amis et sa grand-mère pendant l'étape scolaire ; H2 connaît des quartiers de ses familiers à Lima Norte comme le Rimac, Independencia, et Los Olivos ; et F3 visitait sa grand-mère, qui l'avait élevée quand elle était petite, à Independencia, dans un autre district de *Lima Norte*, chaque week-end pendant des années et jusqu'à sa mort. Dans certains cas, les familiers visités ont résidé aussi en centre-ville. Il en est ainsi des beaux-parents de F2 et de la famille de l'oncle de F11, qui a été marié avec une canadienne²³. Il faut tenir compte du fait que son cas est particulier car elle est la fille des deux universitaires. Ces visites entre proches ont permis d'avoir une certaine connaissance ou familiarité avec les différents quartiers de

²² Cependant, il est vrai que les derniers territoires extra-périphériques de *Lima Norte* sont encore envahis par des populations pauvres mais aussi par des personnes qui voudraient acquérir un nouveau terrain pour leurs familles, en ayant déjà un chez les grands-parents.

²³ Cette dernière enquêtée, F11, comme F10, a des familiers à l'étranger.

classe moyenne de Lima, et avec d'autres styles de vie, ce qui, nous le soutenons, aurait facilité le processus d'adaptation des enquêtés au bout de quelques années.

2.1.2. *Le période de scolarité : des projets à plusieurs degrés*

Nous avons sélectionné un ensemble de récits de la vie de quartier des enquêtés pour reconstituer l'étape de la scolarité, en ce qui concerne la vie à l'école, la vie dans le quartier et les décisions que les parents ont prises par rapport à leurs activités. Nous considérons certaines décisions comme des composantes de projets de vie. Les manières dont les foyers organisent et mobilisent leurs ressources et leurs relations disponibles ont été appelées en littérature « stratégies familiales » (Borsotti 1978 cité par Espinal 2009 : 38), ce qui ne signifie pas qu'elles soient conscientes, ni perçues comme des stratégies, par les enquêtés. En nous appuyant sur cette notion, nous décrirons des décisions plus ou moins conscientes selon la clarté du projet de vie des enquêtés, liées notamment au choix de l'école, aux règles concernant la fréquentation des enfants et adolescents du quartier, et aux conseils autour la vie qui viendrait après l'école.

Afin de situer le contexte de cette période de la vie des enquêtés, il faudrait mentionner que le système éducatif péruvien consiste en onze ans d'éducation basique obligatoire : six ans (de 6 à 11 ans) à l'école primaire et ensuite cinq ans (de 12 à 16 ou 17 ans) à l'école secondaire²⁹. Ensuite, les alternatives d'études supérieures sont divisées en deux : des études techniques (d'une durée de trois mois jusqu'à trois ans) et des études universitaires (qui prennent cinq ans au minimum). A tous les étages, deux options sont disponibles : le système public, et le système privé, qui peut être très onéreux. En ce qui concerne l'éducation basique, la fréquentation des élèves des écoles publiques est considérée comme dangereuse et le niveau académique n'est pas considéré comme suffisant. En conséquence, investir dans une école privée est une décision pour l'avenir, soit pour une éducation de qualité pendant cette étape, soit pour améliorer les possibilités d'accès à plusieurs étapes de formation, notamment l'université. Le désir d'une éducation supérieure que ses enfants fassent des études supérieures semble être très important à *Lima Norte*, notamment si nous nous rappelons les statistiques sur l'évolution du niveau scolaire décrit dans la deuxième partie. L'importance conférée à l'école et à l'acquisition d'un diplôme a été la raison principale de l'immigration des parents de certaines enquêtées (F1, F5). Nous supposons que la haute valorisation des études a été transmise à la nouvelle génération de *Lima Norte*, ce

qui est plus clairement visible, par exemple, au moment de se décider pour une université.

Les écoles choisies par la majorité des enquêtés ont été privées et ne sont pas situées nécessairement proche de leurs quartiers. F2 et F11 ont eu l'opportunité d'étudier dans des écoles d'élite compte tenu du contexte de *Lima Norte*, situées à Los Olivos et Carabayllo respectivement, plus chères que d'autres écoles privées et avec des infrastructures rares en cet endroit, comme des piscines par exemple. F13 a étudié dans une école plus au nord, destinée aux étudiants d'un secteur aisé appelé San Felipe, entre les districts de Comas et Carabayllo. F12 a étudié dans une école petite mais exigeante proche de sa maison dont le propriétaire a été « un utopique de l'éducation ». Elle a suivi des ateliers pour la création de business, des cours de « rhétorique » (en espagnol, *oratoria*, c'est-à-dire, le développement des compétences orales en expression orale en public), et de culture de l'estime de soi. Un deuxième groupe d'enquêtés a été envoyé plus au sud dans des écoles situées dans le centre historique (à la limite entre *Lima Norte* et la région que nous appelons centre-ville). Quelques décennies avant, des oncles et tantes de F13 avaient étudié dans des écoles publiques prestigieuses du centre historique de Lima. F10 et la soeur de F8 ont étudié dans une école de religieux très chère, située dans le centre historique, mais elles n'ont pas pu continuer à cause de la baisse des revenus. F10 a considéré son changement vers une école publique mixte à *Lima Norte* comme « choquant » car elle n'a pas été habituée aux manières d'agir de ses camarades. Finalement, d'autres étudiants ont été scolarisés seulement dans des écoles publiques, comme l'épouse de H4 à Carabayllo qui est ensuite allée à San Martin de Porres, et aussi F3 et son cousin, H6, qui ont toujours étudié près de leur maison, et ensuite à Tahuantinsuyo pour le niveau secondaire. Bien qu'on observe clairement trois types d'écoles (celles de l'élite locale, celles situées dans le centre historique et celles, publiques, du quartier), le seul choix de l'école n'a pas été déterminant dans les possibilités de réussite ou de mobilité sociale auxquelles nos enquêtés ont accédé.

Une deuxième caractéristique de la période scolaire est la pratique des activités complémentaires ou dites de loisir. Les hommes se rappellent des soirées pour jouer au football près de la maison (H1, H3, H5), ainsi que des randonnées autour du quartier et leur participation aux activités de *boyscouts* volontaires (H6). Ayant le plus haut niveau d'études de nos enquêtés (master à vingt-quatre ans), F6 se rappelle l'insistance de sa

mère pour l'inscrire dans des activités extra-académiques, soit du sport, soit des ateliers artistiques, tous les jours jusqu'à 19 heures. Durant les activités, le but de sa mère a été d'engager sa sœur dans des activités différentes pour multiplier les centres d'intérêt (« fomenteur une attitude plus ouverte »), notamment en ce qui concerne une ultérieure adéquation aux espaces, activités et aux gens, différents, de ceux de la localité de banlieue et des classes populaires.

« Ma mère n'a pas voulu que je reste à Puente Piedra car elle voulait que je courais le risque de ne pas évoluer, ou que je n'ose plus jamais quitter ma banlieue. La peur de ne pas bouger, ni d'en avoir envie. [Elle a été intéressée] que je puisse viser plus loin. » (F6, entretien du 22 avril 2014) »

Cette même attitude peut être vue dans les cas de F2 et F11, qui ont pris des cours d'anglais, qui à l'époque étaient donnés en centre-ville. F2 se rappelle spécialement son premier jour, quand elle s'est perdue en essayant de trouver l'établissement. F11 a suivi aussi des ateliers artistiques dans son école d'élite, où elle a passé la plupart de son temps, sans fréquenter vraiment les voisins du quartier. F6 se rappelle que dans une de ses écoles, la majorité de ses camarades étaient intéressés par les activités extra-académiques tandis, que ceux de la deuxième école étaient plus « passifs et conformistes » (F6), c'est à dire, qui n'avaient d'intérêt pour les activités extrascolaires.

En troisième lieu, de manière parfois complémentaire à l'encouragement pour faire des activités et « regarder plus loin », nous trouvons d'une manière plus partagée l'occurrence des interdictions concernant la sociabilité dans le quartier, plus précisément pour passer du temps en-dehors de la maison. Bien que l'argument le plus mentionné ait été celui de la sécurité, nous observons dans certains cas des tentatives pour garder une certaine distance face aux voisins considérés comme différents. Par exemple, F2, qui se rappelle les prohibitions de sa mère de sortir de la maison pendant son adolescence à Los Olivos, à cause des deux écoles publiques dont les étudiants se bagarraient dans les rues. H6 s'est vu imposer l'heure limite de 19 heures pour rentrer chez lui. En outre, H3 passait du temps avec des amis d'un autre quartier qu'il visitait juste pendant les week-ends autour de la maison des grands-parents à Los Olivos, car il n'était pas sorti pendant la semaine dans son quartier de résidence, qui est considéré comme dangereux par ses parents et par lui-même.

Nous avons aussi le cas des enquêtés qui ne sont pas sortis beaucoup. F11 est saluée et respectée dans son quartier d'origine grâce au respect et à la reconnaissance de son père ; elle est restée aux ateliers dans son école —une école prestigieuse du district de Carabayllo, à *Lima Norte* pendant les après-midis ; tous ses amis datent de cette époque. F10 est restée chez elle en compagnie de ses deux amies mais elle n'a pas eu d'amis du quartier pendant la scolarité car les voisines étaient normalement plus âgées qu'elle. Le père de F9 l'a protégée et lui a appris à rester loin des gens « pas sérieux ».

F13 n'a pas eu non plus d'amies du quartier. Ses seules amies ont résidé autour de six îlots urbains et elle est plutôt restée dans la maison d'amis ou sur leur pas de porte. De plus, elle mentionne qu'elle n'a pas été une « fille du quartier » (*chica de barrio*), car elle n'est pas sortie aux fêtes de quartier. Ce terme peut combiner l'idée de la sociabilité en-dehors de la maison avec un certain type d'activités considérées « à risque » pour des adolescentes. Nous voyons ici que ce type de règles est plutôt présent dans les cas des femmes²⁴.

Bref, la majorité des enquêtées se reconnaissent elles-mêmes comme des adolescentes « tranquilles », pas très intéressées par les discothèques, les fêtes, ni la vie du quartier. Par exemple, F11 se rappelle que ses amis de quatorze ans ont fréquenté le Retablo (un quartier connu à *Lima Norte* avec des discothèques, où les fêtes sans alcool se donnent pendant la semaine), tandis qu'elle a préféré voir ses amis à la maison. L'opposé de « tranquille » serait le terme « agité » (*movido*), c'est-à-dire ceux qui ont eu un style de vie actif, très amical, sans prendre les études très au sérieux, lié aux soirées et sorties en discothèques. La division entre les élèves *tranquilos* et *movidos* est rappelée aussi à propos du comportement en classe et des modes de sociabilité amicale. Les histoires de grossesse précoce ainsi que l'usage des drogues sont des faits communs parmi les jeunes *movidos* et sont considérés une conséquence directe de ce style de vie ou de l'affinité avec ce type de gens. Par exemple, une camarade de F13, habituée à sortir en soirées a arrêté ses études à cause de sa grossesse. Notamment, l'antonyme de « fille du quartier » (*chica de barrio*) est le terme « fille de (sa) maison » (*chica de su casa*), c'est-à-dire celle qui reste à la maison et ne sort pas.

²⁴ Le fait que la plupart des enquêtés soient des femmes explique en partie la surreprésentation de ce type de cas.

Nous pourrions ainsi, de manière hypothétique, mentionner que ces restrictions à la vie du quartier, sont assez nombreuses en raison du fait que la majorité des enquêtés soient de sexe féminin. De plus, les restrictions indiquent aux enfants de ne pas sortir ou les amènent à se socialiser entre eux, les « tranquilles », ont été conçues aussi pour éviter certains risques d'un style de vie sans limites propre aux jeunes qui sont à la rue. Il faut considérer que les mères et les familiers de certains enquêtés ont interrompu leurs études supérieures —et en même temps leurs plans dans la ville— à cause d'une grossesse. Aussi, le soin des parents serait de préserver les projets de vie intacts. Cependant, cela implique une sorte de ségrégation au sein de la banlieue qui est certes le reflet de son hétérogénéité. Les stratégies visant à éviter que les étudiants passent leur temps libre dans la rue sont perceptibles dans le choix des cours de danse folklorique péruvienne données aux écoles. Parfois orientés vers la compétition entre écoles, et considérés comme une alternative face aux « vices » (terme que nous avons beaucoup entendu dans la bouche des enquêtés), ces cours cherchent à développer les valeurs d'unité, travail en équipe, camaraderie, et sens patriotique.

Dans certains cas, des familiers de proximité donnent aussi des opportunités en termes de pratiques culturelles. Bien que les secteurs de classe moyenne à *Lima Norte* ne soient concentrés que dans certains districts, l'utilisation et l'influence des réseaux familiaux est fondamentale —et surtout dans des moments de difficulté économique— pour garantir le soutien des autres familiers (Espinal 2009 : 135). Par exemple, la tante de F4 a l'a encouragée à étudier le néerlandais afin de l'accompagner aux Pays-Bas, où elle a résidé. Elle a étudié aussi l'allemand mais finalement elle n'a pas obtenu son visa. D'autre part, F11 reconnaît l'influence de son oncle, marié avec une canadienne, qui a eu « un style de vie plus sain » —et différent des pratiques du quartier à Comas— en ce qui concerne les repas, la pratique des sports, ainsi que la lecture. De plus, la belle-mère de F2, qui a mis ses filles dans une école d'élite en centre-ville, a critiqué l'inscription de l'enquêtée dans une école à *Lima Norte* (pourtant très prestigieuse) car là-bas elle ne pourra pas se faire les contacts nécessaires pour trouver un bon travail.

Nous avons pu noter aussi des actions stratégiques ou des suggestions des parents quant à l'avenir de leurs enfants. Par exemple, le père de F7, enseignant à l'école primaire dans une petite zone rurale, conscient des défis que la ville de Lima pourrait présenter pour ses enfants, avait planifié des vacances ces trois dernières années d'école afin que ses enfants puissent surmonter leur timidité. Ainsi, il a envoyé chaque été ses filles chez une de leurs tantes à *Lima Norte*, où elles se sont habituées aux

voisins de Lima Norte, à trouver un travail et à se préparer grâce à des cours de mathématiques. D'autre part, ayant souffert beaucoup de racisme pour avoir été femme de ménage dans une maison riche en centre-ville trente ans avant, la mère de F1 a appris à son enfant depuis l'enfance à « ne pas avoir honte de quoi que ce soit », par rapport à leur apparence physique andine. Ainsi, elle et sa mère ont réussi à convaincre leur voisine du quartier de Comas, qui avait souvent des commentaires négatifs sur la musique et leurs préférences, de ne pas nier ses propres racines andines.

En ce qui concerne la mobilité sociale, nous examinerons ensuite des choix stratégiques des enquêtés par rapport au choix de l'école, des activités destinées à l'acquisition de capital culturel, ainsi qu'une interprétation de la sociabilité populaire dans le quartier comme une menace. En réalité, un des moments les plus déterminants est celui où l'on termine l'école.

2.1.3. Après l'école : quoi faire ? Critères et choix

Au Pérou, d'une part, l'accès aux universités publiques implique d'avoir un bon niveau académique, vu la grande quantité de candidats aux examens. D'autre part, le facteur principal pour accéder aux universités privées est le revenu. Selon la formation, il y a des universités de bonne qualité académique et prestigieuses dans les deux systèmes. Il existe depuis environ quarante ans des institutions qui génèrent appelées « académies » (*academias preuniversitarias*) qui offrent des cursus de préparation aux examens d'admission des universités ; une grande quantité des postulants s'y inscrivent. Le marché des académies a été très lucratif jusqu'à la moitié des années 2000, mais il s'est réduit en raison de la prolifération des universités privées peu chères ainsi que celle des écoles pré-universitaires. L'accès aux instituts – institutions dédiées aux formations supérieures non universitaires - ne demande pas d'examen d'admission, et ils ne sont quant à eux pas très chers.

Quelles situations sont liées au choix d'une université ? Quelles possibilités ont ces personnes dans la main et quelles ressources leurs proches ont-ils mobilisé dans ce but ? Généralement, les options les plus connues et considérées chez nos enquêtés et leurs familles sont des universités publiques pour des raisons économiques. Cependant, du fait de la difficulté pour y accéder qui ne laisse des possibilités qu'aux bons étudiants, certains enquêtés ont décidé de faire des investissements en temps et argent

pour s'y préparer. Cette période, qui peut prendre entre six mois (F1, F5), un an (H3), un an et demi (H4) et deux ans (l'épouse de H4, H5), est liée aux pressions familiales, à l'idée que ce temps est perdu (au lieu de chercher du travail, au lieu de ramener des revenus, dans certains cas). Par exemple, le père de F2 a eu à son époque la chance d'avoir trois mois pour se préparer et il a réussi. Face au risque de continuer dans cette « perte de temps », H5 a été convaincu par son oncle de se présenter au concours d'une autre université publique moins difficile, où il est finalement resté, même si cet établissement, situé à l'est de Lima, est à deux heures de son domicile.

D'autres cas de choix d'université privée se sont présentés, notamment l'université Catholique, laquelle, comme l'université *San Marcos*, est bien connectée à *Lima Norte* grâce à l'avenue *Universitaria* (Voir figure n°2 et tableau n°4). Bien que F12 ait été la première de sa classe, elle n'a pas aimé l'ambiance de l'université publique et ainsi a demandé à ses parents d'étudier dans une université privée qu'elle a préférée après une recherche personnelle, et à condition de contribuer au paiement de ses études. F13 a choisi cette même université sous l'influence de son oncle, mais aussi parce qu'elle avait entendu dire que l'examen de l'université de San Marcos serait très difficile. H1 a postulé à l'Université Catholique par décision de sa mère, bien qu'il ait voulu étudier à l'université de San Marcos, où il aurait pu se sentir « plus à l'aise socialement ». Malgré l'obtention d'une place à San Marcos, la mère de F3 l'a découragé de rester là-bas à cause des mobilisations et des grèves fréquentes qui pourraient lui faire perdre un semestre. D'autre part, malgré le fait que la famille d'un camarade de F13 qui avait les ressources pour payer une université privée en médecine, ils ont décidé d'investir plusieurs années en préparation afin d'obtenir une place à San Marcos. Un autre camarade est rentré directement dans une formation technique car sa famille n'a pas eu les ressources économiques nécessaires.

Tableau n°4: Certains indicateurs de trois universités en centre-ville et à Lima Norte

Indicateurs	1. PUCP	2. San Marcos	3. UCH
Nombre d'étudiants (INEI 2010)	17, 531	28, 645	1,365
Rapport entre vacants et postulants (Diaz 2009)	29%	8%	—100%
Prix des études par semestres (nuevos soles) (Internet)	5,000 — 16,000	0-50	1,600

En effet, les efforts des familles pour financer l'enseignement supérieur sont grands. Cela implique des privations dans d'autres dépenses familiales, et souvent l'obligation pour les étudiants de travailler pour étudier. La famille de F3 et elle-même ont fait des efforts économiques qui ont restreint les dépenses aux seuls champs

indispensables plus l'éducation à l'université. De même, elle a été encouragée à travailler pendant l'été, à la mairie notamment, dans un *call center* et avec son cousin (H6). Certains enquêtés ont travaillé et étudié au même temps, comme H4 qui lui a travaillé tous les soirs comme enseignant dans une académie. L'extension des études est synonyme de ressources familiales croissantes à investir, ce qui explique la décision de changer de métier chez H3, qui a impliqué l'augmentation d'une armée d'études dans une université privée et lui a causé des problèmes à la maison²⁵.

Les stratégies familiales sont présentées dans le choix des deux formations technique et universitaire. Le choix de l'université semble être toujours le meilleur, notamment du fait de plus hauts salaires pour les diplômés d'universités. F3 a étudié la mécanographie avant ses études universitaires tandis que son cousin (H5) a obtenu une place à l'université de San Marcos²⁶ au troisième essai, pendant ses études techniques. Au bout d'un an à suivre les deux options à la fois, il a laissé tomber les études universitaires. Cependant, cinq ans après, il est retourné en formation dans une université privée aux cours du soir, du fait que l'éducation universitaire permet gagner plus d'argent. F4 avait étudié le secrétariat avant avait commencé des études de secrétariat, mais elle a décidé, sur recommandation de son copain, de rentrer dans une université privée peu chère, qu'elle a laissée après quelques semestres pour retourner étudier dans le technique, mais finalement qu'elle a repris ensuite. Suite à des problèmes de santé, F5 a arrêté sa préparation pour l'université. Elle a vécu chez elle entre seize et vingt ans, se consacrant à la bijouterie, et ensuite elle a suivi des études techniques en design graphique.

Nous identifions ainsi plusieurs manières de réagir aux options afin d'obtenir une formation qui permettrait une meilleure qualité de vie. Tous les enquêtés considèrent le diplôme comme étant un élément indispensable ; ceci pourrait expliquer la nette augmentation du nombre de diplômés (notamment le nombre de techniciens) vivant à Lima Norte entre 1981 et 2007 (voir graphique n°6). Jusqu'à quel point le début des études, pour ensuite s'installer en centre-ville pour y travailler ? Nous allons restituer les premiers moments de familiarisation dans la partie suivante.

²⁵ “Je suis presque mort pour mon père [en sachant mon besoin de changer de métier]” (H3, entretien du 28 avril 2014)

²⁶ L'université publique la plus prestigieuse du Pérou.

2.2. Se familiariser au centre-ville par la mobilité quotidienne

Ayant présenté les profils et parcours des enquêtés, nous pouvons ensuite développer l'analyse des processus de familiarisation, à partir de trois grands axes. D'abord, la mobilité qui fait partie de la vie quotidienne des enquêtés, qui se rendent à leurs endroits de travail et étude éloignés et différents de leurs espaces de vie précédents. Ensuite, les expériences et perceptions racontés par les enquêtés par rapport à leurs processus d'aux endroits d'étude (notamment, l'université en centre-ville dans le cas de l'université Catholique) et enfin, l'adaptation dans le marché du travail dans les centres d'emploi à San Isidro et Miraflores.

2.2.1. *L'expérience de la mobilité Lima Norte — Centre-Ville*

Après la présentation de l'origine des enquêtés, nous allons restituer leurs vies quotidiennes en commençant par la mobilité spatiale qu'ils expérimentent. Considéré comme le deuxième sujet le plus problématique dans la vie à la ville après la délinquance (Lima como vamos 2013 : 10), le transport public se situe à 77.3% (Yachiyo 2005, cité par Vega Centeno 2011 : 290). Le temps moyen de transport en bus est de 44,7 minutes, des cas extrêmes donnent plus de trois heures (Munares 2005, cité par Vega Centeno 2011 : 305). A cause de l'impossibilité dans laquelle se trouve l'État de répondre correctement à la demande, le service a été dominé par le secteur privé, ou informel, dans lequel sont actifs essentiellement des travailleurs de milieu populaire, depuis les années 1990. Ce mouvement se caractérise par le manque d'organisation des routes, une offre surabondante de véhicules²⁷, la saturation des voies et une perte de temps pour les voyageurs. (Vega Centeno 2011: 324-325). Etant une métropole très centralisée, Lima a un secteur central qui attire le 50% de voyages. (Municipalidad Metropolitana de Lima 2012 : 224-5). Particulièrement, les voyages nord-centre sont estimés -à partir d'une enquête effectuée par la municipalité— en 680 000 par jour, c'est le deuxième plus grand flux entre les districts de la métropole (Protransporte 2006, voir figures n°3 et 4).

²⁷ Le panorama du transport montre une superposition de routes et de véhicules (40%), notamment des voitures obsolètes ou de capacité réduite (51%) (Municipalidad Metropolitana de Lima 2012: 225).

2.2.2. La vie des enquêtés : quels déplacements banlieue centre-ville ?

Comme décrit par Jirón (2007), l'inégalité urbaine peut être mesurée non pas seulement selon la ségrégation résidentielle mais aussi suivant les conditions de mobilité urbaine, lesquelles peuvent déterminer l'accès et les opportunités dans la ville (Jirón 2007 : 49). Ainsi, vis-à-vis des habitants, nous pouvons apprécier leur mobilité selon le degré d'«emprisonnement» ou d'autonomie dans leurs déplacements possibles (Jirón 2007: 52). D'autre part, en suivant les observations du projet PERISUD relatif aux réseaux de transport, « selon le cas, ceux-ci suivent ou guident la croissance et contribuent au modelage des périphéries ou à structurer de nouvelles extensions, les transports tiennent souvent une place importante » (Chaléard 2014 : 22). A Lima Norte, la limite plus claire est située au sud. Le Rimac, un fleuve qu'il faut traverser pour atteindre le Centre Historique puis le secteur que nous appelons centre-ville, en empruntant l'un des quatre grands axes. Plus encore, ces avenues sont souvent les plus saturées de toute la ville (voir figure n°5). Nous pouvons ici rappeler le développement de la cidadinité chez nos enquêtés, c'est à dire, le sentiment de s'approprier et de se sentir appartenir à la ville où on est arrivé (Gervais-Lambony 2004) au regard de l'expérience de l'usage du transport public métropolitain chez les résidents de Lima Nord. D'abord, il faut avoir confiance pour se déplacer en ville, ce qui est visible dans le cas de la mère d'une enquêtée (F2), née en province, qui a eu peur pendant des années de se déplacer en transport public car Lima lui avait semblé énorme. D'autre part, certains enquêtés étaient déjà familiarisés avec le centre-ville lorsqu'ils ont commencé leurs études. Ce n'est pas le cas pour tous : F1 se souvient qu'elle a été vraiment surprise la première fois qu'elle a connu le district de San Miguel en centre-ville, quand elle avait seize ans et qu'elle était accompagnée par sa grande sœur : mieux aménagé et plus propre notamment que le district de Comas. D'autres étudiants ont été déjà familiarisés aux quartiers du centre-ville, soit par des visites rendues à membres de la famille, soit pour y avoir fait des études d'anglais²⁸, ce qui a contribué à ce qu'ils s'habituent à ces quartiers qui sont, pour tous les enquêtés, perçus comme *différents*²⁹. On peut trouver un rapport avec la notion de « territoire vécu » qui se construit par rapport aux lieux de l'expérience « imprégnés de nos routines et de nos affects. Il se relie avec plus ou moins de continuité géographique, en fonction de l'intensité des

²⁸ L'étude de l'anglais a été lancée par des académies officielles de centres culturels états-uniens et britanniques, dont les établissements étaient situés seulement en centre-ville. Il y a tout juste 8 ans que ces institutions ont décentralisé leurs locaux.

²⁹ La différence est de type physique mais aussi social. Comme vu dans le chapitre 2, ce sont des zones qui ont connue des processus de développement bien différents, dans des territoires où la dominante peut-être — c'est nous qui proposons — plutôt liménien traditionnel, citadin, versus l'endroit avec différents niveaux d'identité provinciale, notamment andine.

pratiques que nous en avons et des cheminements, des parcours que nous effectuons de l'un à l'autre. » (Di Méo 2012 : 47). Par contre, la méconnaissance du centre-ville, ses quartiers et ses habitants, est partie du « choc » expérimenté et exprimé par certains enquêtés, notamment par ceux qui ont étudié dans des universités d'élite, qui ont visité des résidences de gens de classes aisées pendant leurs études, ou par ceux qui ont commencé à travailler dans des quartiers aisés (voir figure n°6).

2.2.3. Moyens de transport et conditions de voyage

Les moyens de transport principaux sont les bus, le Metropolitano (un service spécial de bus utilisé par 10 des 21 enquêtés) et, dans des cas urgents, les taxis ou *colectivos*. Cette dernière option est un taxi dont le parcours est semblable au service de transport public, mais dont le prix est partagé par trois ou quatre passagers qui veulent arriver plus vite, surtout quand ils sont en retard. Conçus en principe comme des solutions exceptionnelles en raison des prix élevés —trois ou quatre fois plus cher que le tarif régulier—, ils sont souvent nécessaires pour les voyageurs les plus éloignés du centre, qui le prennent presque chaque jour (F11, H6). En bref, l'expérience de la mobilité dépend : 1) de la disponibilité de moyens de transport déjà mentionnés, 2) de la distance à parcourir, 3) du lieu de résidence, qui détermine l'accessibilité aux réseaux ou grands axes de transport ainsi que 4) du temps et de l'argent investis quotidiennement. Ainsi, pour ceux qui n'ont pas d'argent, les possibilités de passer un voyage confortable ou de gagner du temps sont fortement limités.

Bien que les distances aient des valeurs minimales de 10 et 13 kms, une moyenne de 20 kms avec des cas extrêmes entre 38 et 45 kms, la localisation est un facteur clé qui conduit à prendre soit un soit trois bus, le service Metropolitano ou des taxis. De plus, la proximité n'est pas synonyme d'un voyage plus court. Deux enquêtés parcourent la même distance (16 kms, H1 et H2) mais avec une différence de quarante minutes grâce au Metropolitano pour H2. En général, pour ceux qui habitent près des stations du Metropolitano et du centre-ville (Los Olivos, Independencia, Rimac), leurs trajets prennent environ une heure, pour une sortie du domicile aux environs de sept heures du matin.

En général, si la distance est plus grande, les enquêtés sont amenés à utiliser plusieurs alternatives pour arriver à temps à cause de la congestion croissante dès qu'ils s'approchent du centre-ville. D'autre part, le temps investi juste pendant l'aller peut prendre de quarante minutes à deux heures³⁰, ce qui implique un investissement de quatre heures chaque jour pour certains enquêtés seulement en déplacement. Dans certains cas, les enquêtés ont eu la possibilité de négocier l'heure de départ. H4 met juste 40 minutes pour aller au travail où il doit arriver vers 9H30. H1 préfère revenir à 19H au lieu de 18H, réduisant ainsi son trajet de 2 heures à une seule. Cependant, dans des institutions plus rigides, les horaires obligeant à se lever très tôt (entre 5H00 et 5H30) et en plus à voyager aux heures de pointe, le trajet prend presque deux heures (F9, H5, H6). Ce sujet est d'importance pour la ville, vu qu'en 2008 les pertes économiques imputables au temps perdu par la population s'élevaient à 800 millions de dollars, 1,5% du PBI (Proexpansion 2008 cité par Vega Centeno et al. 2011 : 306). L'investissement en argent varie également. Ceux qui habitent plus loin ont régulièrement plus de risques dans le choix des moyens alternatifs, ont souvent moins de choix de moyens de transport alternatifs, et ces derniers sont plus chers quand il est tard. Bien que le prix moyen d'un trajet de bus soit 1.50 soles³¹ (autour quarante centimes d'euro), certains enquêtés devront en prendre deux ou trois, tandis que ceux qui prennent des *colectivos* paient entre 5 et 20 soles. H5 utilise chaque jour entre 6 et 20 soles car il doit prendre nécessairement des *colectivos*, et exceptionnellement un taxi direct pour 70 soles.

2.2.4. Stratégies mises en place

A *Lima Norte*, une enquête d'opinion montre que 36.7% des habitants sont insatisfaits du transport public tandis que 47.6% se disent indifférents. De plus, ils sont plus pessimistes que les autres secteurs de la ville en matière d'amélioration du service (17.5% et 24.3% pensent que le système empire) (Lima como vamos 2013 : 19-20). De plus, le caractère chaotique du transport contribuerait selon certains auteurs à une

³⁰ Des cas plus critiques existent aussi. Par exemple, le cas de la camarade d'un enquêté (F6), qui se lève à 4 heures du matin pour aller aux cours de l'académie pré-universitaire à huit heures dans une autre province, ou encore le cas d'une autre enquêtée, F7, qui normalement a pris trois bus pour arriver sur son lieu de travail, et se souvient du temps où elle quittait sa maison à 5 heures du matin au lieu de 6 heures quinze, à cause des réparations d'un pont qui ont duré six mois.

³¹ La monnaie péruvienne est le Nuevo Sol ou simplement Sol. Un euro vaut presque trois soles et quarante centimes.

attitude indifférente et conflictuelle vis-à-vis de la ville dans l'imaginaire des liméniens (Lima como vamos 2013 : 289).

D'abord, le fait de voyager quotidiennement est reconnu par tous les enquêtés comme une situation « stressante ». L'effort fait chaque matin pour arriver à temps peut être facteur de stress selon les conditions. Afin de garantir, dans la mesure du possible, un voyage rapide et confortable, certains enquêtés (F3, F5, H1) s'arrangent pour trouver des stratégies de changement de bus –en payant chacun d'eux- qui garantissent leur ponctualité, ce qui ne permet pas toujours d'économiser de l'argent. Durant le voyage, des situations parfois dangereuses peuvent naître car la rémunération des conducteurs de bus dépend du nombre de passagers, ce qui peut générer des accidents entre différents bus cherchant à capter la même population qui attend sur le trottoir. Le temps et le stress liés au simple fait de se déplacer est augmenté dès l'approche de secteurs plus critiques où le transport est ralenti chaque jour : il s'agit notamment des avenues Universitaria et Panamericana, au milieu de Lima Norte, un secteur que traverse la population qui habite dans les districts plus éloignés. Si le bus est rempli ou en concurrence avec un autre³², les arrêts peuvent ne pas être respectés et la vie des passagers mise en danger. La variation des prix entre les différentes compagnies de bus est aussi une raison du conflit (voir photo n°1).

Le stress du voyage est moindre le soir, au moment de rentrer à son domicile, bien que la quantité de voyageurs soit la même et le temps investi dans le voyage encore plus long, car il est moins nécessaire d'arriver à temps et rapidement. Les enquêtés qui font les trajets les plus longs essaient de s'asseoir près des secteurs sans trop de flux dans le bus, ou en devinant quels passagers descendront bientôt. Certains essaient de lire (notamment les étudiants) mais il est difficile de se concentrer. Écouter de la musique, regarder la rue, les gens et les activités dans les différents quartiers parcourus, et dormir aussi, ce sont des activités réalisées par les enquêtés et par d'autres voyageurs selon leur avis et nos observations de terrain. Après des années de voyages, les mêmes voyageurs (F11, H5, H6) se sont relativement habitués aux déplacements obligés, et ils peuvent ainsi reconnaître des « jalons » tout au long du parcours (Augé 1998[1986] : 19). Bien sûr, la mobilité montre sa propriété de *réversibilité*, c'est-à-dire « la manière dont l'expérience laisse des traces dans l'identité des personnes », et peut être développée le voyage durant, la routine permettant des

³² Le système privé du transport à Lima permet souvent que les bus se disputent les passagers à cause du fait que le profit revient au conducteur qui loue le véhicule.

actions de réflexion et de socialisation notamment (Jirón 2007 : 64). Parmi les routines enregistrées, certains enquêtés décident de dormir pendant le trajet, ou de choisir des places plus tranquilles dans bus (comme les places avant où l'on est moins en contact avec les passagers qui restent debout). Pendant le retour, le voyage est perçu comme moins stressant, et ce sentiment disparaît souvent dès qu'on s'approche de la maison (H6, F11) du domicile.

Une enquêtée (F11), qui a déménagé vers le centre-ville, pense qu'en plus des problèmes de transport et d'insécurité, les gens se sont habitués à un comportement qui les aggrave doublement :

« Six mois après avoir déménagé, j'ai perdu l'habitude d'un ensemble de trucs que je vois avec le recul, et je me dis : «je ne sais pas comment j'avais pu m'habituer à ça ». Le fait d'être poussée, corps contre corps est peut-être bien une situation courante, mais le fait de voyager tout le trajet durant sur un siège malmené par la personne assise juste derrière, qui te pousse, te secoue ; tu es gênée, tu te plains au *cobrador* et lui, il crie après toi en retour, tout le monde pense qu'il a le droit de crier après toi, de te dire n'importe quoi, ou te pousser. Le manque de considération est flagrant (...) je ne sais pas comment les gens peuvent endurer cette situation. »
(F 11, entretien du 30 avril 2014)

Cependant, le problème de l'agglutination des passagers et les embouteillages sur les routes principales créent des saturations à certains arrêts, et tout au long de la route qui est remplie de bus, y compris ceux du service Metropolitano.

2.2.5. Le cas du Metropolitano : un service débordé

Né comme une réponse de la mairie au problème du transport, « El Metropolitano » est un système autonome de transport en bus qui existe depuis juillet 2010, doté d'une voie spécialement aménagée pour lui sur vingt-sept kilomètres en direction nord-sud. Des stations bien aménagées sont situées d'une part dans des quartiers de classe moyenne traditionnelle et aisée du centre-ville, et, d'autre part, dans les vieux quartiers détériorés du centre historique ainsi qu'à Lima Norte, en plein coeur des marchés populaires, secteurs où les services publics tels que le ramassage des déchets et la réfection des immeubles insalubres sont moins présents (Voir photos n°2, 3, 4 et 5).

Le Metropolitano offre un accès rapide vers trois des quatre centralités consolidées, celles du Centro de Lima, San Isidro et Miraflores, notamment avec un nouveau service appelé Super Expreso, qui connecte Lima Norte avec San Isidro (le centre financier) en juste vingt-sept minutes dans des conditions normales de circulation. En 2012, en moyenne 14 000 sur 50 000 passagers ont fait des trajets vers San Isidro tandis que 16 000 en ont fait vers Miraflores³³. Cependant, compte tenu de la dimension et la forte densité de population de la banlieue de Lima Nord comparée à celle du réseau de bus, la capacité de certaines stations est plusieurs fois dépassée. L'augmentation des usagers a été en moyenne de 28% entre 2011 et 2012, pour atteindre 437 148 passagers (Lima como vamos 2012 : 5).

Bien que ce réseau soit conçu comme « indispensable » (F5, F10), la grande demande de ce service par la population fait peser une menace sur cette modalité. Dix-neuf lignes de bus rapprochent les habitants qui résident au-delà du début de la ligne, au Nord. Selon les autorités de transports enquêtés, la dynamique dans cette station est une des plus chaotiques, du fait de la grande quantité de voyageurs et de la saturation des flux, -il faut aussi tenir compte de la catégorisation des voyageurs qui est ici à l'œuvre :

« A la différence du terminal sud Matellini, à Naranjal les gens courent (voir photo n°6). A Matellini, ils sont bien ordonnés et attendent tranquillement (...) [A Lima Norte] c'est une autre mentalité...les gens sont plus sensibles, ils ont trouvé un niveau d'ordre auto-organisé mais quand quelqu'un le casse, l'ambiance devient vite chaude ». (Entretien avec autorité du transport le 24 mars 2014)

Dès que le service sature comme chaque matin, les niveaux de stress sont –dans les termes même des enquêtés, comme on le verra plus tard- très élevés à cause de la grande quantité de passagers au terminus Naranjal. Ils font de longues files d'attente pour embarquer dans les bus. Selon les enquêtés, pendant l'heure de pointe —entre sept heures et huit heures trente du matin—, une différence de 5 minutes sur l'horaire où ils arrivent d'habitude à la station peut faire augmenter leur temps d'attente de 15 à 25 minutes, et le temps du voyage de 15 minutes supplémentaires. Le souci d'arriver à l'heure crée des situations de tension, par exemple les voyageurs qui se bousculent pour

³³ Données prises de <http://peru21.pe/2012/03/26/actualidad/metropolitano-estrena-su-super-expreso-2017403>. Consulté le 30 de mars 2014.

essayer de monter dans des bus déjà complets tout au long des 11 stations à Lima Norte sur 6 kms. Les voyageurs à l'intérieur ne laissent pas la porte s'ouvrir pour permettre l'accès des autres passagers aux arrêts de Lima Norte. Cette situation génère des insultes et des agressions entre passagers qui sont souvent contrôlés par le personnel de sécurité, ce qui ajoute encore au stress ordinaire des usagers. Manque de respect, bousculade, les passagers à bord, qui entravent l'accès au bus des nouveaux, attirent les insultes, les agressions. Pour rentrer chez eux, certains enquêtés préfèrent s'éloigner du nord pour arriver vers le début d'un service ou d'attendre le temps suffisant pour pouvoir voyager assis, même si ça prendra plus de temps car ils sont déjà fatigués (F3, F10). Les utilisateurs évaluent quels services ou quels arrêts peuvent être combinés pour arriver plus tôt grâce à un temps d'attente moindre. Chaque jour, le non-respect des files d'attente pour trouver une place est fréquent. A l'intérieur des bus et du Metropolitano, les bousculades et les insultes sont habituelles, les passagers la plupart du temps étant très rapprochés les uns des autres (voir photos n°6, 7, 8 et 9).

2.2.6. *Quelques conclusions*

Selon leur lieu de résidence, la proximité des avenues et selon leurs modes de transport et leur point d'arrivée dans le centre-ville, les enquêtés sont plus ou moins favorisés en termes de coût de voyage, rapidité de déplacement et commodité. En raison de la dimension de ce secteur de la ville, plus forte est la pression chez l'individu qui habite loin vu qu'il doit investir plus de temps à se déplacer et faire l'effort de sortir de sa maison plus tôt (même à cinq ou six heures du matin). En plus, il doit souvent investir plus d'argent à cause des transports successifs à prendre, courant le risque de payer fort pour les options taxis ou *colectivos* s'il est tard. Pour un enquêté (H4), le coût le plus économique par jour est de 6 nuevos soles, mais régulièrement il doit prendre trois *colectivos* en payant 20 nuevos soles ; une fois, il avait payé 70 nuevos soles pour aller en taxi directement. Il s'agit d'un cercle vicieux, où les plus éloignés de la ville ont à la fois moins de temps et doivent investir des montants bien plus importants dans le transport que les autres résidents mieux situés, comme ceux qui habitent proche du centre-ville ainsi que ceux du centre-ville même, qui jouissent par ailleurs de revenus plus élevés. Cette distribution inégale du transport peut être rapprochée de la relation existant entre les revenus des familles et leurs possibilités de

transport. Ceux qui ont un revenu de 600 nuevos soles (162 euros)³⁴ vont à pied et consacrent presque 43% de leur budget au transport, tandis que ceux qui ont plus de 3,000 nuevos soles (810 euros) prennent l'automobile ou le taxi et dépensent pour cela autour de 12% de leurs revenus) (Données de Yachiyo 2005 cités par Vega Centeno et. al. 2011 : 302).

L'éloignement du domicile et les disponibilités pour le voyage retour font que certains enquêtés, s'ils vont en soirée les week-ends au centre-ville par exemple, préfèrent rester chez les amis, ou attendre qu'il soit cinq heures du matin pour retourner chez eux. Cette dynamique de transport peut, dans les cas les plus graves, induire aussi des problèmes de santé. Deux enquêtés se trouvent dans ce cas. Celui de 31 ans qui, après avoir voyagé pendant plus d'une décennie vers le centre-ville, a des problèmes de dos (H6), tandis que celui de 24 ans, qui passe quatre heures par jour dans le transport, souffre de douleurs dans le dos et à la tête à cause des longs déplacements (H5).

Par ailleurs, la thèse de Vega Centeno (2005) montre que les femmes peuvent faire plus de voyages avec moins de permanence dans les espaces, ce qui en général affecte le temps pour dormir et faire d'autres activités. Les flux quotidiens de la banlieue vers les centres créent des situations de rencontre entre des populations différentes, dans des espaces centraux. Au début de l'enquête, il avait été envisagé de prendre cette connexion comme une passerelle entre deux profils de citoyens en contact : ceux du centre-ville (espace urbain qui dans sa majorité est habité par des classes moyennes traditionnelles) et la banlieue, souvent populaire, immigrants internes, avec un parcours de mobilité sociale croissante particulier.

2.3. Intégrer une université d'élite, Le cas des étudiants de la PUCP

D'abord, le moment de l'entrée dans l'université est conçu comme une étape importante dans la vie, le début d'une série d'expériences uniques, et qui peut être appelé « le moment où tout s'est ouvert » (F3), « ma sortie vers le monde » (F5) ou l'accès vers un « espace de liberté » (F1).

³⁴ Le taux de change moyen de la monnaie péruvienne en 2013 peut être illustratif : 1 euro = 3,70 nuevos soles.

2.3.1. *L'université privée en centre-ville.*

La *Pontificia Universidad Católica del Perú* (ou PUCP, Université Catholique) est une université privée située à l'ouest du centre-ville dans le district de San Miguel et elle est connectée à *Lima Norte* grâce à l'avenue Universitaria. La possibilité d'accéder à cette université est réduite pour la plupart des étudiants de classes populaires à cause du prix mais il semblerait qu'elle soit socialement plus hétérogène qu'auparavant. D'abord, il faut dire que pour les sept enquêtés résidant à *Lima Norte* qui ont étudié à de cette université, le choix d'y entrer n'a pas été facile à suivre, car il a été garanti par des efforts économiques de leurs parents, leur propre travail scolaire, et parfois des privations dans le budget de consommation quotidienne.

Nous allons retracer l'expérience de sept étudiants, en commençant par les efforts financiers qu'implique pour eux le choix d'une université privée.

« [Pendant ma préparation pour entrer à San Marcos], j'ai rencontré beaucoup de filles des collèges chers qui voulaient étudier à l'université Catholique. Et je me suis demandé pourquoi je ne pourrais pas étudier dans une université qui avait été toujours bien dans les classements (« rankings »). J'ai parlé avec mes parents et je leur avais dit que je les aiderais pour payer. Ma grand-mère m'a aidé aussi. » (F12)

2.3.2. *Un premier sentiment de décalage à l'entrée à l'université*

Nos enquêtés partagent la perception d'un « choc » au début des études. Cette situation s'explique par le manque de capital social, contrastant avec d'autres camarades de centre-ville.

« [A la différence de l'école, où] j'avais beaucoup d'amis, à l'université je ne connaissais personne. » (F13)

« Au début, le choix des groupes [pour des travaux en équipe] était difficile car je ne connaissais connu personne et les autres avaient déjà leurs groupes [car ils se connaissent déjà]. » (F3)

Ainsi le déplacement est fait par les habitants de banlieue : il n'est pas nécessaire pour ceux qui habitent de connaître les quartiers périphériques, et ce sont les étudiants venus de banlieue qui commencent un processus de familiarisation aux quartiers et à leurs habitants.

« J'avais la flemme de leur expliquer d'où je viens. Ils ne connaissent pas mon quartier et ils me paraissaient ignorants mais moi aussi j'étais ignorante [de leur vie] et donc j'ai pensé que tout ce que j'allais découvrir allait être nouveau. » (F12)

Cette familiarisation implique de discerner des différences. « Dès le début j'ai noté que les gens étaient différents dans leur manière de s'exprimer, leurs expressions, leur manière de s'habiller, enfin. » (H1) Les camarades de centre-ville « s'habillent d'une autre manière, parlent d'une autre manière et agissent d'une autre manière » (F3).

D'abord, être dans la PUCP implique d'adopter une manière de parler *miraflorina* (propre au district de classes moyennes et supérieures d'un quartier en centre-ville) (F11). Selon les enquêtés, il se reconnaît à une autre intonation, un volume de voix plus fort, et des tics de langage, notamment les expressions « manyas » (ou « puta, manyas », dérivé de l'anglais *mind you* ?) (F2, F11) et l'expression « o sea » (*c'est à dire*) (F3). Les vêtements et les portables sont plus chers (F3). Pour F11, à l'Université Catholique les vêtements sont de couleurs plus intenses, qui peuvent être critiquées ailleurs tandis que, par exemple, à San Marcos les vêtements sont plus neutres. D'autre part, le comportement est aussi identifié comme singulier, et la formation des groupes exclut ceux qui ne viennent pas du même milieu social : « ils ont cherché à créer des groupes de prestige » (F3). Parmi les activités de loisirs, aller à la plage l'été était aussi une activité très commune, en louant des cabines de plage (F2). Le décalage avec ces élèves s'exprime aussi à travers les valeurs : H1 considère que ses camarades plus aisés « étaient frivoles, ils avaient été habitués au gaspillage de l'argent, [tandis que] moi je l'utilisais en photocopies, et en [matériel scolaire]. Une autre différence que j'ai trouvée a été le thème sexuel, [dont] ils étaient plus frivoles et moi j'étais plus conservateur ».

Nos enquêtés se sont donc senti obligés de réagir ou de s'adapter face à ce qu'ils interprétaient comme un décalage de leur part. F3 affirme que « c'était comme si je ne cadrais pas avec ces groupes-là, et cette situation me mettait mal à l'aise ».

2.3.3. Des réactions et des adaptations

Nos enquêtés ont donc eu du mal à entrer en contact avec leurs camarades de centre-ville pendant les premiers semestres, en comparant les styles de vie et les possibilités d'agrandir leur capital social. L'arrivée dans des endroits du centre-ville leur a fait découvrir de nouvelles manières de vivre ; c'est le cas des visites faites par F2 aux maisons de ses amis en centre-ville, où les bibliothèques étaient grandes, les parents ouverts d'esprits [*liberal* en espagnol, contrairement à ses propres parents], et un haut niveau de consommation, qui l'ont fait complexé (*acomplejada*) sur sa propre famille. Nous pouvons rappeler un passage exprimé par H1, quand il a pris conscience des différences entre les profils sociaux et les quartiers qu'il a commencé à connaître et à fréquenter, sans pour autant s'y sentir inclus.

« [Dans une fête chez une amie, j'ai rencontré] une femme de ménage avec laquelle j'ai eu un rapport plus proche avec elle car elle ressemblait à ma mère. Quand je suis retourné à mon domicile j'ai vu toute la transformation des paysages. De San Borja à San Luis, des maisons résidentielles aux maisons similaires à la mienne, toutes désordonnées. Ce moment m'a marqué parce que je me sentais exclue ou auto-exclue. Ce n'étaient pas des gens avec qui j'avais été habitué à être en contact. Je me suis senti marginalisé, peut-être sans raison. Les gens d'ici [à l'université], leurs référents culturels n'étaient pas les mêmes [que les miens], ils regardaient de films étrangers, ils parlaient avec des phrases en anglais. Je me sentais plus à l'aise avec les gens de mon quartier (*con mi gente*) » (H1, entretien du 14 avril 2014)

Beaucoup d'enquêtés affirment ainsi s'être sentis intimidés. Même F13 a déjà connu « le type de personnes », -rappelons que quand elle était petite, elle rendait souvent visite à son oncle et sa tante, qui sont universitaires, dans le quartier de classe moyenne de Lince- elle a été « gênée » de voir qu'elle ne passait pas beaucoup de temps avec « ce type de groupe ». H1, qui étudiait les sciences politiques, préférait rendre visite à sa petite amie, issue de la même école secondaire et qui étudiait le travail

social à l'Université de San Marcos, où il se sentait plus à l'aise. Par rapport les loisirs, F2 n'arrivait pas à s'adapter dans l'endroit d'un quartier de classe moyen situé en centre-ville.

« Je n'ai pu pas jamais me sentir à l'aise dans les clubs rock d'un quartier à Barranco [en centre-ville], car je ne me suis pas sentie physiquement comme les femmes jeunes qui sont allées majoritairement là-bas. De plus, elle n'a pu pas apprendre comment s'habiller » (F2)

D'autre part, F12, qui a exprimé aussi des situations inconfortables par rapport les décalages sociaux, a trouvé des explications pour ne pas se sentir inférieure.

« Je ne me suis jamais sentie mis à l'écart à cause de ma petite école. Là-bas j'ai appris que j'avais des capacités. En plus, j'ai obtenu de meilleures notes et je me suis dit que tout dépendait de moi. Et nous avons eu des ateliers de développement personnel. (...) La situation que j'ai vécue ne m'a pas fait sentir inférieure, c'est juste [que nous] venons de réalités différentes. Eux ne sont pas riches par leurs propres moyens, mais grâce à leurs familles. En plus, si j'additionne la richesse de ma grand-mère et celle de mes parents, ça ne fait déjà pas mal. » (F12, entretien du 24 avril 2014)

Pour sortir de cette situation, les enquêtés développent diverses stratégies. F3 se rappelle qu'« il y avait des gens de *Lima Norte*, et ils ont essayé de se mélanger avec les gens de classe moyenne pour faire semblant [d'être comme eux] ou de se sentir plus que le voisin du quartier ». Nous n'avons pas trouvé de récits où les enquêtés eux-mêmes auraient reconnus explicitement avoir adopté cette attitude. F11 a essayé au début de participer à des activités avec ses camarades mais finalement elle a préféré rester à la bibliothèque. D'autre part, F13 se rappelle qu'elle est devenue plus instable, elle a « changé sa façon de s'habiller [mais] peu à peu elle a gagné de la confiance », cela est lié du fait qu'elle a fait bien dans les études et elle a fait des amitiés. De même, elle n'était proche ni des filles d'élite ni de celles issues d'un milieu populaire face auquel elle a été ségrégée pendant leur scolarité :

"Je voyais qu'il y avait les filles de quartier et les filles d'élite, et que les filles de quartier faisaient beaucoup des blagues. Il y avait aussi des filles de classe moyenne [mais] Je ne m'entendais pas particulièrement avec elles. Ce n'était pas ma culture. [Par contre] je suis sentie

à l'aise avec une fille de Cusco et un garçon de Chiclayo [villes de province]" (F13, entretien du 26 avril 2014)

F2 préférait se joindre à de petits groupes tandis que F3 a commencé à se faire des amis au début des travaux en groupe, où elle a rencontré des étudiants issus de milieu populaire et de classe moyenne. Même si elle n'a pas vraiment développé un réseau d'amis en centre-ville, le problème de l'isolement a cessé à partir de ce moment-là.

« A partir d'un certain moment, [cette situation] n'a plus eu d'importance. C'était suffisant d'avoir un endroit où je pouvais me sentir bien comme je suis. » « Le problème venait des autres [et non pas mon problème]. Je ne suis pas quelqu'un de conflictuel et je n'ai jamais eu de problèmes avec les gens de l'université » (F3, entretien du 12 avril 2014)

Ce moment de réduction des sentiments de malaise grâce à l'intégration dans des réseaux amicaux a des parallèles avec le cas traité par Truong (2015) au sujet des « collectives d'alliés » des universités franciliennes composés par des étudiants de banlieue, malgré la conformation institutionnellement encadrée de ces dernières. Formées d'étudiants dont les trajectoires et la conscience de leur condition sont similaires, elles permettent de créer un environnement de confiance presque familial, où il est possible de « baisser la garde ». Grâce au fait que la protection obtenue donne « les conditions sociales et morales de l'apprentissage et du décentrement », il est possible de mettre à distance « [d]es effets d'imposition de l'institution » et de déconstruire « par le bas » les attentes de l'institution scolaire (Truong 2015c : 73, 428).

Les différences perçues par les enquêtés sont aussi rappelés par rapport la méconnaissance ont été réciproques car les étudiants de classe moyenne ne connaissent pas le monde de la banlieue.

« J'ai vu qu'il y avait 50% de blonds dans ma classe et je ne les appréciais pas trop mais maintenant ils ont beaucoup changé, ils sont passé par une grande transformation et je suis contente pour eux (...) Je pense qu'ils avancent, et qu'ils se sont intégrés aussi aux gens qui viennent d'autres quartiers (...) Ils étaient ignorants [par exemple, quand ils disaient] "*Comas* ? [un district de la banlieue nord] *C'est la province? Les gens des Andes ne devraient pas voter car*

évidemment ils sont des ignorants (...) ils ont pas mal d'argent mais ils ne comprennent rien »
(F11, entretien du 30 avril de 2014)

A partir de la troisième année à l'Université Catholique les étudiants laissent les études générales pour aller vers les facultés, ce que F11 évoque comme le fait de « sortir d'une bulle pour rentrer dans une autre ». A propos de ce changement, H1 affirme : « J'ai pu être moi-même. Avant c'était difficile [car] je n'avais pas d'identité, je ne savais pas qui j'étais ni ce que j'avais, ni ce que je pouvais faire. »

Après plusieurs semestres, des situations d'adaptation se sont mis en place. Un processus similaire est exprimé par les autres enquêtés qui racontent leurs premières expériences professionnelles en centre-ville.

2.4. L'adaptation au travail dans le centre-ville

Nous avons décidé de séparer dans notre analyse le monde étudiant du monde du travail parce que l'expérience de la mobilité sociale et géographique dans ce dernier nous paraît spécifique et plus complexe.

2.4.1. *Spécificités du travail : structuration spatiale et sociale*

Les cas réunis ici concernent des déplacements essentiellement dirigés vers Miraflores et San Isidro, qui sont à la fois des quartiers résidentiels et des pôles de travail attirant une grande quantité de main d'œuvre chaque jour.

Pendant les étapes de formation professionnelle aux universités, les enquêtés ont déjà développé leur rapport de familiarité avec certains endroits de la ville, ce qui nous rappelle le processus de citadinisation, entendu comme sentiment d'appartenance à la ville (Gervais-Lambony 2006 : 31). Ainsi, on peut avoir des quartiers « citadins » (dont les habitants développent leur citadinité, c'est-à-dire la perception de leur appartenance à la ville) dans des villes ségréguées, mais sans nécessairement avoir une intégration sociale suffisante à l'échelle de la métropole (Gervais-Lambony 2003 : 36), c'est-à-dire sans que ces habitants se sentent légitimes dans tous les espaces. Cela se passe notamment dans le rapport des enquêtés au centre historique de Lima, un quartier à la fois très popularisé et touristique. Comme Châtelet-les-Halles pour les jeunes

étudiants de banlieue parisienne traités par Truong, il s'agit d'un endroit « neutralisé » par le commerce et le passage massif de résidents venus de partout, en raison de sa centralité (Truong 2012 : 25).

Dans la mesure où il s'agit des endroits où les grandes compagnies péruviennes et transnationales ont leurs sièges sociaux et leurs bureaux principaux, les déplacements quotidiens vers ces centres concernent des cadres à hauts revenus ainsi que des travailleurs moins qualifiés³⁵ pour des services aux entreprises, et des emplois liés à l'activité de ces centres, comme des restaurants, kiosques à journaux, services de sécurité, etc. Les espaces dans ces pôles économiques sont sujets à « des articulations aux circuits globaux et [à] des désarticulations à l'intérieur de la ville » (Sassen 2003 : 26). Autrement dit, un tissu urbain à haute valeur économique dynamise des quartiers à proximité des bureaux en créant des lieux dédiés à la consommation des personnes à hauts revenus pour ces biens et services sont accessibles aux cadres et aux personnels administratifs tandis qu'ils impliquent, pour les ouvriers et stagiaires qui partagent ces espaces, un coût important comparé à leurs revenus, et les incite à chercher d'autres endroits moins chers.

Dans cette espace de cohabitation entre des profils sociaux hétérogènes (ouvriers, travailleurs, cadres et clients des centres commerciaux), la prétendue proximité sociale serait, comme l'affirme Alain Musset, un phénomène *d'émulsion sociale*, terme utilisé pour relativiser celle de la mixité sociale des espaces de la ville. Celle-ci est en fait créée par l'attraction de toute la population de la métropole vers les centres d'emploi, et non pas par la possibilité économique, pour toutes les catégories sociales, d'y résider et d'y consommer. Autrement dit,

« Comme dans toute émulsion, les éléments qui se mélangent sous l'effet d'une contrainte extérieure ont tendance à reprendre leur place dès que cette contrainte ne se fait plus sentir [...] La prétendue mixité des transports en commun, comme celle du marché dominical [...], ne sont que le résultat d'une illusion d'optique et d'une mauvaise interprétation des échelles spatiales et temporelles de la vie urbaine ». (Musset 2005 : 19-20)

³⁵ Il peut s'agir de nettoyage de voitures (dans le cadre de l'économie informelle), d'agents de sécurité, de nettoyage, d'accueil, des personnes chargées des photocopies, serveurs et serveuses de restaurants, etc.

Ainsi, il s'agirait d'une mixité circonstancielle. Doré (2013b) a constaté une situation similaire dans le cas des parcs publics à l'est de la ville, situés à la limite entre un quartier aisé et un quartier populaire, et construits par les ouvriers du premier. Dans ce cas, la combinaison de proximité spatiale et de distance sociale (Chamboredon, Lemaire, 1970) est à l'origine dans ce cas de préjugés raciaux et de discrimination sociale. L'accès aux diplômes et à la consommation de biens culturels plus « occidentaux » peut donc interagir avec le système de classification raciale appelé pigmentocratie (*pigmentocracia*).

« [La pigmentocratie est] une métaphore dont le spectre social est organisé sur une échelle avec des élites de peau claire et de sang européen d'un côté et, de l'autre, le peuple des classes inférieures, à la peau plus sombre et de sang indigène, et au milieu, une grande quantité de mélanges (...) il s'agit en effet de tons de couleur de peau, non pas de races, et ils servent à définir qui est supérieur et qui est inférieure, une caractéristique fondamentale dans une société hiérarchique. »³⁶ (Nugent 2008 : 7)

Malgré l'érosion de la pigmentocratie provoquée par la mobilité sociale et la complexité croissante des relations économiques³⁷, l'héritage colonial ordonne encore la société péruvienne « par un phénomène de hiérarchisation plus que de séparation ». (Amy Chua 2005 cité par Nugent 2008 : 9). De plus, à la différence de l'université, où le fait d'être étudiant peut servir de socle aux relations malgré les différences sociales, la structure bureaucratique des entreprises ajoute une nouvelle couche de hiérarchies aux autres, notamment l'université d'origine, le quartier de résidence et les activités de loisir, comme nous allons le voir plus tard.

2.4.2. Types d'accès aux emplois

Parmi nos enquêtés, l'accès au monde de travail s'est effectué par des concours publics ou par des réseaux, ceux-ci étant construits dans la famille (F5 a obtenu son travail dans l'entreprise de son père) ou au collège (comme dans le cas de F9). Parfois les concours ne sont pas publics (notamment si le poste convoité est un poste à haut

³⁶ C'est nous qui traduisons.

³⁷ Le fait d'accéder à des postes supérieurs en revenu et en qualification au Pérou est déterminé principalement par le sexe (masculin), les années de scolarité et le fait d'habiter dans les villes, selon une récente enquête économétrique (Barrantes et al. 2012 : 108).

salaire, comme l'explique H1) et les seuls participants sont ceux qui ont été recommandés par des membres de l'entreprise.

Tous n'optent pas pour un accès par interconnaissance, même quand ils en ont la possibilité. Ainsi, F8 a préféré tenter deux fois un concours public d'entrée, pour être stagiaire dans une prestigieuse multinationale (PriceWaterHouse Coopers), après avoir démissionné du travail dans une petite entreprise qu'elle avait obtenu avant par recommandation de son père, et qui lui procurait des revenus supérieurs. Sa camarade à la UCH³⁸, F9, a préféré explicitement —et elle en est fière— des emplois acquis grâce à des concours, en libre concurrence avec d'autres personnes. On peut émettre l'hypothèse que l'accès par interconnaissance est plus largement accepté par les étudiants de l'université privée —dont certains, comme H1, ont profité de ce bénéfice—. Ce n'est pas le cas pour ceux qui viennent des universités publiques, ou d'universités privées non prestigieuses, qui perçoivent négativement ces pratiques.

« Dans mon travail, l'accès aux postes intermédiaires a été réservé aux diplômés des universités particuliers et familiers ». (F9)

2.4.3. Dynamiques de l'endroit de travail

Nous avons pu rencontrer au cours de nos entretiens des opinions opposées concernant la sociabilité au travail. Certains enquêtés, notamment ceux qui travaillent dans des entreprises prestigieuses ou au cœur des centres d'emploi, perçoivent une atmosphère agréable.

« A la différence de mon travail précédant dans le centre historique, [à San Isidro] l'ambiance est tranquille, agréable, il y a même plusieurs de mes collègues qui sont de *Lima Norte* » (F4)

« [à Miraflores], l'ambiance de travail est horizontale, les idées de tous sont prises en compte. » (H3)

« [A PWC] on reçoit des compensations économiques si l'on fait des heures supplémentaires, ce qui n'existe pas dans les autres entreprises. » (F8)

³⁸ On pourra voir la Figure n°2 au sujet de cette université.

Cependant, dans les cas où le métier n'est pas qualifié et où l'entreprise est petite, des atmosphères plus tendues peuvent être évoquées, parfois teintées de mépris et de discrimination sociale. Bien qu'auparavant les anciennes générations d'immigrants aient eu des modes de vie très différents des liméniens du centre-ville, le fait qu'aujourd'hui leurs pratiques de loisir et de consommation puissent être plus proches les unes des autres ne réduit pas nécessairement la discrimination.

Dans le bureau de comptabilité dont elle a travaillé, F9 a vu des mauvais traitements envers les travailleurs de province et les stagiaires d'origine populaire ou issus d'universités non prestigieuses. Les plaisanteries concernant la supposée basse qualité d'enseignement de ces universités et du plus bas niveau de consommation, sont constantes. Cependant, elle explique qu'elle se défend grâce à des réponses rapides aux commentaires, et par le fait de montrer qu'elle a de l'expérience dans l'entreprise.

F7, ayant occupé plusieurs emplois non qualifiés pendant les étés, a travaillé dans un supermarché en centre-ville où elle se rappelle des traitements méprisants de la part des clients et des supérieurs. Cependant, elle ne supportait pas ce qu'elle décrit comme des abus, bien qu'ils soient tolérés par les autres. Elevée par son père, qui était maître d'école à la campagne, elle a su se défendre, et a même démissionné dans un cas d'abus qu'elle n'a pas toléré. Elle explique cet acte par les valeurs que son père lui a appris : le travail doit être source de dignité pour la personne. Ainsi elle affirme, à propos des insultes reçues par une camarade :

« Ils lui ont dit *Tu ne vaux pas ce que tu manges* mais cette phrase est fausse. Je ne gagne pas de l'argent sans rien faire. La fille s'est mise à pleurer et je lui a dit qu'elle ne devrait pas laisser passer ces manques de respect. » (F7)

Dans son travail actuel, dans une école, elle est confrontée également à ce type d'attitude, son rôle d'assistante administrative n'étant pas considéré comme prestigieux.

« Moi je me communique *d'une manière*. Parfois des mères viennent et me parlent mal, [mais] personne ne doit être irrespectueuse avec personne. Je les dis : « si vous vous calmez, nous pouvons parler (...) [Par rapport à mon accent] Si je parle mal, je parle mal, ce quoi le problème ? Si j'ai un accent c'est « mon problème » (c'est un sujet à moi) (...) Mes pères m'ont dit toujours

s'ils se rident, laissez-les rire. Ma philosophie : je ne serais pas aimé par tous et je ne serais pas détesté par tous. Je ne peux pas perdre le temps de parler avec une personne sur ce qu'elle pense de moi. » (F7)

Pour les employés que nous avons rencontrés, l'une des opportunités les plus fréquentes pour partager du temps avec ses collègues hors du travail sont des repas en groupe dans des restaurants chers du centre-ville, notamment à l'occasion de l'anniversaire des employés et des fêtes annuelles de l'entreprise. (H3, H6, F8). F10 sort aussi dans les discothèques et cinémas du centre-ville avec ses camarades du travail, alors qu'elle sortait plutôt en banlieue lorsqu'elle était étudiante.

« Il est difficile de partager des temps de loisir si on habite loin, et il est difficile de faire en sorte que les gens du centre aillent jusqu'à la périphérie. » (H2)

Des décalages entre les enquêtés et leurs collègues de centre-ville sont aussi identifiés, et sont similaires à ceux que l'on a pu remarquer dans le cas de l'université PUCP, notamment concernant la manière de parler des collègues, que les enquêtés jugent de manière négative.

« [Ils] parlent de manière très vaniteuse (*osea, manyas*), j'ai été surprise par la quantité de gros mots qu'ils utilisent, surtout les filles » (F12)

Certains camarades de H5 ont tenté d'imiter cette manière de parler (« comme des robots, comme quand on mâche un chewing-gum ») comme un moyen d'intégration, mais ce n'est pas son cas. F4 a reconnu que même dans son université de banlieue, certains de ses camarades travaillant à San Isidro ont adopté « ce ton » pour répondre à des questions en classe, ou dans des rencontres entre étudiants. Les adéquations aux manières de se comporter sont aussi :

« D'abord la manière de se comporter. Les gens d'ici ne sont pas sociables comme là-bas. Là-bas ils sont plus sociables. » (H6) « Les gens de là-bas [Miraflores] se comportent d'une manière et ceux d'ici [Lima Norte] qui vont là-bas se comportent comme là-bas. » (H6)

La relation amoureuse de F3 avec son copain, qui réside à San Isidro a été choquante pour elle, qui vient d'une famille d'immigrants tandis que sa famille à lui a des hauts revenus.

« Tu peux sentir que tu n'es pas traité bien ou de la même manière que les autres. (...) [Quand mon copain vient chez moi à *Lima Norte*], ses parents l'appellent tout le temps. Pour lui, le monde s'est terminé dans le centre de Lima. Pour lui, ce n'est pas un problème mais parfois il ne se sent pas en sécurité. » (F3)

2.4.4. Trois réponses concernant l'adaptation au centre-ville : réserve, imitation, confiance

Nous pouvons tenter de faire une typologie des réactions que nos enquêtés reconnaissent avoir essayé dans le cadre de leur processus d'adaptation. D'abord, la fréquentation d'espaces plus divers, plus fluides, plus hétérogènes, opposés à une vie de quartier à petite échelle, où une certaine familiarité existe de facto, implique des changements de comportement, vers une attitude plus distante et réservée. Simmel avait déjà réfléchi sur les valeurs propres aux villes du début du XXe siècle, concernant la formation d'une singularité personnelle due à l'existence d'un haut niveau d'interdépendance propre à la ville, et opposé à la vie à la campagne (Simmel 1998 [1903] : 260). Ainsi, on laisse le calme, les habitudes et les rapports affectifs à l'endroit pour rentrer dans un milieu fluide et plein de contrastes, par rapport auquel le citadin met en place des mécanismes de protection, ne réagissant pas avec les sentiments mais avec la raison, moins sensible et plus éloigné des « profondeurs de la personnalité » (Simmel 1998 [1903] : 253).

« Si, face au contact externe constant avec de nombreuses personnes, il fallait répondre à chaque avec des réactions internes, comme dans une petite ville, (...) la personne serait atomisée intérieurement et tomberait dans un état animique complètement unimaginable³⁹. » (Simmel 1998 [1903] : 253)

Ansary compare l'adaptation de la vie individuelle à la ville avec le jeu théâtral :

³⁹ C'est nous qui traduisons.

Dans un milieu d'inconnus en effet, un interlocuteur ne peut juger de la véracité des propos d'un autre que par la manière dont l'autre joue ses sentiments (...), que dans la mesure où ce genre de manifestation possède une certaine "urbanité". La ville est un milieu dans lequel de tels problèmes de jeu théâtral se posent tous les jours ». (Ansay et Schoonbrodt, 1989 : 283)

Le développement de cette attitude de réserve est exprimé par F4, qui affirme avoir été extravertie à Huaral (une petite ville au nord de Lima), alors qu'elle est devenue plus réservée à Lima.

« J'apparis à être plus froide, car je suis amicale mais (...) Avant [à Huaral], je pouvais avoir des amis facilement, mais là-bas [à San Isidro], cela prend plus de temps maintenant, mais je pense que ce n'est pas à cause des personnes, mais du fait de la maturité [l'âge qu'elle a maintenant] (...) Moi je n'imites pas [leurs manières de socialiser]. Je suis juste froide au début et ensuite je leur accorde ma confiance. » (F4)

F4 insiste sur le caractère fictif de son attitude de réserve :

« Moi je ne suis pas quelqu'un qui a des préjugés. Je vois les gens comme ils sont. Selon ça je fais une évaluation et je donne ma confiance. Je ne copie pas les autres personnes, j'essaie d'être moi-même. Mais il est possible que je sois plus froide, et je reste comme ça au début » (F4)

Quant à F6, qui a fréquenté pendant des années un club des sports avec des membres de centre-ville, elle dit avoir appris la valeur de « ne pas envahir l'espace de l'autre », c'est à dire, de ne pas demander d'informations trop personnelles aux camarades de sport, ce qui est très commun avec ses voisins du quartier.

Une deuxième stratégie pour l'adaptation et l'intégration au groupe est de leur montrer de la confiance, sans lequel l'intégration est reconnue comme problématique.

« Si tu es timide et que tu essaies de bien d'entendre avec eux, cela ne sert à rien. Si tu te débrouilles comme tu es, c'est mieux (...) quand les autres employés commencent à te parler ils te donnent de la confiance. Tu travailles mieux si tu te sens en confiance » (H3)

Nous pourrions estimer qu'après des années, le degré de familiarité avec les espaces et les couches sociales du centre-ville est consolidé. Dans un restaurant en

centre-ville, un enquêté qui a presque dix ans habité au centre-ville est bien à l'aise tandis que sa copine, qui passe la plupart de sa vie dans son quartier en banlieue, se sent intimidée.

« Elle se sent diminuée et je ne sais pas pourquoi. Hier je l'ai invitée dans un restaurant dans l'avenir 2 de Mayo (San Isidro). [et elle m'a dit] *Je ne me sent pas bien, allons-nous en*. Je suis allé là-bas plusieurs fois et je ne me sentais ni plus, ni moins [que les autres]. Il y avait des gens différents de nous et elle ne se sentait pas bien mais je l'ai forcée à rester car elle ne doit pas se sentir comme ça. Nous sommes tous égaux [mais] les gens d'ici [son quartier en banlieue] se laissent intimider car ils les voient mieux habillés et dissent le classique *ce sont des pitucos*. (...) Ils ne se sentent pas dans leur environnement et essaient de passer inaperçus. » (H6)

Dans ces difficultés d'adaptation —qui H6 aurait exprimé aussi quelques aimées auparavant- H6 voit maintenant une timidité liée à un manque d'ouverture vers des choses différentes :

[Cela] dépend de chaque personne (...) Quand je suis allé là-bas, j'ai essayé de connaître le plus de choses que je pouvais [mais] il y a un autre type de gens qui ne le fassent pas, qui fait ses trajets bureau-maison mais ne se donne pas le temps de connaître les environs. [Concernant le sentiment de solitude des habitants de banlieue en centre-ville] je suppose que c'est leur manière d'être, ils ont leur monde et ils se sont habitués à ce monde et ne veulent pas voir plus loin. [Cela] implique de vouloir en savoir plus et apprendre plus que ce qu'on connaît déjà » (H6)

Deux enquêtées, issues de familles avec des diplômes et qui ont été déjà habituées au centre-ville, nous ont dit ce qui, selon elles, serait nécessaire pour réussir à s'adapter, notamment en termes d'ouverture et l'auto perception.

« Quels éléments permettent être plus ouvert ? Le fait de connaître plus de choses en général te donne plus d'ouverture, dans tous les sens des termes. Des personnes, des films, qui sont le point de vue d'une personne. J'ai connu beaucoup de gens qui me paraissaient « des ignorants » mais qui ont un accès à des choses plus générales, et ils ont des dispositions à connaître beaucoup de choses » (F 11).

« [Pour s'adapter aux nouveaux espaces du centre] il faut avoir confiance en soi même. (...) Il ne s'agit pas de comment ils [les gens de centre-ville] te voient mais comment tu les vois (...) Je

crois qu'eux [les gens de banlieue, notamment ceux issus de classes populaires] ne savent pas comment se regarder eux-mêmes [car] ils voient un rang hiérarchique entre eux. » (F6)

Finalement, une troisième stratégie pour s'adapter est l'imitation des manières d'être, de penser et de désirer plus hégémoniques, afin de s'intégrer. Nous avons observé que les attitudes corporelles des employés de Lima Norte sont différentes dans le terminus Naranjal et au moment de descendre à San Isidro, notamment plus sérieux, parfois avec un autre accent pour demander des informations.

Comme H3, qui pense que l'adaptation ne dépend que de facteurs individuels, F10 ne croit pas que des changements puissent se produire par une adaptation aux quartiers ou aux institutions, mais surtout en relation avec les individus concrets avec lesquels le travail est partagé chaque jour, notamment par rapport aux services client. Le manque d'une relation assez fluide avec des individus de centre-ville pourrait en fait être un facteur qui réduise des efforts pour imiter. Voici des exemples d'un administrateur isolé dans son bureau et d'une femme de la banlieue sud qui ne voyait pas l'intérêt de s'habiller autrement, mais qui s'y est finalement résolue après quelques mois.

Des degrés dans cette sorte d'assimilation pourraient être dégagés. F5 avait rencontré dans son travail à Miraflores un ancien habitant de banlieue qui, même s'il est coutumier des manières de parler, de s'habiller et de se comporter de centre-ville, garde certaines traces de son passé de la banlieue, qui peuvent être identifiées par nos enquêtés.

« Une femme qui avait vécu avant à Los Olivos [quartier populaire] et qui maintenant a acquis une vie confortable mais qui a aussi des réminiscences de fille de quartier dans sa manière de s'exprimer, notamment dans les blagues. » (F5)

L'assimilation pourrait aussi inclure la reproduction des pratiques discriminatoires. F9 a noté cette attitude chez ses camarades, dont la tentative d'imitation des gens du centre est liée à une attitude dédaigneuse face aux autres camarades de banlieue.

« Des gens *apitucados* [faux *pitucos*, riches et blancs], mais non pas des blancs. Ceux qui essaient d'appartenir à ce monde sont ceux qui ne sont pas conscients qu'ils sont aussi

discriminés Donc face à ceux qui sont comme eux [des autres gens de banlieue, *en su realidad*] ils essayent de devenir dédaigneux » (F9)

Cependant, imiter ne serait pas une bonne alternative.

« [Dans mon travail] les gens sont très hypocrites. Ils parlent de l'argent. Même les garçons du nettoyage dans un canal de télévision ont commencé à parler comme ça. [Je pense que] une personne est plus respectée et valorisée quand elle est elle-même. C'est comme quelqu'un venu de la province qui change le couleur de son chevaux. Ils ont parlé différemment, ils ont voulu imiter [mais] si tu le fais mal il devient *huachaferia* (ridicule) par rapport la combinaison des couleurs, des textures. Tu dois être toi-même, tu ne peux pas faire comme ça. De même il ne se sent pas bien car quand tu les imites, ils te donnent une regarde sarcastique. Ils te regardent et pensent « qu'est-ce qui se passe avec lui ? Quand tu fais cela ils ne vont pas te respecter. » (F9)

Ces changements impliqués font nous interroger sur les perceptions qu'ont les enquêtés eux-mêmes de leur propre mobilité sociale après certain temps d'insertion.

Troisième partie. Adaptés au centre-ville... *et après ?* Enjeux pour l'avenir

Une fois que nos enquêtés sont en cours d'adaptation au centre-ville, ils investissent la majorité de leur temps et activités dans ce lieu. Ainsi, s'habituer à, et vivre au, centre-ville, ne retournant chez soi que pour dormir, ouvre après des années deux changements principaux par rapport à l'avenir. Qui est-on finalement lorsqu'on s'éloigne chaque fois plus de son quartier ? Ensuite, vaut-il la peine de continuer à effectuer ces déplacements, cette mobilité quotidienne avec laquelle le processus d'adaptation avait commencé ?

3.1. La perception de la position sociale et l'avenir entre banlieue et centre-ville

Nous nous interrogeons dans cette dernière partie sur l'interprétation subjective qu'ont les enquêtés de leur propre mobilité sociale liée au processus d'intégration professionnelle et scolaire du centre-ville. Puisqu'ils sont des résidents de banlieue qui investissent la plupart de leur temps quotidien en centre-ville, nous allons considérer leur perception d'eux-mêmes concernant le centre-ville et leurs rapports à la banlieue, où ils habitent encore.

3.1.1. *Le liménien du nord à Lima Norte : frontières au sein de la banlieue.*

Compte tenu de ces changements et apprentissages des manières du centre-ville, nos enquêtés sont-ils devenus liméniens de banlieue typiques ? Nous nous demandons ce que nos enquêtés pensent d'eux-mêmes en tant qu'originaires de banlieue. On considérera pour cette question l'hétérogénéité de Lima Norte, la distinction de certains enquêtés depuis leur enfance par rapport à leurs quartiers et le processus d'adaptation lui-même, notamment en nous demandant si ce processus reproduit des distances sociales au sein de la banlieue.

3.1.2. Rappel : Lima Norte, territoire et conglomérat social hétérogène

Comme il a été mentionné déjà dans la deuxième partie, la composition sociale et les quartiers qui coexistent à Lima Norte sont très diverses dans le district de Los Olivos, les résidents dans certains secteurs se considèrent comme « éduqués et modérés » tandis que les habitants des districts voisins sont vus comme « non éduqués, vulgaires, et conflictuels » (Osorio 2005 : 208). Au sein de Los Olivos, il y a aussi une distinction entre les quartiers à l'intérieur du district, notamment entre ceux qui sont « présentables » (ceux des quartiers « classiques », bien aménagés), et ceux qui à l'origine ont habité des bidonvilles produits par des invasions sur les terrains réservés aux usages communautaires du district, dans les années 1980. H2 reconnaît aussi l'hétérogénéité à Lima Norte, notamment dans les cas des quartiers riches entourés par des quartiers populaires, qui peuvent avoir de hauts revenus et des écoles privées, et, d'autre part, les quartiers populaires majoritairement situés —sans pas seulement— dans les collines. Ce type d'hétérogénéité sociale dans le territoire peut être aussi présent à des échelles plus particulières comme le quartier à Lima Norte.

« Mon quartier est très hétérogène : certaines familles sont très pauvres mais d'autres sont des ingénieurs. Cependant, les professionnels n'auraient pas suffisamment d'argent pour déménager vers San Miguel. » (F12)

Un autre cas est celui du quartier de San Felipe, dans le district de Comas, qui a des maisons et espaces verts sont bien aménagés.

« Peut-être qu'il y a plus des gens en contact avec *la modernité* ». Par exemple, le magasin *La favorita* accepte des paiements par carte depuis autour 2004. C'est bizarre car autour de ce quartier il y a des rues dangereuses, avec des délinquants mais après quelques mètres il n'y en a plus. » (F13)

Par rapport aux relations sociales dans les quartiers, Osorio soutient que, pour le cas de Los Olivos, elles sont sélectives et que la population s'est identifiée avec les populations à plus hauts revenus de la ville, qui pourraient générer une tendance à la séparation d'un endroit dominé par la présence des secteurs populaires, parfois conçu

comme dangereux (Osorio 2005 : 219) et face auxquels ils embauchent de la sécurité privée. (Osorio 2005 : 228).

Nous avons noté des exemples des ségrégations moins physiques mais sociales dans les quartiers de Lima Norte. Les quartiers à l'est de Lima Norte, notamment dans les districts de Independencia et Comas, sont situés à côtés des collines. Il est commun d'identifier la correspondance entre la hauteur des sols des quartiers (ceux qui à l'époque ont été envisagés en raison de leur éloignement) et le caractère populaire des habitants (F3). F9 est du quartier de La Pascana "plus haut" (mention pour un quartier éloigné et situé dans les derniers terrains disponibles dans les collines, sujet à des invasions).

D'abord, la perception de la distance entre les quartiers de centre-ville et ceux banlieue peut être réduite par la connectivité des systèmes de transport, notamment dans le cas du Metropolitano et surtout pour ceux qui habitent au début de ce territoire. Après avoir résidé à Independencia, F3 n'a pas connu de quartiers plus au nord ni ceux situés plus haut dans les collines de Independencia. Il est intéressant de noter que pour F3 et H6, résidents du même quartier à Independencia, il n'est pas nécessaire de connaître des autres quartiers de Lima Norte qui sont situés plus au nord et plus haute dans les collines. Ils ont une perception de la ville vers le sud (le centre-ville) et les partis plains, notamment car ils se sont référés aux territoires des collines comme à ce qui est situé *dans* leurs quartiers.

D'autre part, d'autres quartiers ont exprimé des densifications fortes récemment, accompagnés de la croissance du commerce, des emplacements des habitations. F6 considère que son quartier d'origine (Puente Piedra) est devenu plus dangereux et elle a arrêté d'avoir des contacts avec les nouveaux voisins. Un cas pareil est celui de F13 à Comas. Elle se rappelle avoir connu tous les voisins et tous se sont reconnus entre eux. Cependant, le phénomène de verticalisation des logements – le fait de construire plusieurs étages afin de les loger – engagé depuis une dizaine d'années a « changé l'ambiance ». Maintenant elle ne connaît plus tout le monde, ni même dans les anciennes « casas de familia » (les maisons de famille des grands parents venus depuis

le début), qui maintenant sont pour une bonne quantité occupées par d'autres voisins.

3.1.3. Distances sociales. Contrastes dès l'enfance et de retour à la banlieue

Nous pouvons nous rappeler aussi le fait que nos enquêtés ont déjà un certain statut dans leurs quartiers. Le père de F9 avait représenté son quartier dans les négociations avec la mairie pour l'obtention de services publics. F2, ayant son père ingénieur, a toujours exprimé une position sociale plus prestigieuse dans son quartier. Les parents de F11 sont aussi très respectés. Malgré le fait qu'il ne puisse pas marcher bien, les voisins ont beaucoup de respect par lui, il est traité « comme un monsieur ».

Par rapport à leurs voisins, les vêtements que la mère de F2 lui achetait ont créé des décalages entre elle et ses camarades à l'académie (un type d'institution éducative qui donne des cursus de préparation pour les examens d'admission des universités publiques), qu'elle avait finalement abandonnée car elle a laissé tomber le projet de l'université publique et est allée étudier dans l'université catholique. F 11 et son frère —qui a étudié le droit- et sa sœur —qui a étudié le journalisme- ont une manière de s'habiller différente de celle des voisins. De plus, certains enquêtés ont été dans une situation d'avantage et de distance par rapport à leur capital culturel, et parfois avec des projets de vie différents.

« Avant j'avais des amis très pauvres dans leur manière de s 'habiller —sans accessoires-. Ils étaient timides et très différents à cause de l'endroit où ils venaient. On n'aurait sûrement plus de thèmes de conversation. » (F12)

« Dans mes deux écoles j'ai trouvé deux types d garçons. Les uns ont été habitués à faire beaucoup d'activités et vouloir essayer des choses, [par exemple] aujourd'hui ils sortent dans le centre pour s'amuser. Le deuxième groupe a été conflictuel, certains d'entre eux ont des enfants ou ils étudient dans des instituts [centres de formation de techniciens]. Il se rencontre pour aller jouer au football et aller aux discothèques promîmes Ils ont voulu seulement travailler. » (F6)

Après des années investis de fréquentation du centre-ville, nous trouvons quelques témoignages sur les rencontres ou les perceptions des enquêtés. D'une part, pour ceux qui ont déjà fini ces études à l'université, le fait de retourner passer plus de temps dans leurs quartiers a été parfois choquant. Ayant passé pendant des années la plupart de son temps à l'université catholique, après l'université F3 note qu'elle est retournée pendant quelques mois vers sa vie quotidienne de quartier à Lima Norte, mais elle a vite préféré sortir à nouveau et enfin elle a trouvé son travail à Miraflores. F6 est retournée au club des *boys scouts* de son quartier sept ans après et elle a été choquée par les différences de sociabilité des camarades du quartier et les siennes. A son avis, dans ces rendez-vous ils ont beaucoup perdu de temps. Elle a vu trop des blagues et de «flirt». Cependant, cela était une manière *normale* de passer le temps entre eux. Sa mère pense la même chose par rapport à ses rencontres entre collègues de travail à Lima Norte. Les décalages, comme dans le cas de F12 quelques ans avant, se sont répétés et sont permanents au moment de retourner :

« Avec des amis de l'adolescence je trouve difficilement un sujet de conversation. Contrairement à mes camarades de tir à l'arc, avec les amis de Puente Piedra il est plus facile de parler des sujets intimes comme la famille (peut-être qu'ils l'ont connu), ils sont plus fouineurs et ils attendent que je leur raconte plus de ma famille [que ce que je serais prête à raconter] » (F6)

Pareil, H1 est retourné chez ses amis du quartier depuis des années à l'université et cela s'est fait avec des sentiments conflictuels.

« [Depuis le début de l'université] je n'ai vu mes amis de l'école qu'il y a deux mois, suite à la mort d'un ami. J'ai senti qu'il y avait quelque chose de spécial. Des autres choses apparaissent, une autre manière d'entrer en relation. (...) Je me sens fier de ce qui j'ai été auparavant. (...) Soi-même on doit toujours se rappeler de ce qu'on a été avant, de ce que soi-même on a été. Cela est un commentaire que nous faisons entre amis qui sont passés par quelque chose de similaire. Cependant, parfois ils adoptent une attitude fermée, [en valorisant positivement que] *moi et ma famille et mes amis* [du quartier], ils me disent *maintenant tu penses que tu es supérieur* » (H1)

Nous nous demandons si les changements exprimés par nos enquêtés sont un approfondissement des distances — si celles-ci ont existé- qu'il y avait au début de leur socialisation de quartier. Parfois, le rapport est encore existant avec des camarades qui

sont aussi dans un processus d'ascension sociale, comme les amis d'école de F3, avec qui elle sort aux clubs de Lima Norte de temps en temps.

3.1.4. Lima Norte et le centre-ville selon les enquêtés

Des opinions sur les gens de banlieue ont été communes pendant les entretiens, suivant en faisant des comparaisons avec leurs expériences en centre-ville. Nos enquêtés reconnaissent des transformations exprimées dans leur comportement à partir leur processus d'adaptation. Selon eux et notre observation, par rapport aux liméniens de la banlieue nord et qui prennent principalement le *Metropolitano*, il est possible d'identifier ceux qui travaillent à San Isidro et Miraflores grâce à leur tenue plus formelle et les accessoires les plus cher. Les autres passagers normalement utilisent des vêtements du type *sport* ou des marques moins chères. Selon F3 et F7, ce phénomène est dû à la fois au fait d'avoir plus des revenus et à une certaine pression sociale pour avoir les mêmes vêtements que leurs camarades de travail.

La manière de traiter les autres est aussi évoquée comme différente. F10 pense que les liméniens du nord qui travaillent dans le service client en centre-ville se sont orientés vers une manière distincte de se débrouiller. Elle a noté cela chez ses camarades d'université qui travaillent dans les banques. Ils vivraient des changements au niveau des activités mais aussi par rapport à leur comportement et à leur langage. Ces changements peuvent être valorisés positivement :

« Plus on est éduqué, plus on devient conscient [des bonnes manières], dans cette partie ce n'est pas pour vouloir avoir une fausse image mais [j'ai appris] des formes adéquates de parler [par exemple] moi j'ai appris à être plus diplomatique. » (F9)

« [Les passagers du Metropolitano issus de Lima Norte] qui descendent à Miraflores et San Isidro sont différents, plus tranquilles (...) ils sont ceux qui se disputent le moins dans le Metropolitano » (F10)

De plus, H2 trouve des consommations quotidiennes plus « sérieux » en centre-ville par rapport aux quotidiens populaires de banlieue. F7, qui essaie de lire plus pour

améliorer son vocabulaire et s'exprimer mieux, arrive à comparer des comportements et mentionne des raisons possibles.

« Dans le nord les gens ne sont pas éduqués normalement. (...) A Angamos [arrêt situé en centre-ville] il y a beaucoup d'éducation. Par contre, dans le nord, les gens sont très irritables, ils passent vite sur la défensive. Dans le nord les gens peuvent avoir de la culture selon l'éducation reçue à la maison, à l'école et selon eux-mêmes (...) mon père [professeur d'école primaire] a inculqué *le respect*, qui est manquant ici. Là-bas il n'y a pas de communication, il n'y a pas de travail en équipe pour le bonheur commun. » (F7)

H6, qui réside aussi à Independencia pense que les voisins peuvent être amicaux mais ils sont à la fois concentrés sur leur propre intérêt.

« Ils peuvent être tes amis, tout ce que tu veux mais ils seront chacun de son côté, c'est à dire, ils vont essayer de trouver des avantages pour eux sans penser en le bien commun. Là-bas [à Miraflores] on préfère ce qui est correcte [pour tous] au lieu de ce qui est le plus convenant pour toi. (...) (H6)

Pour H1, les rapports développés avec les camarades en centre-ville ne peuvent être activés en banlieue, tandis que

« Je souhaiterais qu'il y ait plus de rapport entre ici et là-bas [son endroit de travail et étude en centre-ville, et l'endroit où il réside]. Il est difficile que les gens d'ici viennent à ma maison [pour fêter son anniversaire], mais ce n'est pas qu'ils voudraient pas, mais qu'ils ne connaissent pas, ils seraient perdus. » (H1)

H2 a vu des différences dans des valorisations entre banlieue et centre-ville, notamment par rapport aux projets de vie chez les femmes (devenir une mère ou avoir beaucoup d'enfant versus faire un master ou acheter une voiture ou un appartement). F8 n'est pas en contact avec son quartier et F11 ne voudrait pas rester en banlieue.

« Les sujets de conversation sont différents. Tu peux noter la différence chez les enfants. Ici ils regardent de la télévision tandis que là-bas ils ont des plans, des tâches, ils vont dans des clubs. » (H6)

« A Rimac, les familles se sont multipliées très vite et les enfants font la même chose que leurs parents » (F8)

« Je ne pourrais pas vivre là à partir de mon expérience de vie. Je me suis demandé cela et je me suis sentie prise de pitié : pourquoi ont-ils autant d'enfants ? Comment vivre comme ça ? J'aimerais qu'il vivant mieux mais ce sont leurs propres décisions. » (F 11)

F5, qui a été timide aussi quand elle était à l'école et qui a eu sa maison en banlieue comme sa zone de confort mais qui a déjà au moins cinq ans habitué au centre-ville, reconnaît le décalage qu'elle exprime face à une autre camarade de banlieue mais plus jeune et avec moins d'expérience en centre-ville.

"J'ai une camarade au travail qui a 24 ans et vient de la banlieue est. Elle vient d'une famille très unie, et parle *innocemment*. Elle m'a dit : *J'aime la manière dont tu parles, tes paroles, des paroles moins communes*. (...) Plutôt que valeurs différents je pense qu'il y a plus de réserve pour parler de sujets personnels, sexuels, etc. mais avec mes collègues de travail de centre-ville je ne peux pas être aussi intrusive qu'avec ceux issu de la banlieue » (F5)

Nous pourrions dire alors qu'il existe différents degrés d'adaptation et intégration au centre-ville. Comme dans le cas de la banlieue nord parisienne pour les étudiants de Seine Saint-Denis étudiés par Fabien Truong, il s'agit d'un mouvement constant d'*aller-retours* physiques et mentaux, dans lesquels les principes de coupure, de reconnaissance, de continuité biographique et de singularisation permettent d'élaborer des expériences de décentrement (Truong 2015 : 435). Les oppositions qui constituent la domination sociale existent encore, mais face aux contrariétés et aux contraintes, ils arriveraient à s'adapter, se reinventer et à bricoler afin de les réconcilier (Truong 2015 : 442).

Nous trouvons pertinent de supposer que la mobilité sociale des enquêtés les familiarise avec des territoires qui ont d'autres manières de comportement, en leur faisant intégrer les goûts d'une autre classe sociale appris dans le cadre scolaire (Bourdieu 1979) mais en étant influencés ou en acquérant un répertoire d'action plus vaste (Lahire 2004). En effet, nous pourrions dire que, dans une société assez complexe comme celle d'une métropole, les possibilités de mobilité sociale se sont nécessairement accompagnées de changements dans les pratiques sociales, mais sans

que cela puisse signifier une ascension sociale concrète. Les pratiques de consommation culturelle peuvent être aujourd'hui partagées sans être équivalentes à l'acquisition réelle d'un statut économique et social supérieur. Cependant, est-ce que ce rapprochement les éloigne aussi de la banlieue ? Est-ce que le degré d'adaptation au centre-ville est le synonyme d'une plus forte différenciation avec les habitants de la périphérie ?

3.1.5. Différenciation sociale et catégorisations : le *pituco* et le *creido*.

Dans les expressions communes du langage, la stratification à Lima s'exprime par des termes pour définir les autres par rapport à son statut, surtout dans le cas où celui-ci est plus haut sur l'échelle sociale que celui à qui il parle. Ainsi, le mot *pituco* est lié à un statut social (hérité ou acquis) supérieur tandis que le mot *creido* est plutôt un adjectif lié à un type de comportement, notamment dédaigneux⁴⁰. D'abord, le premier terme est défini comme

« Une personne de peau blanche avec un haut revenu, qui est normalement à l'université et habite dans certaines zones. (H1) A Lima Norte, il y en a, à Los Olivos il y en aurait beaucoup. Il n'y a pas réellement un lieu de *pitucos* à Lima Norte. La peau blanche n'est pas une condition nécessaire pour être *pituco*. Plus tu t'éloignes de l'avenue Javier Prado, en te déplaçant sur l'avenue Universitaria, plus le ton blanc [de la peau] est rare. » (H1)

« Je ne sais pas, quelqu'un qui a de l'argent, plus d'argent... je n'utilise pas ces mots » (F4)

D'autre part, le deuxième mot fait référence plutôt à un comportement.

« Celui qui a plus [de ressources que les autres] et qui le montre. » (F12)

« Quelqu'un qui veut se sentir plus et s'éloigne du reste selon ce qu'il cherche. » (F4)

⁴⁰ Nous avons insisté sur la définition des termes « *pituco* » et « *creído* » chez nos enquêtés. Parfois après qu'ils ont mentionné ces termes dans d'autres cas nous avons demandé une définition vers la partie finale de l'entretien. Des enquêtés qui sont plus en adaptation semblent avoir plus défini les termes que ceux qui sont encore en transition.

« Quelqu'un qui pense qu'il ne doit pas traiter les autres également. C'est un complexe de supériorité sur le reste (...) quelqu'un qui essaie d'avoir un style de vie qui ne va pas avec sa réalité, ses revenus » (F3)

« Peut être quelqu'un qui surestime [qui est arrogant face aux autres], ou peut être une personne qui veut *apitucarse* [devenir *pituco*] ou se sentir supérieure aux autres à cause de l'argent. » (H1).

Nous soutenons que le terme *creído* ne se comprend pas sans celui de *pituco*. En effet, l'émergence de la classe moyenne à Lima Norte ne signifie pas vraiment d'avoir précisément le même statut que les classes moyennes en centre-ville. Et pourtant, le terme *creído* est utilisé pour désigner ceux qui n'étant pas des classes moyennes de centre-ville, entourés d'un milieu populaire, adoptent des comportements de *pitucos*, bref, une attitude de distance par rapport à ce milieu.

Dans le cadre de nos entretiens, nous avons enregistré de nombreuses références à des cas d'amis qui sont devenus *creídos*, en relation avec leurs processus de mobilité sociale et adaptation au centre-ville, ce qui ne les rend ni visibles ni disponibles vis-à-vis de leurs quartiers et leurs voisins. En ce qui concerne les pratiques, les *creídos* imiteraient des pratiques de classes moyennes possiblement vues en centre-ville.

« Dans mon quartier il avait cette fille qui était toujours bien habillée et quand elle est rentrée à l'université San Ignacio [en centre-ville] elle n'a pas plus salué personne. » (F3)

« J'avais un ami de l'école qui était complexé. Il a étudié à l'université d'ingénieurs mais ses parents ont voulu l'inscrire à la PUCP ou la UPC (des universités privées) [mais] il a dit *si vous m'inscrivez là-bas je dois avoir une voiture et un appartement car sinon je ne pense pas étudier là-bas* [malgré] ça ses parents ont toujours eu la volonté qu'il puisse étudier (dans ce type d'universités). » (F7)

Parfois les gens se sont aliénés [*c'est à dire, le fait de*] mentir en disant qu'on a vu une série de télévision...ou l'imitation d'attitudes d'une manière tellement rapide que ça ne semble pas un changement réel [sinon des farces] afin d'élever le statut social. J'ai vu cela chez une amie de mon école qui étudie à la UTP [une université privée]. Elle a arrêté de nous contacter, elle s'est éloigné de tout. Elle était une amie de notre quartier mais elle est passée vers un profil *hipster* total. [Je l'ai su car] j'ai parlé avec elle [et je vois que] elle est assimilée totalement. [Cela est évident à partir de] comment elle s'amuse, avec qui elle sort, à qui elle ne parle plus. Elle a cette

relation. Elle habite à trois ilots urbains de ma maison. Elle est la « sobrada⁴¹ » typique. (H1)

H5, résidant dans un quartier périphérique à Lima Norte, considère que ceux habitant proche du centre-ville, sont dans un territoire de *pitucos de cono* (de banlieue), notamment dans les districts de Los Olivos, Independencia et San Martin de Porres, Cette perception est en correspondance avec la carte n°12, portant sur les niveaux socioéconomiques à Lima. De plus, cet enquêté pense que deux habitants de Los Olivos ressembleront beaucoup à ceux de centre-ville. (H5)

3.1.6. *Quand le pituco c'est toi*

Etant protagonistes d'un processus de mobilité sociale, nos enquêtés reconnaissent qu'ils sont susceptibles d'être appelés aussi *pitucos*, selon le point de vue de leurs voisins, desquels ils s'éloignent à cause de leur temps d'absence, et donc avec la perte de légitimité ou d'appartenance au quartier.

« Au début de l'université je n'ai plus parlé avec mes voisins et je n'ai pas non plus vu mes amis du quartier. Ils ont dit à mon frère que j'étais une *creida* mais je les ai traités normalement. Ils pensent qu'à la fin je vais avoir plus d'opportunités. Et oui, il y a des gens plus ou moins *creidas* mais justement après les avoir vu je me suis dit *je ne vais pas changer*. » (F12)

« Tu vois que ton endroit de travail (*mundo laboral*) est dans un autre district. On reste plus de temps là-bas. Tu es adoptée par l'autre district. Alors, quand on rentre au quartier, il y a des gens qui ne sont restés que dans leur magasin à la maison, par là. Pour ceux qui sont restés, donc, ils te regardent différemment, comme *Ah, il n'est pas plus le garçon humble de quartier d'avant. Celui-là s'y croit déjà (Este ya se cree ya)* [il croit maintenant qu'il est supérieur au reste] car peut être que toi tu n'as pas le temps non plus de t'asseoir [avec eux] pour partager du temps (*hacer hora*) car tu ne rentres à ton quartier que pour dormir ou tu es en mouvement constant. » (F9)

La distance des voisins de banlieue familiarisés au centre-ville pourrait faire penser directement aux voisins qu'il est devenu *pituco* avec un comportement *creido*.

⁴¹ Un autre terme pour dire « creída ».

« Cela ne veut pas dire que tu n'as pas les mêmes valeurs ou les mêmes manières [du centre-ville] ou même que tu les discrimines ou qui j'aurais des préjugés [d'eux]. Ce qui se passe pendant ce temps tu n'as pas plus de temps pour partager avec eux. Mais le quartier [les voisines du quartier] pense que tu es *sobrada* [distante], *car elle travaille ou étudie, elle nous a oublié* (...) Parfois dans les weekends tu as des soirées avec les gens du travail et dont tu ne donnes pas de temps à les gens de ton quartier. Ils disent donc « elle n'est pas ici, elle reste avec ses *amiguitos* du quartier [celui du centre-ville]. » (F9)

Bien que devenir *creido* puisse être qualifié comme négatif, l'assimilation des manières du centre-ville serait jusqu'à certain point inévitable, et ainsi cela pourrait créer des conflits internes. Pour F9, qui est très reconnue et respectée dans son quartier à Comas, cela est spécialement conflictuel.

« Vouloir être ce que tu n'es pas. Car tu es d'une autre part tu veux éviter le rejet et tu ainsi tu empruntes une autre image. Il y a très peu de gens qui ne changent pas. Mon père a été toujours très humble et moi je suis dans cette ligne. Parfois je suis intimidée quand les gens parlent de choses que je ne connais pas. [Cependant] je ne fais pas la même chose avec mes amis. Parfois je suis mal avec moi-même. Moi j'ai changé, mais je suis encore la même, c'est juste que je suis plus indépendante, et dans le travail j'ai toujours pu être moi-même. » (F9)

Bref, du retour au quartier, est-ce qu'il serait possible de connecter encore des appartenances au centre-ville et la banlieue ? Du côté du quartier, nous avons aussi identifié le rapport à la propre famille, et par extension, à la province.

3.1.7. Identification à la province et à la famille : résistance et érosion des liens aux traditions

Habité par une forte cohorte des immigrants issus de province, il est commun la fréquente pratique des traditions de province dans la famille de nos enquêtés. Comme cela est vu dans l'étude de McKenzie (1921) sur l'évolution des quartiers dans une ville d'Ohio, Columbus, nous trouvons que la force de l'héritage des pratiques culturelles est susceptible d'exprimer des résistances ou des disparitions selon certains facteurs. La vie quotidienne du quartier à Lima Norte n'arrive pas à être assez différente de celle des villes d'origine des enquêtés venus de province. Ainsi, la banlieue

est une sorte d'interface (Matos Mar, 2012) entre la province et Lima, où on pourrait trouver une ambiance similaire :

« Comas est pareil à Huaraz par rapport au climat et aux gens. Ils communiquent, ils te donnent de la confiance. [Je ne me sens pas comme si j'étais à Huaraz] mais je me sens bien. Ici les voisins peuvent te demander des faveurs, te faire crédit dans les magasins, etc. Ils utilisent plus le terme « voisine » pour se communiquer, mais ils ne font pas non plus de ragots » (F4)

De quoi dépend le rapport aux traditions des provinces ? D'une part, l'identification aux endroits d'origine survit à travers les générations : les plus jeunes continuent à connaître, par des récits ou *de visu*, les lieux d'origine des parents et grands-parents (Matos Mar 2012 : 504). Malgré cela, l'identification aux pratiques andines héritées peut devenir incompatible avec désir de devenir liménien dans les quartiers pauvres de la périphérie. Cela crée des phénomènes de discrimination entre les résidents du quartier eux-mêmes (Doré 2013a). Cependant, dans le cas des jeunes immigrants riches de la province de Puno, au sud du pays, on a à faire à un processus de déracinement moins fort, qui combine des traditions familiales et différentes pratiques dans la sphère publique d'élite (La Cruz 2007). Finalement, on peut aussi remarquer le caractère multiple de la construction de l'identité dans la métropole, composé de *facettes* dans les activités diverses pratiquées dans la ville, à côté de l'identité primaire et plus traditionnelle avec laquelle ils ont grandi à la maison et à laquelle ils appartiennent encore (Golte et León 2012).

De la part de nos enquêtés, ils sont des quartiers plus périphériques et populaires, justement ceux qui ont été construits par des familles toutes issues des mêmes populations de province -notamment dans les cas des invasions, qui demandent du capital social pour réussir. Ces dernières arrivent à garder des liens avec leur lieu d'origine et leurs pratiques. Ce qui permet la recreation de fêtes traditionnelles similairement aux peuples d'origine.

« Dans mon quartier Villa Aurora nous avons des gens de Chacas, Ancash. Moi j'ai encore des animaux à la maison, des poulets. Presque tous mes voisins ont des animaux. Mes parents sont venus à dix-huit ans au quartier se sont mariés à vingt-cinq ans et à l'époque ont habité à Los Olivos. Ici il y a des gens qui utilisent des *poileras* [une sorte de jupe traditionnelle des Andes]. Dans des autres quartiers peut être que cela a été comme cela avant, mais les enfants ont travaillé, ont donné de l'argent » (H5) »

Dans un cadre plus général, le rapport est gardé avec la maison dû à la cohabitation et pratiques de certains membres de la famille issus de la province. Par exemple, la mère de F10 —dont la famille et voisins du quartier sont venus des provinces- a fait de la cuisine de Cajamarca pour l'anniversaire de son grand parent. Une autre pratique concerne les visites au peuple d'origine de la famille, que nos enquêtés connaissent parfois, suivant pendant son enfance. Les grands parents et la mère de F10 sont allés chaque année aux les fêtes de sa petite ville. Elle est allée quand elle était un enfant mais après à cause des horaires d'études, à cause du travail, elle a arrêté. Maintenant elle préfère n'aller là-bas qu'après la période des fêtes, quand tout est tranquille. H3, qui a été très proche de sa grand-mère, venu de Ayabaca (un peuple au nord du Pérou) se rappelle d'avoir visité ce peuple deux fois pendant son enfance et avoir rendu visite à sa grand-mère chaque weekend et ensuite avoir vécu avec elle depuis sa rentrée à l'université. Il faut rappeler les liens d'affection que certains enquêtés nous ont mentionné par rapport à leurs grand parents (F3, H1), qui sont nés en province et ont conservé certaines traditions.

Bien que le rapport à la province dépendant du degré de concentration des voisins d'un même peuple d'origine dans un quartier, soit un facteur important, ainsi que la présence des proches issus de province à la maison, selon H6, dépendrait de la décision de chaque famille. Il voit que dans des autres familles il y a un intérêt explicite pour se déraciner des origines, ce qui est plus facile quand la présence des membres âgés est réduite. Emilie Doré a bien analysé les efforts de déracinement dans un quartier à l'est de Lima (Doré 2013a) en ce qui concerne l'abandon des traditions et pratiques considérées éloignées des endroits modernes liméniens. Il nous semble que l'adaptation au centre-ville a des effets sur le rapport à la province, les enquêtés considérant qu'ils sont entourés dans des pratiques hégémoniques différents de celles présents dans leurs quartiers de résidence.

Cependant, ce rapport peut survivre. Due à l'éducation reçue, F2, qui a déjà fini l'université en centre-ville, et qui de même a déménagé là-bas avec sa famille, pratiques en quelque sorte une valeur de réciprocité —très commune dans les familles de province. Elle se sent nécessairement obligée à payer des services de la maison (l'eau

courante, l'électricité, les objets pour la maison) —en retour du sacrifice fait par ses parents pour payer ses études universitaires-et elle n'aime pas que ses camarades ne fassent le même chose chez eux. Il est possible aussi de penser aux changements générationnels des attitudes envers les traditions. Ainsi, les sœurs plus âgées (au moins de quinze ans) de F9 n'aiment pas des expressions « traditionnelles » comme écouter du *huayno* (musique originaire des Andes) ou voir des boissons traditionnelles comme la *cachina* (originaire de Cañete, une province du sud), mais qu'elle aime bien. Elles préfèrent de la salsa ou des balades tandis qu'elle (F9) est plus ouverte aux rythmes, notamment le *huayno*. L'intégration, prise entre adaptation au centre-ville moderne (proche des manières occidentales) et soutien des traditions, pourrait être apparemment uniformisée.

« Un liménien de deuxième génération en plus est plus conscient, il connaît plus et il a été développé lui-même plus à la ville [tandis que] celui de la première génération a plutôt fait des allez-retours. [Cependant] pour moi c'est positif de garder des liens avec des lieux d'origine, les voisins » (H6)

De plus, les rapports forts à la famille peuvent être aussi une résistance au processus d'adaptation, notamment opposé à l'attitude d'ouverture que nous avons vu dans la première partie de ce chapitre.

« Il y a des gens qui étudient à la UCV (une université privée peu chère à Lima Norte) mais ils savent que les universités Catholique ou San Marcos ont plus *de poids* [sont plus prestigieuses, notamment pour trouver un bon travail]. *Ils disent mais elle [UCV] est proche de ma maison, de ma famille*, mais [je leur dis] faite tes calculs, tu peux payer un peu plus (...) J'ai un ami qui [fait un déplacement très long vers son université, H5] [et je lui ai dit] pourquoi tu ne déménages pas ? [Il me répondre] *Non, ma famille*. Il s'engage lui-même à avoir des responsabilités avec sa famille. *Mais nos familles sont différentes, moi je suis habitué à voir à mon père*. Ta famille ne va pas mourir. *Non* [Ta famille va toujours exister, va être toujours importante] ». (F6)

Malgré ces tensions entre les perceptions des enquêtés, leurs rapports au centre-ville et leurs quartiers d'origine, il nous semble que la fin la plus probable du processus d'adaptation est finalement l'essai de sortir de la banlieue, après des armées, et juste si la

mobilité sociale permet d'accéder aux ressources économiques, liés à un style de vie déjà familiarisé à celui du centre-ville.

3.2. Rester en banlieue ou déménager ? Plans pour un avenir en centre-ville

Nous considérons dans cette sous-partie les déclarations des enquêtés concernant leurs plans pour l'avenir, notamment par rapport à la question de choisir où habiter. Bien que certains enquêtés aient déjà déménagé en centre-ville -suite à une décision familiale (F2) ou comme choix temporaire (F11, F6), les autres entretiens font apparaître une grande diversité dans le choix du lieu de résidence. D'abord, il faut considérer que ces critères reflètent à la fois les différences qu'ils ont perçues, et perçoivent, entre la banlieue et le centre-ville, ainsi que leur situation actuelle, notamment leurs revenus, les relations avec leur famille, leur position dans le cycle de vie.

Le choix d'un lieu central

Le choix du quartier de résidence est parlant au sens où il reflète ce que signifie pour nos enquêtés le fait d'habiter en banlieue. Ainsi, le besoin d'habiter dans un endroit plus à proximité des biens et des services du centre, auxquels ils se sont habitués, c'est-à-dire dans un lieu, « central » s'explique également par l'investissement en temps et en argent que nécessitent les déplacements quotidiens. Lorsque F10 évoque Pueblo Libre comme un quartier central, c'est en termes d'argent : selon elle, tout déplacement en taxi, quelle que soit la destination, coûte autour de dix soles (trois euros trente environ). Cependant, habiter en Barranco, un quartier qu'elle trouve « joli », reviendrait à l'éloigner de nouveau du centre, depuis « l'extrême nord » -d'où elle vient- vers « l'extrême sud », bien qu'il existe deux quartiers qui sont plus au sud dans le centre-ville.

L'idée de vivre dans un endroit central est liée à la proximité des lieux et institutions où ils travaillent et qu'ils fréquentent, plutôt qu'au fait habiter dans le centre géographique. Ainsi, F2 voudrait vivre non loin du centre historique (proche de son travail), bien qu'elle habite déjà dans un district de San Miguel, bien connecté à la ville,

à l'ouest du centre-ville. H2 aimerait vivre justement à San Miguel ou à Jesús Maria, les deux étant proches du centre historique.

La contrainte des revenus

Cependant, F3 pense qu'à Jesús Maria les prix sont plus élevés qu'ils ne devraient l'être. La plupart des enquêtés voudraient habiter à Miraflores, mais, comme le précise H2, ce déménagement nécessite un plus haut niveau de revenus. Une alternative pour cela est située dans un quartier proche de ceux de classe moyenne et supérieure : Lince ou San Borja au lieu de San Isidro (F8), Surquillo au lieu de Miraflores (F3) et Breña en lieu de Jesús Maria (F2).

L'accent porté sur la tranquillité

La tranquillité est un deuxième critère fort, et qui équivaut à l'absence de bruit et de délinquance. Il s'agit d'habiter à côté d'un parc dans un quartier résidentiel ou d'éviter des quartiers ou avenues considérés comme dangereux. Cependant, cette perception de la tranquillité ne fait pas consensus. Par exemple, Lince et l'avenue Arequipa sont considérés des endroits dangereux pour F3 mais ils sont tout à fait tranquilles par F8 et F10, enquêtée qui déménagera bientôt là-bas. Un cas extrême est celui de F9, qui cherche la tranquillité hors de Lima, rester tranquille des week-ends et respirer de l'air pur.

Choix résidentiels et cycle de vie

Le choix d'un lieu à proximité de la famille est une raison importante, soit quand les liens sont encore forts (F3, 24 ans ; F2, 26 ans), soit pour des familles déjà constituées, en raison de l'aide que les grands parents peuvent offrir aux jeunes couples, notamment pour la garde des enfants (H4, 29 ans ; H6, 32 ans). F9, qui a 23 ans et habite déjà hors du domicile familial, mais encore à Lima Norte, préfère d'abord finir la construction de la maison de son père⁴² et, dans l'avenir, habiter en province. Ce n'est

⁴² Il faut rappeler que le père de cette enquêtée habite son quartier depuis le début des invasions, et a aussi été le représentant des voisins du quartier vis-à-vis de la municipalité. Ainsi F9 déclare que son père mourra « en su ley » (comme il veut, dans son quartier).

pas le cas de F10, qui est célibataire et n'a pas de liens très forts avec sa famille (elle est déjà indépendante et ses deux frères aînés n'habitent plus dans le quartier). Elle est plus intéressée par le fait d'habiter non loin de ses amis, par exemple à Jesús Maria. F10 déménagera bientôt avec une amie de l'école dans un appartement de l'avenue Arequipa, dans le district de Lince, qu'elles ont trouvé après deux semaines de recherche. Elles expriment le besoin de résider à proximité de leurs lieux de travail et d'études de master, notamment autour de San Isidro et de Miraflores (Lince est un quartier où les prix sont moins chers, qui est au nord de ces deux quartiers, et les trois sont articulés par l'avenue Arequipa).

Le prix d'achat de l'appartement reste déterminant, ce qui est saillant avec le cas d'H4. Bien qu'il ait déjà habité à côté du centre historique, cet homme de vingt-neuf ans préfère rester en banlieue. À la limite nord du district de Comas, où il a emménagé avec son épouse et ses deux enfants, son logement se distingue par son prix bas, tout comme l'est celui des aliments -moins chers qu'au centre-ville car provenant des petites villes de l'hinterland liménien-. Ces avantages financiers, ainsi que la proximité des grands parents, compensent le sacrifice quotidien de temps et argent investi en transport.

En bref, bien que cette volonté ne soit pas avec la même intensité chez tous nos enquêtés, le désir de sortir de la banlieue est prédominant. L'idée de résider dans un endroit central se traduit par une proximité avec les lieux de consommation auxquels ils se sont habitués, et avec les proches. S'y ajoute l'argument de la tranquillité, opposée au chaos qu'implique le déplacement quotidien à travers des moyens sursaturés entre *Lima Norte* et centre-ville, et peut-être aussi à l'effervescence des rues populaires qu'ils ont pu connaître dans leurs quartiers d'origine. En ce qui concerne le choix entre ces quartiers tranquilles, le prix est un facteur qui fait pencher la balance en faveur des districts voisins de ceux qui étaient premièrement convoités. Finalement, l'intensité de la liaison avec la famille -que ce soit pour se faire aider par ses parents ou pour les aider en fin de vie- peut constituer un élément central dans le choix de ne pas déménager.

Projets d'avenir ? Un changement générationnel ?

H2 nous a donné son avis sur les projets de différentes générations des voisins de son quartier d'origine en Independencia (*Lima Norte*). Là-bas, les objectifs aujourd'hui semblent être l'obtention d'une voiture, une maison —en centre-ville si possible— et un diplôme plutôt que le fait d'être en couple et d'avoir des enfants, ce que ce enquêté affirme être plus courant chez les anciens, ou dans les secteurs plus défavorisés. Ainsi, cette génération espérera surpasser leurs grands-parents et parents (qui étaient plutôt des ouvriers et des techniciens, respectivement) en acquérant un emploi stable et/ou en sortant du secteur informel. H2 pense que les générations précédentes ont été paresseuses et n'avaient pas assez de capacité intellectuelle, ce qui explique leur échec. Au contraire, la génération suivante chercherait à gérer sa propre entreprise, à rester indépendante, ou à avoir deux emplois, avec des projets plus élevés que celui d'acquérir un magasin ou un commerce ambulant. Cependant, H2 sait qu'une partie de la population de son quartier ne suit pas ces « buts dans la vie ».

En bref, nous avons décrit dans ce chapitre le processus d'adaptation en considérant les origines des enquêtés, la dynamique des déplacements et la complexité des rencontres et de l'adaptation par rapport à leurs endroits d'étude et à leur travail en centre-ville. Du retour au quartier, des identifications sont mises en question, notamment en considérant certaines transformations dans le comportement et préférences des liméniens en adaptation, et le rapport avec le quartier suit un phénomène d'érosion. Nous soutenons que la ségrégation au sein de banlieue est renforcée par le fait que, dans certains cas, la conséquence naturelle de la réussite dans l'adaptation au centre-ville serait, finalement, déménager là-bas, conforme au processus d'immigration intra-liménien montré dans la carte n°8.

Conclusion : Des liméniens du Lima Norte et le développement des citadinités à Lima

Nous avons voulu montré que le débat à propos des transformations des métropoles du sud se concentre autour de la perspective des acteurs habitant la ville. Nous nous intéressons à la vie quotidienne des habitants des périphéries, et plus spécifiquement à leurs mouvements, leurs socialisations et leurs identifications, circonscrits dans un grand processus de métropolisation.

Des décennies après les premières grandes immigrations issues de l'exode rural, et après la formation des banlieues dans les capitales latino-américaines, il convient de s'interroger sur la situation actuelle des héritiers de ce processus d'occupation des espaces (*invasiones* au Pérou). La majeure partie d'entre eux habite dans les banlieues, appelées *Lima Norte*, *Lima Este* et *Lima Sur*, régions qui ont connu une amélioration importante de leurs équipements et de leur connexion au centre, par rapport aux anciennes occupations dans des terrains vagues et sans services urbains.

Parallèlement, la structure socioprofessionnelle des populations des banlieues connaît des mutations dans la génération des 25-35 ans, notamment en ce qui concerne l'emploi, les revenus et le niveau scolaire. Appelés des « nouvelles classes moyennes » par les médias et les sciences sociales péruviennes (Arellano 2010 ; Plaza 2007), nous avons voulu en explorer l'hétérogénéité interne à partir de l'expérience d'adaptation progressive dans les espaces et institutions situés en centre-ville, quartier où habitent essentiellement des personnes occupant des positions moyennes et hautes dans la hiérarchie sociale.

Lima Norte est l'espace périphérique le plus peuplé, dynamique et aussi socialement hétérogène de Lima. Des quartiers et secteurs s'y sont développés à partir de processus formels et informels, sur la base d'une structure sociale plutôt populaire, issue de province, mais aussi de cadres. Ce dernier élément explique l'existence dans cette périphérie d'un certain niveau de développement économique, d'aménagement, et d'une image de secteur progressiste dans le cadre de la métropole,

malgré l'existence et l'extension des bidonvilles. L'acquisition de capitaux économiques et scolaires, ainsi que la qualité de vie urbaine à laquelle les familles ont accès à *Lima Norte*, déterminent dans certains cas l'existence de quartiers plus consolidés, et même distingués, face aux autres d'origine populaire, créés à partir des invasions. Les équipements, les industries et commerces, l'offre éducative, et une certaine centralité économique, se sont développés. Cependant, la population locale se déplace quotidiennement vers le centre-ville, où les pôles d'emploi et les institutions scolaires sont plus divers, et de meilleure qualité, que ceux qui sont disponibles en banlieue.

Les clivages existants à *Lima Norte* ne limitent pas les stratégies des enquêtés et de leurs familles, dont les profils sont variés en ce qui concerne le temps depuis lequel la famille habite à Lima, le type de logement, les capitaux scolaires, et les revenus. Nous pourrions dire que malgré cette hétérogénéité, l'école est fortement valorisée dans les familles, qui ont mobilisé plusieurs types de ressources disponibles afin de donner une certaine éducation aux enfants. Cela a pu être le cas après l'école, en fournissant un soutien financier pour suivre des études supérieures, ou bien dans une stratégie d'une plus longue durée, notamment dans le cas des élèves inscrits dans des bonnes écoles, parfois sous l'influence de membres de la famille occupant eux-mêmes des positions hautes dans l'échelle sociale.

Nous avons aussi vu que, pendant les années d'enseignement primaire et secondaire, la majorité des enquêtés n'a pas développé une relation profonde avec leurs quartiers, soit pour éviter des dangers, soit pour éviter des « mauvais influences », perçues comme telles par les familles. Ces régulations apparaissent comme une forme de repli préventif sur son milieu social, le reste du quartier, et notamment les enfants dont les parents ne suivent pas les mêmes stratégies éducatives, étant considérés comme un facteur qui pourrait limiter le projet de vie. Une minorité des enquêtés a gardé des liens avec leurs voisins mais ceux-ci se réduisent dès le processus d'adaptation au centre-ville, notamment commencé en même temps que les études ou que l'accès au travail.

Le processus d'adaptation en soi n'est pas perçu avec la même difficulté par tous, notamment pour le cas des enquêtés dont certains membres de la famille résident en

centre-ville. La connaissance des endroits en centre-ville a commencé pour d'autres avec des cours d'anglais, à l'époque où ils n'étaient donnés qu'en centre-ville, des études de préparation pré-universitaire, des cours divers. Les contrastes d'aménagement, de style de vie et de consommation culturelle entre les quartiers et habitants de banlieue et centre-ville, sont en tous cas mentionnés.

Le développement de leur citoyenneté dans un échelle métropolitaine les donne des avantages par rapport aux voisins qui restent dans le milieu local. « Le citoyen connaît bien l'espace urbain, ou a, au moins, le désir de le connaître. Il a donc des représentations fondées sur une connaissance effective de la ville plus que sur le ouï-dire » En connaissant bien la ville, le caractère de ville inquiétant est réduit. (Gervais--Lambony 1994 : 453). Voilà de qui nos enquêtés ont exprimé. En fait, il s'agit d'une adaptation progressive aux espaces plus diverses, à la vie de la métropole entre l'adaptation (et l'assimilation) aux nouveaux milieux sociaux. Nous sommes intéressés ici dans la composante de la sociabilité de l'adaptation, notamment les perceptions initiales, parfois contenant des contrastes, les rencontres, les conflits et les désadaptations qui se sont développés depuis l'adaptation aux institutions d'enseignement ou travail en centre-ville. En bref, le processus d'adaptation au centre-ville, combine, dans le cas de la métropole de Lima des clivages spatial centre-périphérie et celui des classes sociales, notamment produits par la distribution socioéconomique des populations selon l'histoire d'occupation du sol urbain.

Au sein de ce processus, des décalages sont reconnus à l'université et au travail, des inhibitions sont des réponses initiales mais elles disparaissent après certain temps à partir des stratégies comme le développement d'une attitude réservé, de l'imitation des manières et du développement de la confiance en soi-même. Suite aux apprentissages, ils se sont adaptés aux endroits du centre-ville et parfois cela pourrait approfondir des distances dans leurs quartiers d'origine, auxquels ils ne sont pas liés de la même manière qu'auparavant. Finalement, même si la famille peut avoir certain force d'attraction vers le quartier d'origine, l'idée de déménager en centre-ville, l'endroit qui devienne finalement à *eux* est suivant attractive.

Contextes français, contextes péruviens

Cependant, les rapports entre les différents collectifs sociaux impliqués dans les deux métropoles (Paris et Lima), liés aussi aux histoires coloniales de chaque pays, présentent des spécificités en ce qui concerne les difficultés de rencontre et de reconnaissance entre les habitants des périphéries et ceux du centre-ville. En France, l'Etat est responsable de la gestion et de la garantie de l'intégration des immigrés afin d'agrandir les composantes de la République. A Lima, par contre, le passé colonial laisse ses traces dans la société. L'influence de la domination raciale européenne laisse encore de grandes limites pour l'exercice des droits et l'égalité pour une grande majorité de péruviens (dans leur propre pays). L'intégration nationale reste limitée dans un pays « indépendant » qui doit adapter la majorité de sa population aux héritages coloniaux d'une minorité d'origine européen. De cette manière, en France l'« intégration » des jeunes de banlieue parisienne fait face à « quatre illégitimités » : le mépris de classe, le racisme face à la figure de l'immigré, l'illégitimité culturelle face à la culture classique et l'islamophobie (Truong 2015c : 31, 435) tandis qu'à Lima le racisme est plutôt lié à la pigmentocratie et il n'existe pas de clivage religieux.

D'autre part, l'éducation en France joue un rôle important afin de garantir l'emploi et l'intégration sociale, en essayant d'éviter l'augmentation des divisions sociales surtout dans les banlieues populaires. Au Pérou, par contre, l'accès des classes populaires à l'éducation passe plutôt par un effort particulier des foyers dans un cadre où l'éducation publique n'est pas un service de qualité. Cela incite les familles des quartiers populaires de banlieue à faire plusieurs investissements pour s'intégrer par elle-mêmes à la société nationale. Enfin, bien que les discours sur les « nuevos limeños » créent le « fantasme » d'une intégration, les périphéries sont, malgré leurs problèmes, des endroits légitimes (résidence de personnes qui font des efforts pour réussir dans la vie, en étant parties depuis les plus basses conditions) et qui collaborent au développement du pays, notamment grâce à leur économie très dynamique.

Pour l'avenir, nous considérons pertinent de nous interroger sur l'adaptation des anciens résidents de banlieue en tant que voisins, spécialement dans les cas où ils ont déménagé dans les quartiers aisés. Acteurs d'un processus de citadinisation

qui avait déjà commencé avec leurs parents ou grands-parents en banlieue, s'étant finalement approprié progressivement d'autres espaces en centre-ville, ces résidents seraient-ils « libérés » du racisme ou du classisme en centre-ville par le fait de résider dans ces espaces ? Comment, pour ces jeunes adaptés au centre-ville, se déroulerait le processus de « devenir voisin » ?

Bibliographie et sources

Abelardo Sánchez, Leon. Problemas y estudios urbanos en el Peru, Dans : Fernando Carrion (Coord.) *Investigación urbana en el área andina*, 1988, pp. 113-131.

Álvarez, Pedrosian, Eduardo, Blanco Latierro, Verónica. « Composter, habitar, subjetivar », *Bifurcaciones*, été 2013.

Ansary, Pierre et René Schoonbrodt. *Penser la ville. Choix de textes philosophiques. Archives d'architecture moderne*, 1989, 4.79p

Augé, Marc. *El viajero subterreño: un etnólogo en el metro*. Gedisa, 1998 [1986], 128p.

Avellaneda, Pau. *Ciudad popular, organización funcional y movilidad. Arquitectura y Ciudad*. Cuadernos 10, Departamento de Arquitectura, PUCP.
http://departamento.pucp.edu.pe/arquitectura/files/2012/06/Cuadernos_10.pdf

Azuela, Antonio. Revue sur « Emilio Duhau, Angela Giglia, *Las reglas del desorden: habitar la metrópoli* », *Revista Mexicana de Sociología*, 71, num. 4, oct.-dec. 2009, pp. 772-775.

Becker, Howard. *Trucos del oficio : cómo conducir su investigación en ciencias sociales*. Siglo Veintiuno Editores, Buenos Aires, 2010 [1998], 293p.

Becker, Howard. "Professionalism in Sociology: The Case of C. Wright Mills," in Ray Rist (editor), *The Democratic Imagination: Dialogues on the Work of Irving Louis Horowitz*, New Brunswick: Transaction Books, 1994. pp. 175-87.

Bourdieu, Pierre. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Les Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992

Chaléard, Jean-Louis, Le Bris Émile. « Périphéries du Sud dans la métropolisation : approches et comparaisons » dans Chaléard Jean-Louis, (dir.) *Les métropoles des Suds vues de leurs périphéries*. Paris, Grafigéo, (34), p. 7-21.

Chaléard, Jean-Louis, Le Bris Émile. *Métropoles aux Suds. Le défi des périphéries ?* Karthala, Paris, 2014.

Chamboredon, Jean-Claude, Lemaire, Madeleine. « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 111, 1970, pp. 3-33.

- Coenen-Huther, Jacques. « La sociologie et la géographie : concepts, analogies, métaphores », *Revue européenne des sciences sociales*, XXXVIII-117, 2000.
- Di Méo, Guy. « A la recherche des territoires du quotidien ». Dans Guy Di Méo (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, Géographie sociale, 1996a, pp.35-48, 208p.
- Di Méo, Guy. « Territoire vécu et contradictions sociales : le cas de la vallée d'Aspe (Pyrénées occidentales) » Dans Guy Di Méo (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, Géographie sociale, 1996b, pp.51-86, 208p.
- Di Méo, Guy. (avec Manuel Anglade). « Identité, idéologie et symboles territoriaux : l'exemple du Vic-Bilh en Béarn ». Dans : Guy Di Méo (dir.), *Les territoires du quotidien*. Paris, L'Harmattan, Géographie sociale, 1996, pp.87-110, 208p.
- Di Méo, Guy. (dir. avec. Pascal Buleôn). *L'espace social : Lecture géographique des sociétés*. Paris : Armand Colin, 2005, 304 pages.
- Di Méo, Guy. « La territorialité : une tension régulatrice des contradictions territoriales » pp. 41-51. Dans : Beckouch Pierre, Graslan Claude, Guérin-Pace France, Moisson Jean-Yves (dir.), *Fonder les sciences du territoire*. Karthala, Paris, 2012, 293p.
- Duhau, Emilio y Giglia, Angela. *Las reglas del desorden: habitar la metrópoli*. México: Siglo XXI Editores, Universidad Autónoma Metropolitana, Unidad Azcapotzalco, 2008, 570p.
- Elguezabal, Eleonora. « Que nul n'entre ici si... Les usages de la sécurité dans les "copropriétés fermées" de Buenos Aires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2014 [à paraître]. Présenté par l'auteure dans le séminaire « L'interdisciplinarité en action », Département des Sciences Sociales de l'ENS, janvier 2014.
- Elguezabal, Eleonora. « Transactions économiques et marquage des frontières autour des "copropriétés fermées" à Buenos Aires », *Espaces et sociétés*, n°155, 2013 /4. pp. 49-62.
- Falardeau, Jean-Claude. « Géographie humaine et sociologie », *Revue de géographie jointe au Bulletin de la Société de géographie de Lyon et de la région lyonnaise*, Vol. 25 n°4, 1950, pp. 342-346.
- Gaboriau, Patrick, Gaboriau, Philippe. « Bernard Lahire, *La Culture des individus*. Dissonances culturelles et distinction de soi », *L'Homme*, 177-178, janvier-juin 2006.
- Gardin, Jean, Raymond, Richard, Mettoux, Anne-Paule. « Quelle sociologie pour les géographes, quelle géographie pour les sociologues ? », *Strates*, 11, 2004.
- Gervais-Lambony, Philippe et Dorier-April, Élisabeth. *Vies Citadines*. Editions Belin, coll. Mappemonde, Paris, 2007, 267p.

GervaisLambony, Philippe. *Territoires Citadins. Quatre villes africaines*. Editions Belin, coll. Mappemonde, Paris, 2003, 272p.

Jiron, Paola. « Unravelling invisible inequalities in the City through Urban Daily Mobility. The Case of Santiago de Chile, *Swiss Journal of Sociology*, 33 (1), 2007, pp. 45-68.

Khosa, Meschack. « Identité, citoyenneté, pouvoir », Dans : Gervais-Lambony, Philippe, Jagli, Sylvie, Mabin, Alan (eds), *La question urbaine en Afrique australe*. IFAS-KARTHALA, 1999, pp. 287-303, 400p.

Livet, Pierre. « Les diverses formes de raisonnement par cas », Dans : Passeron, Jean-Claude et Revel, Jacques. *Penser par cas*, EHESS, 2005, pp 229-254, 292p.

Lovera, Alberto. Revue sur « Emilio Duhau, Angela Giglia, *Las reglas del desorden: habitar la metrópoli* », Cuadernos del CENDES, 29-79. Tercera época. Janv.-Avr. 2012, pp. 147-153.

McKenzie, R.D. « The Neighborhood: A Study of Local Life in the City of Columbus, Ohio. II. », *American Journal of Sociology*, Vol. 27, No. 3, Nov. 1921, pp. 344-363.

Melé, Patrice. Revue sur « Emilio Duhau, Angela Giglia, *Las reglas del desorden : habitar la metrópoli* », *Géocarrefour*, Vol. 87/1, 2012.

Murioz, Daniel. « Experiencias de un viaje en Transantiago. La construcción cotidiana de un imaginario urbano hostil », *Bifurcaciones*, été 2013.

Musset, Alain. *De New York à Coruscant, essai de géofiction*. Paris, PUF, 2005.

Pascual, Cecilia. « La villa y los territorios discursivos de la exclusión: Imágenes sobre asentamientos irregulares en la Argentina del siglo 20 », *Bifurcaciones*, 2013.

Tokeshi, Juan, Zolezzi, Mario, « Lima paraquién, Lima Paradojas », *Revista Quehacer*, N° 141, Lima, 2003, pp.90. sq.

Passeron, Jean-Claude et Revel, Jacques. « *Penser par cas. Reasonner à partir de singularités* » dans Passeron, Jean-Claude, Revel, Jacques. *Penser par cas*, EHESS, 2005, pp. 9-44, 292 p.

Sassen, Saskia. "Localizando ciudades en circuitos globales", *Revista Eure*, Santiago de Chile, vohimen 29, mimer° 88, 2003, pp. 5-27.

Simiand, François, « Géographie humaine et sociologie », *L'année Sociologique*, tome IX, 1909, pp. 723-732.

Simmel, Georg. "Las grandes orbes y la vida del espíritu", Dans : Simmel, Georg. *El individuo y la libertad; ensayos de critica de la cultura*. Barcelona, Peninsula, 2nde ed., 1998 [1903]

Thomasz, Ana Gretel. Revue sur « Emilio Duhau, Angela Giglia, *Las reglas del desorden: habitar la metrópoli* » *Cuadernos de antropología Social*, n.30, 2009, pp. 199-203.

Tizon, Philippe. « Qu'est-ce que le territoire ? », dans Di Méo, Guy, (dir.), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, Géographie sociale, 1996, pp. 17-34.

Truong, Fabien. « Au-delà et en deçà du Périphérique. Circulations et représentations territoriales de jeunes habitants de Seine-Saint-Denis dans la métropole parisienne », *Métropoles*, n°11, 2012

Truong, Fabien. « À l'école de la banlieue : la démocratisation des études supérieures et la marginalisation urbaine a l'épreuve des trajectoires individuelles ». Thèse pour l'obtention du titre de docteur de l'EHESS. 2015, Directeur de la thèse : Stéphane BEAUD

Vega Centeno, Pablo. « De la barriada a la metropolización: Lima y la teoría urbana en la escena contemporánea » Dans: Aramburti, Carlos Eduardo, Ballón, Eduardo, et al. *Las ciudades en el Perú*. Lima : Serie Perú Hoy, DESCO, N° 6, Diciembre 2004, pp. 45-60, 254 p.

Zolezzi, Mario. « Las clases sociales en el Perú y las nuevas clases medias en formación », Dans : ¿ *La clase media existe ?* Lima : Serie Perú Hoy, DESCO, 2003, 254 p., pp. 179-207.

Bibliographie portant spécifiquement sur le Pérou

Arellano, Rolando. *Al medio hay sitio: el crecimiento social según los Estilos de Vida Lima*. Planeta et Arellano Marketing, 2010, 190 p.

Barrantes, Roxana, Morel, Jorge, Ventura, Edgar. *El Perú avanza o los peruanos avanzamos? El estado actual de la movilidad social en el Perú*. 2012, Lima: IEP, 158 p.

Barreda, José, Ramirez Corzo, Daniel. « Lima: consolidación y expansión de una ciudad popular ». Dans: Aramburu, Carlos, et al. *Las ciudades en el Perú*. Serie Perú Hoy, DESCO N° 6, 2004.

Chion, Miriam. « Dimensión metropolitana de la globalización: Lima a fines del siglo XX » *Revista Eure*, Vol. XXVIII, N° 85, Santiago de Chile, diciembre 2002, pp. 71-87.

Degregori, Carlos Iván, Lynch, Nicolás, Blondet, Cecilia. *Conquistadores de un nuevo mundo: de invasores a ciudadanos en San Martín de Porres*. Lima: IEP, 1986, 301p.

Doré Émilie. *Lima, labyrinthe urbain, quête de modernité et désarroi identitaire dans un quartier populaire*, Paris, Editions L'Harmattan, Paris, 2013a.

Doré Émilie. « Les classes moyennes vues à travers leur lieu de résidence : Le cas de la Molina, dans la périphérie de Lima », Dans : *Ségrégation et fragmentation dans les*

métropoles. Perspectives internationales. Lille, Septentrion Presses Universitaires, 2013b.

Doré, Émilie, Domingo Tito Sihuay, Maravi, Huamantínco, Alicia, « Divisions sociales dans la périphérie de Lima: entre ségrégation et partage des espaces », Dans : Chaléard J.L. (dir.) *Les métropoles des Suds vues de leurs périphéries.* Paris: PRODIG, 2014, pp. 101-114.

Dorich, Luis. *Al rescate de Lima: La evolución de Lima y sus planes de desarrollo urbano.* Lima: SAGSA, 1997.

Espinal, Silvia. *"Ahora somos de clase media": Estrategias de movilidad social ascendente en cinco familias exitosas del distrito de Los Olivos.* Thèse en sociologie, Pontificia Universidad Católica del Perú, 2009.

Fernández de Córdova, Graciela, Moschella Paola, Bognaovich, Luis « ¿Son los nuevos espacios para el desarrollo urbano en la Metropolis de Lima y Callao? » Dans: de Mattos, Carlos, Wiley, Luderia, (ed.), *Lima Santiago: Reestructuración y cambio metropolitano.* Santiago: IEUT Pontificia Universidad Católica de Chile y CIAC Pontificia Universidad Católica del Perú, pp. 291-301, 409p.

García Venegas, Luis Román. *Representaciones de los jóvenes de Comas sobre sí mismos, Comas, Lima y el Perú,* Thèse de sociologie, Pontificia Universidad Católica del Perú, 2009.

Golte, Jürgen, Adams, Norma. *Los caballos de Troya de los invasores: estrategias campesinas en la conquista de la gran Lima,* Lima : IEP, 1987.

Golte, Jürgen, Leon, Doris. *Polifacéticos. Jóvenes limeños del siglo XXI.* Lima : IEP , 2011, 226 p.

Gonzales de Olarte, Efraín, Del Solar Rizo Patrón, Vhal, Del Pozo, Juan Manuel, « Lima metropolitana después de las reformas neoliberales: transformaciones económicas urbanas ». Dans: de Mattos, Carlos, Wiley, Luderia, (ed.), *Lima Santiago: Reestructuración y cambio metropolitano,* Santiago: IEUT Pontificia Universidad Católica de Chile y CIAC Pontificia Universidad Católica del Perú, 2011, pp. 135-175, 409p.

Matos Mar, José. *Las Barriadas de Lima.* Lima : IEP, 1977.

Matos Mar, José. *Estado desbordado y sociedad nacional emergente.* Ed. Universidad Ricardo Palma, Lima, 2012, 573p.

Nugent, Guillermo. « El laberinto de la choledad, años después... », DESCO, *Revista Quehacer*, N° 170, Avr.-Jun 2008.

Osorio, Serafin. *La formación del espacio urbano y la constitución de una clase media emergente. El caso del distrito de Los Olivos en el Cono Norte de Lima*. Thèse en sociologie, Pontificia Universidad Católica del Perú. 2005.

Plaza, Orlando (coord.). *Las clases sociales en el Perú. Visiones y trayectorias*. Lima: PUCP — CISEPA, 2007, 475 pp.

Sitographie et rapports

APEIM. Niveles Socioeconomicos 2013. Consulté le 10 juin dans:
<http://www.apeim.com.pe/wp-content/themes/apeim/docense/APEIM-NSE-2013.pdf>

Díaz, Juan José. «_Educación superior en el Perú: tendencias de la demanda y la oferta". Dans: Benavides, Martín, *Análisis de programas, procesos y resultados educativos en el Perú: contribuciones empíricas para el debate*. Libros, Grupo de Análisis para el Desarrollo (GRADE), Nov. 2009.

IPSOS Perú. *Perfiles zonales de Lima Metropolitana 2012*, Lima, Ipsos Peru.

INEI (Institut National des Statistiques et Informatique), *Recensements nationaux 1981, 1993, 2007 sur le système REDATAM*. Consulté le 5 juin dans:
<http://www.inei.gob.pe/estadisticas/censos/>

INEI, II Censo universitario, 2010. Consulté le 4 juin dans:
http://censos.inei.gob.pe/cenaun/redatam_inei/

INEI, CELADE. *Perti: Migración interna reciente y el sistema de ciudades, 2002-2007*. 2011. Consulté le 5 juin dans:
http://www.inei.gob.pe/media/MenuRecursivo/publicaciones_digitales/Est/Lib1025/libro.pdf

IMP. 2012. *Plan Regional de Desarrollo Concertado de Lima al 2021*. Avances. 2012. 2da Mesa redonda "Escenarios de Agua y Cambio Climático para Lima y Callao". Lima, 15.03.2012 Juan Espinola Vidal, IMP - Instituto Metropolitano de Planificación. Consulté le 31 mai 2014 dans :
http://www.lima-water.de/documents/imp_2rt2012.pdf<http://www.perou.ird.fr/la-recherche/programmes-de-recherche/perisud>

Lima Como Vamos. *Evaluando la gestión en Lima al 2012*. Consulté le 6 juin dans:
<http://www.limacomovamos.org/cm/wp-content/uploads/2013/12/InformeEvaluandoLima2012.pdf>

Lima Como Vamos. *Encuesta 2013*. Consulté le 6 juin 2014 dans:
<http://www.limacomovamos.org/cm/wp-content/uploads/2014/03/EncuestaLimaComoVamos2013.pdf>

Municipalidad Metropolitana de Lima. 2012. Plan Regional de Desarrollo Concertado de Lima al 2025. Consulté le 6 juin 2014 dans:
<http://www.planlima.gob.pe/pdf/plancompletofin.pdf>

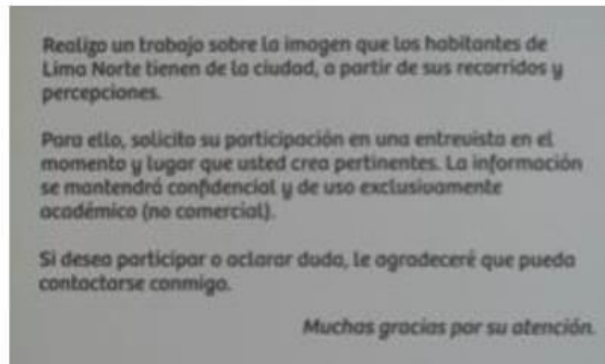
PROTRANSPORTE. 2006. *Estudio de Corredores Complementarios*. Informe Final. Capitulo 7. « Anàlisis de la movilidad y la demanda. » Consulté le 7 décembre 2013 dans:
http://www.protransporte.gob.pe/pdf/info/publi/CC-FI-Capitulo_7.pdf

Urban Networks. 2013. *Resiliencia urbana: el caso de Lima y sus renacimientos (Lima Cuadrada, Lima Virreinal, Lima Aristocrática y Lima Metropolitana)*. Consulté le 21 mars 2014 dans:
<http://urban-networks.blogspot.fr/2013/04/resiliencia-urbana-el-caso-de-lima-y.html>

Cahier d'images - Annexes

Annexe n°1. Cartes de visite

(700 répartis dehors les arrêts du système de transporte « El Metropolitano »)



En français : Je réalise un travail sur l'image que les habitants de « Lima Norte » ont de leur ville, en fonction de leurs parcours et de leurs perceptions. Pour cela, je vous demande de bien vouloir m'accorder un entretien quand vous le souhaitez. L'information donnée sera confidentielle et son usage sera exclusivement académique (non commercial). Si vous voulez participer ou si vous avez des questions, n'hésitez pas à me contacter. Merci de votre attention.

Images de la ville selon les résidents de *Lima Norte*

Chère/e voisin/e de *Lima Norte*,

Le suivant travail de recherche porte sur les images de la ville qui nous les liméniens avons afin d'enrichies l'idée que nous avons en tant que ville. Le cas qui nous prenons ce celui des voisins de *Lima Norte* travaillant à Miraflores et San Isidro. L'enquêteur est issu de l'Université Catholique et maintenant fais un travail de recherche dans un École des Sciences Sociales à Paris, France. (<http://tinyurl.com/tomasosores>).

Nous vous demandons qui vous pourrait définir votre participation dans les questions suivantes (il y a plusieurs manières de participer). Merci pour votre aide,

1. Nom complète

2. Age

3. Sexe : Masculin Féminin

4. Vous utilise le *Sùper Expreso* avec quelle régularité dans les matins ? Aller vers San Isidro ou Miraflores

- 1.11. 5 fois ou plus
- 1.12. 3 fois ou plus
- 1.13. Une fois, pas assez suivant
- 1.14. Je n'utilise pas le *Sùper Expreso*

5. Vous utilise le *Metropolitano* avec quelle régularité dans les après-midis ?
Retour vers *Lima Norte*

- 1.15. 5 fois ou plus
- 1.16. 3 fois ou plus
- 1.17. Une fois, pas assez suivant
- 1.18. Je n'utilise pas le *Sùper Expreso*

6. Pour continuer avec cette enquête, il est indispensable votre collaboration. Pour cela, un entretien d'autour une demi-heure est nécessaire. Seriez-vous d'accord ? L'information que vous donnerai sera strictement confidentiel et utilisé qu'aux fins académiques.

- 1.19. Oui
- 1.20. Non

7. Merci beaucoup. S'il vous plait, indiquez un HORAIRE et LIEU qui vous considéré adéquat afin de réaliser l'entretien. L'information que vous donnerai sera strictement confidentiel et utilisé qu'aux fins académiques.

8. Pour conclure, veuillez nous donner un COURRIEL ELECTRONIQUE et/ou un NUMÉRO PORTABLE avec lesquels nous pourrions nous mettre en contact.

Annexe n°3. Tableau des entretiens

Semaine	Numéro	Code	Nom	Lien	District d'entretien	Lieu d'entretien	Date	Heures	Durée	
1	1	F1	L.P.	Facebook	Cercado de Lima	UNMSM	10/Avr	1615-1730	75	
	1	2	F2	T.R.	PUCP	San Miguel	Kinas	11/Avr	815-935	90
	1	3	F3	N.C.	PUCP	Independencia	Mega Plaza	12/Avr	1130-1330	120
	1	4	F4	B.R.	Amie en commun	Los Olivos	UCH	12/Avr	1600-1800	120
	1	5	M1	C.A.	La mère d'une amie	San Martin de Porres	Maison proche du Av. Peru	13/Avr	930-1126	116
	2	6	H1	L.A.	PUCP	San Miguel	PUCP	14/Avr	1930-2130	120
	2	7	F5	D.J.	Amie	Miraflores	Cafe Cafe	15/Avr	1745-2045	180
	2	8	H2	J.F.	F5	Cercado de Lima	Don Lucho	19/Avr	1840-2022	102
	3	9	F6	A.G.	Facebook	San Miguel	PUCP	22/Avr	1650-1857	137
	3	10	F7	L.S.	Facebook	Los Olivos	UCV	23/Avr	2040-2240	111
	3	11	F8	E.N.	Stagiers UCH	Los Olivos	UCH	24/Avr	2027-2230	127
	3	12	F9	M.A.	Stagiers UCH	Los Olivos	UCH	24/Avr	2027-2230	
	3	13	M2	C.P.	La mère d'un ami	Los Olivos	Maison	26/Avr	1700-2011	191
	4	14	H3	F.M.	F2	San Miguel	PUCP	28/Avr	1828-1938	70
	4	15	F10	M.C.	Familier d'une amie	Miraflores	Alianza Francesa	29/Avr	1930-2130	110
	4	16	F11	P.P.	F2	San Miguel	PUCP	30/Avr	1120-1323	123
	4	17	H4	V.F.	Facebook	Comas	San Felipe	01/Mai	1100-1300	120
	4	18	H5	W.F.	F6	Puente Piedra	Intercambio Ventanilla	01/Mai	1520-1716	116
	4	19	F12	J.L.	F3	San Miguel	PUCP	02/Mai	1330-1500	90
	4	20	H6	J.R.	F3	Independencia	Tahuantinsuyo Ira etapa	02/Mai	1720-1920	128
	4	21	F13	K.V.	PUCP	Cercado de Lima	Jr. De la Union	02/Mai	2200-2306	66
Totale des minutes d'entretien enregistrés										2312

Annexe n°4. Tableau des enquêtés

Code	Age	Education, semestres, université	Lieu d'étude	Occupation	Travail à	Lieu de résidence	Distance	Transport
F1	24	Anthropologie, 6e, UNMSM	Centre	Enquêteur	San Isidro	Comas	20km	Universitaria/Metropolitano
F2	25	Sociologie, licencié, PUCP	San Miguel	Chercheuse dans l'UP	Jesus Maria	San Miguel	13km	La Marina/Pershing
F3	23	Sociologie, egresada, PUCP	San Miguel	Responsable de projets dans une ONG	Miraflores	Independencia	18km	Metropolitano
F4	26	Comptabilité, 7ème cycle, UCH	Los Olivos	Assistant de comptabilité	San Isidro	Comas	16km	Metropolitano
M1	55	Licenciée (UNMSM) + Diplôme en pédagogie des sciences (PUCP)	Centre/ San Miguel	Professeure dans l'école San Silvestre	Miraflores	San Martin de Porres		Automobile
H1	23	Science Politique, egresado, PUCP	San Miguel	Chercheur dans NEP	Jesus Maria	San Martin de Porres	16km	Av. Peru / Av. Brasil
F5	26	Désignateur, IPAD	Miraflores	Désignateur dans Centre de textiles	Miraflores	Los Olivos	19km	Metropolitano
H2	29	Psychologue, egresado, UNMSM	Centre	Département des Sources Humaines	Jesus Maria	Los Olivos	16km	Metropolitano
F6	23	Sociologie, études de master, UNMSM	Centre	Enquêteur	San Isidro	Puente Piedra	25km	P.Norte+Universitaria
F7	20	Administration de business, 9e, UCV	Los Olivos	Assistante d'administration d'école	Surquillo	Independencia	17km	Metropolitano
F8	21	Comptabilité, 7e, UCH	Los Olivos	Stagiaire de comptabilité à PWC	San Isidro	Rimac	12km	Av. Arequipa/J.Prado
F9	23	Comptabilité, 7e, UCH	Los Olivos	Ne travaille pas	Miraflores	Comas/ Ventanilla	18km	Tupac/Universitaria/Colonial
M2	50+	Droit, USMP	Surquillo	Bureau des impôts	San Isidro/ Los Olivos	Los Olivos		Mototaxis
H3	26	Ingénieur, egresado, PUCP	San Miguel	Stagiaire de SKF	San Isidro	San Martin de Porres	10km	Metropolitano
F10	27	Ingénieur économique, ---, UNI	Centre	Ingénieure de contrôle des projets	Miraflores	Los Olivos	21km	Metropolitano
F11	23	Artes scéniques, 10e, PUCP	San Miguel	Stagiaire dans un centre culturel	San Isidro	Comas/ San Miguel	20km	Universitaria / SanMiguel
H4	29	Sociologie, licencié, UNMSM	Centre	Consulteur	Surco	Comas	38km	Colectivo/Metropolitano/Benavides
H5	24	Etudiant d'ingénierie de pêche, UNALM	La Molina	ne travaille pas	La Molina	Puente Piedra	45km	Panamericana Norte, C. Central
F12	23	Gestion publique, 9e, PUCP	San Miguel	Assistant administrative	San Isidro	San Martin de Porres	17km	3 veces Metropolitano
H6	32	Ingénierie de systèmes, 6e, UPC (raté)	Surco	Chargé des systèmes dans des études de marketing	Miraflores	Independencia	20km	Metropolitano
F13	23	Psychologie, 5e, PUCP (raté)	San Miguel	Comédien amateur	Magdalena	Comas	18km	Metropolitano no rutina

Annexe n°5. Guide d'Entretien¹ (traduit de l'espagnol)

Bonjour, je réalise une étude sur les habitants de Lima Norte qui travaillent dans les quartiers centraux de Lima. Je cherche à savoir comment ils vivent leur quotidien.

Éléments généraux : nom, sexe, âge, profession, niveau d'études, quartier de résidence, quartier où l'on travaille

Le trajet quotidien

Quel trajet quotidien effectues-tu pour aller au travail / à l'université ? A quelle heure sors-tu de chez toi, et à quelle heure arrives-tu ? Comment fais-tu pour aller au travail quand tu es en retard ? As-tu d'autres moyens que celui que tu utilises d'habitude, pour arriver au travail ? Et au retour, que fais-tu ? A quelle heure arrives-tu chez toi ? Depuis combien de temps réalises-tu ce trajet ?

Trajectoire résidentielle et scolaire

Je voudrais que l'on récapitule les lieux où tu as vécu, et par lesquels tu es passé(e) à différentes étapes de ta vie (enfance, dix ans, quinze ans-fin du COLLEGE, études supérieures s'il y a lieu).

Où vivais-tu quand tu étais enfant ? Comment êtes-vous arrivés dans ce logement avec ta famille ? Depuis combien de temps vis-tu dans ce quartier ? Toute ta famille y vit ? Si non, où vivent-ils ?

Trajectoire professionnelle et trajets

Dans quels lieux de la ville t'es-tu déjà déplacé(e) fréquemment dans ta vie, et pour quelles raisons ? Comment ces déplacements ont-ils évolué ? (Pour chaque étape, essayer de demander où la personne vivait à ce moment-là, où elle sortait pour ses loisirs, à quels proches elle rendait visite et où, où elle allait à l'école, où elle travaillait) Est-ce que tu te déplaçais aussi en province régulièrement ?

Le lieu de travail et/ou d'études

Comment en es-tu venu(e) à fréquenter ton lieu actuel de travail / d'études ? As-tu des amis ou des membres de la famille qui travaillent également ici ? Depuis combien de temps travailles-tu ici ? Avais-tu déjà travaillé dans cette zone ? A partir du moment où tu as commencé à travailler ici, est-ce que tu as connu plus de zones de la ville qui étaient extérieures à Lima Norte ? Fréquentes-tu souvent ces lieux ? Pour quelles raisons ?

Territorialités et perceptions de la ville

(Avant cette étape, essayer de construire un lien de confiance suffisant pour que la personne veuille bien exprimer son ressenti) Maintenant je voudrais te poser des questions plus personnelles, pour savoir comment tu te sens dans les différents lieux et groupes que tu fréquentes chaque jour. Pourrais-tu me raconter comment se déroule une journée normale de travail depuis le moment où tu te réveilles ? Comment se passe cette journée ? Comment te sens-tu dans chaque endroit ? (Demander pour chaque événement le lieu où il se passe, si la personne s'y sent bien, s'y ennuyé, en se sent pas en sécurité, etc.) Pourquoi te sens-tu ainsi ?

¹ Il faut rappeler que ce guide a été revu depuis la première version du projet de mémoire. Vers le cinquième entretien, nous avons constaté que certaines questions n'étaient pas suffisamment claires. L'ordre des questions a également été modifié en fonction de la dynamique de chaque entretien.

Satisfaction concernant le travail / les études ?

Quelles relations as-tu avec tes collègues de travail et avec les autres personnes avec lesquelles tu as des contacts quotidiens ? Comment te sens-tu avec tes proches ? Dans ton lieu de travail ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui te plaît le plus ? Et ce qui te plaît le moins ? As-tu déjà eu des difficultés ? De quel type ?

Il y a des différences entre les personnes de chacun de tes cercles de sociabilité ? Quelles sont-elles ? As-tu déjà remarqué une différence entre les lieux et les personnes ? Lesquelles ? Connais-tu d'autres lieux qui pourraient être différents ? Quelles relations as-tu avec tes collègues de travail ? Et avec tes supérieurs ? Après ces ... années, dirais-tu que tu t'es adapté(e) à ce rythme de vie ?

Identités urbaines

Dans les villes il est commun d'avoir des activités diverses avec des groupes, et dans des lieux, distincts. Parfois une personne peut donc se sentir appartenir à différents groupes, lieux ou activités. Et toi, te sens-tu appartenir à l'un de ces groupes, de ces lieux, de ces activités, que tu fréquentes ?

Perspectives pour le futur

Te sens-tu satisfait(e) de ton emploi, de tes études ? Si tu pouvais y changer quelque chose, qu'est-ce que ce serait ? Comment te sens-tu concernant tes déplacements ? As-tu l'intention de changer de quartier dans les cinq prochaines années ? As-tu déjà commencé à planifier cela, ou qu'il s'agit seulement d'un désir ? Où voudrais-tu déménager ? Quels changements cela apporterait à ta vie quotidienne ? Est-ce que ce serait facile de réaliser ces changements ?

Avant de terminer l'entretien : est-ce que tu souhaites ajouter quelque chose d'autre ?
Merci de m'avoir consacré du temps !

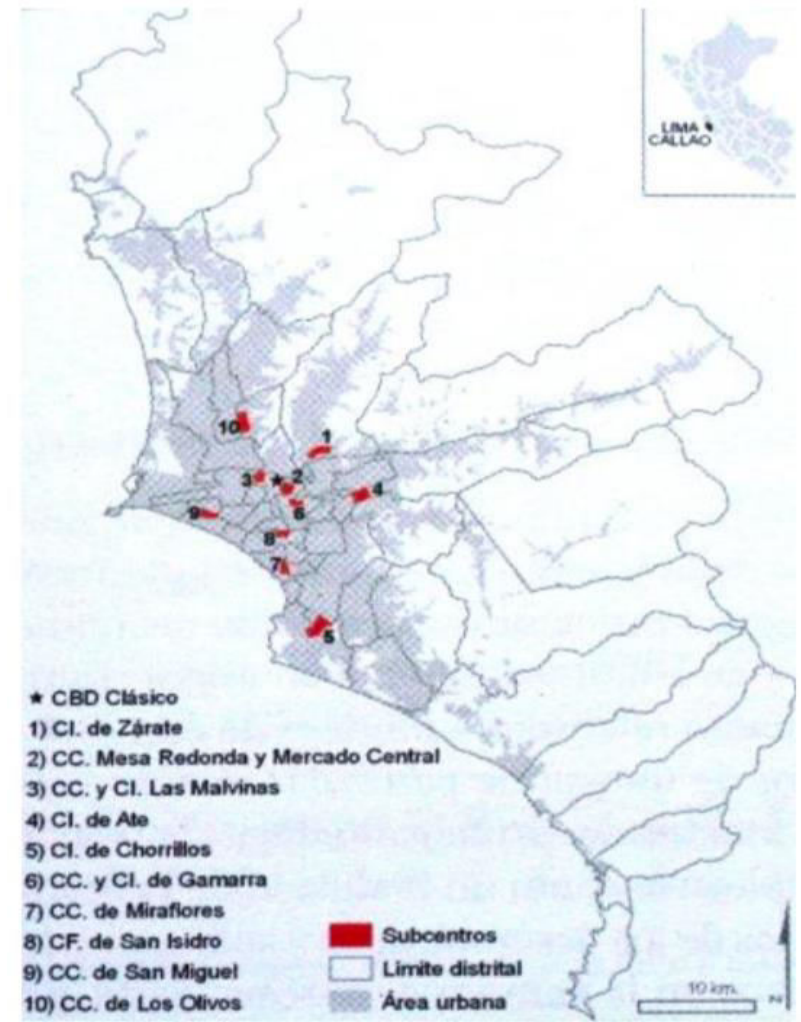
Cahier d'images

Carte n°1 : La banlieue Nord de Lima (ou *Lima Norte*) (en vert)



Source : IMP 2012.

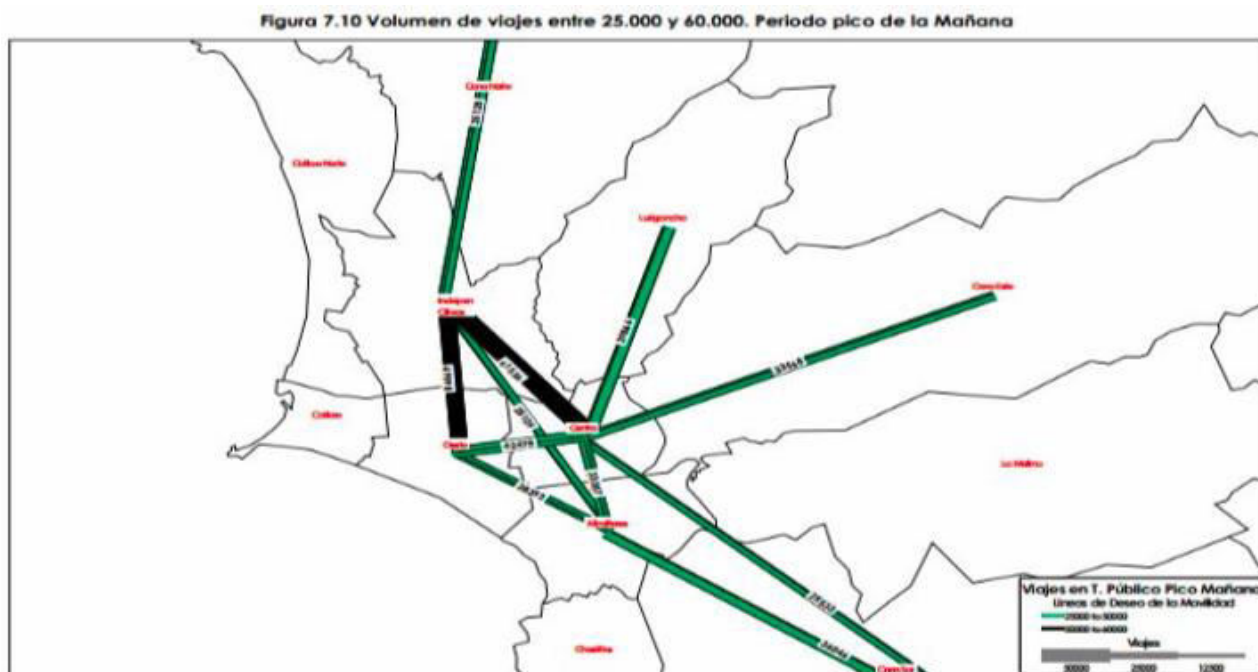
Carte n°2 : Les centres économiques d'emploi à Lima



Source : Gonzales de Olarte, et al. 2011 : 167 /

Légende: les centres consolidés dans la région centrale sont Centro de Lima (2), Gamarra (6), Miraflores (7) et San Isidro (8).

Carte n°3 Flux des voyageurs le matin dans les transports publics à Lima (2005)



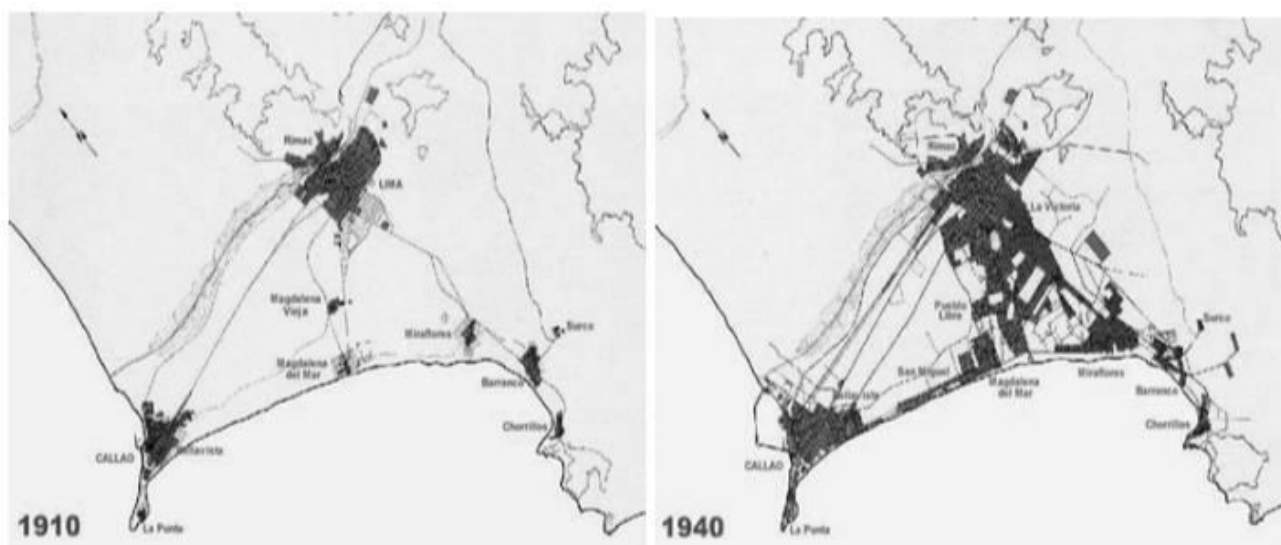
Extrait de JICA 2005 / Légende : seuls les flux de plus de 25 000 et de moins de 60 000 personnes ont été représentés.

Graphique 1. Le système de transport El Metropolitano et ces arrêts



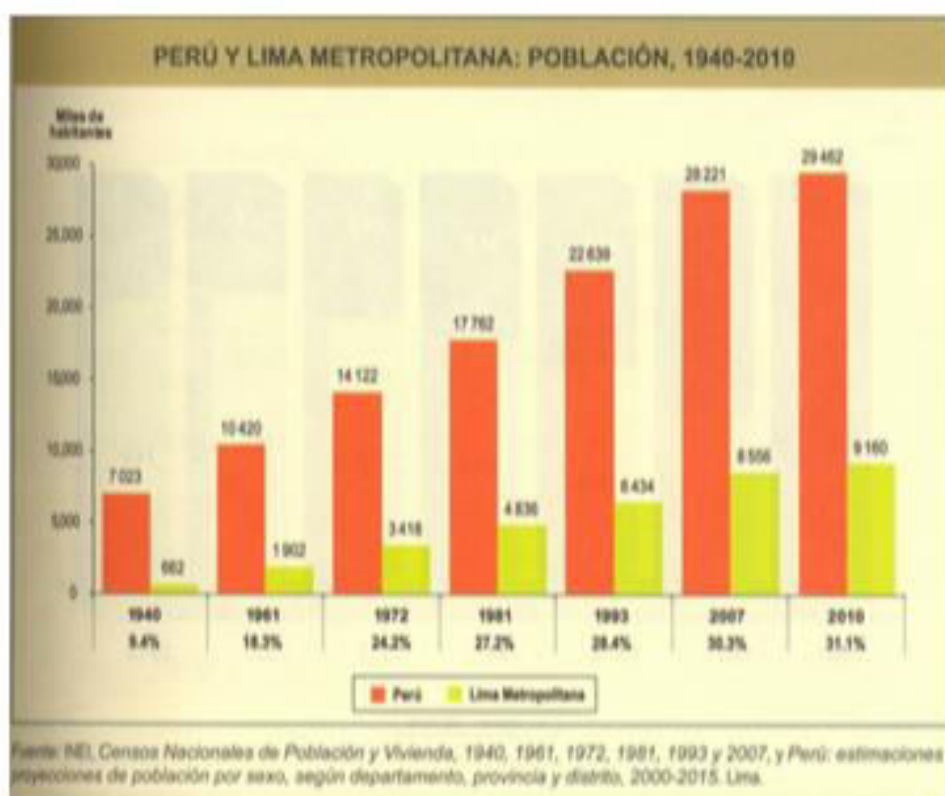
Légende : les cartes ont été réparties dans les arrêts Carnaval y Moreyra et Angamos, situés en centre-ville ou Lima Centro.

Cartes n°4 et 5. Évolution de l'urbanisation de Lima : centre ancien et nouveaux pôles urbains



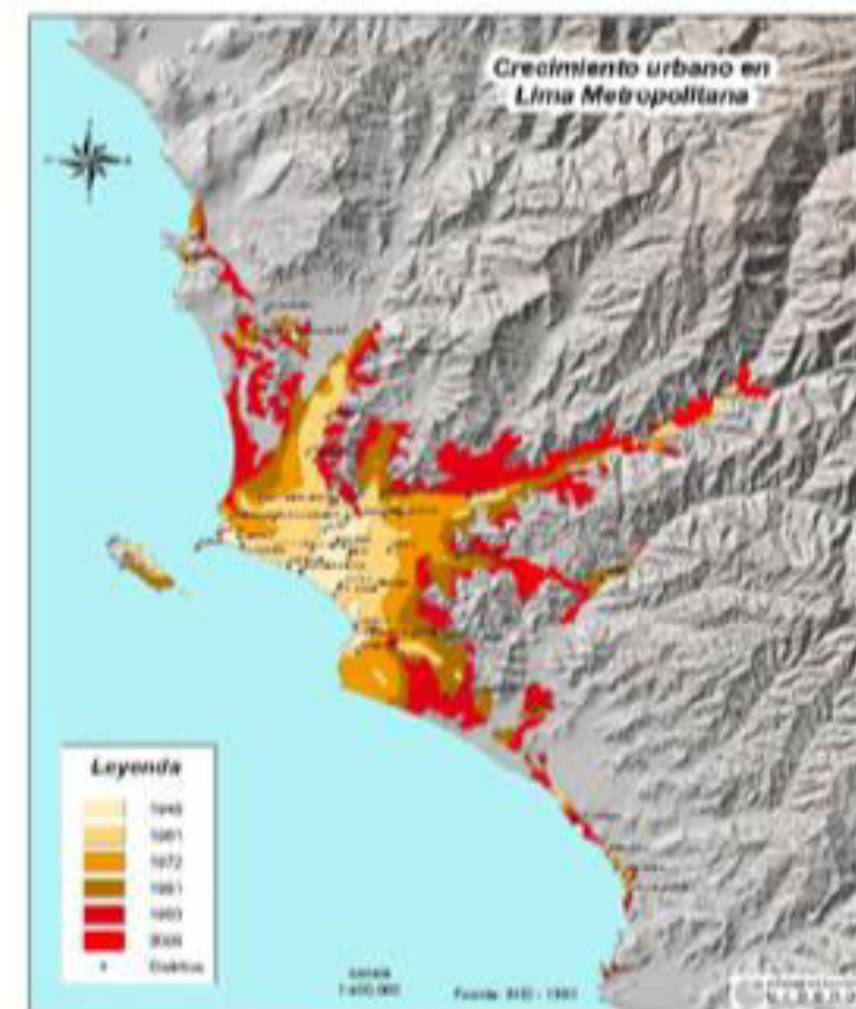
Source : Urban Networks 2013

Graphique n°2. La part croissante de Lima dans la population du Pérou 1940-2010



Source : Matos Mar 2007

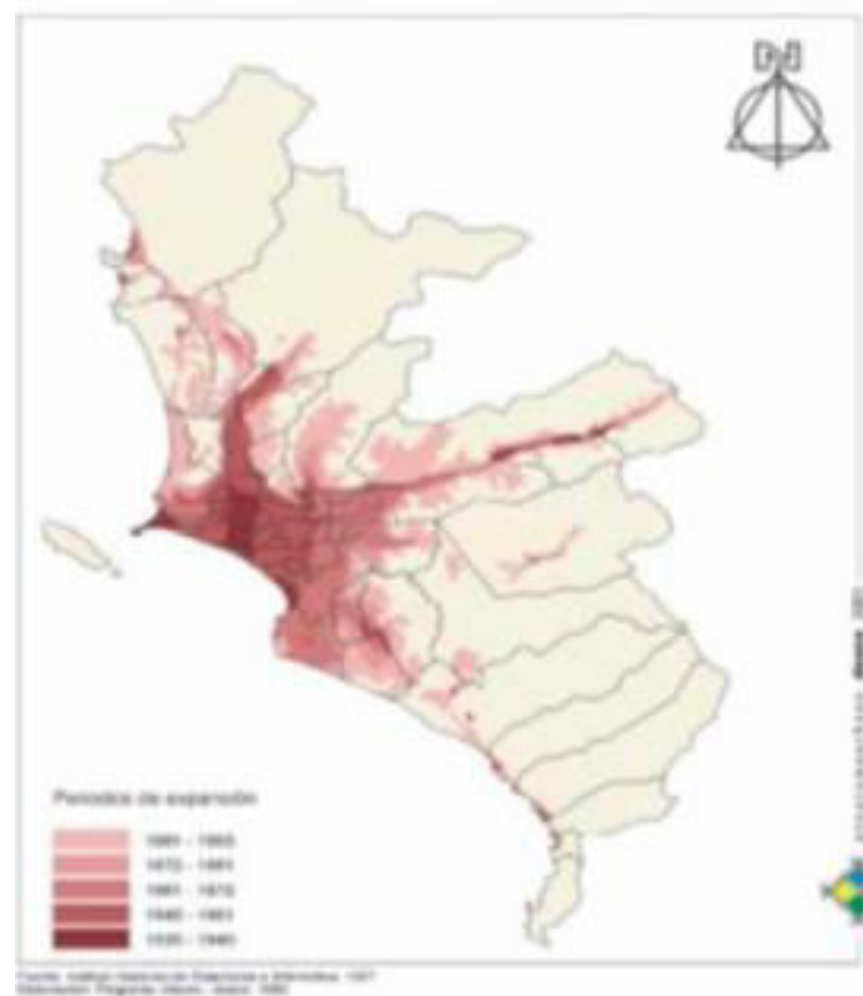
Carte n°6 Extension de l'agglomération morphologique de Lima depuis 1940 (1)



Source : Desco. Observatorio Urbano. <http://www.desco.org.pe/>

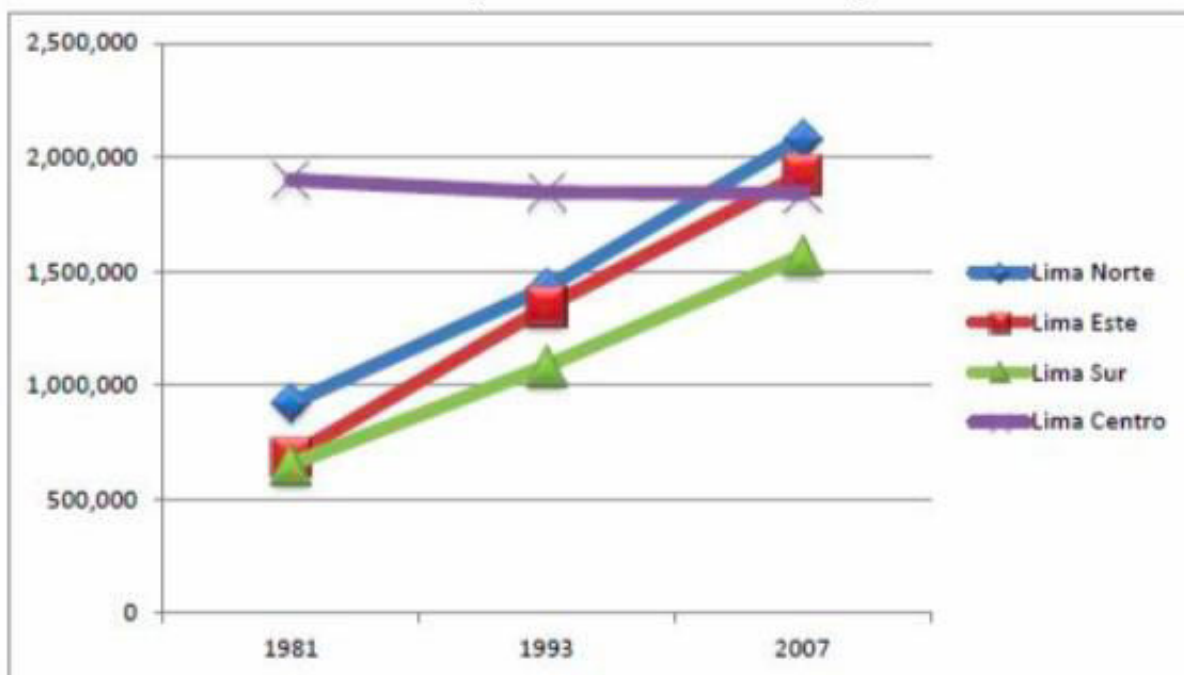
Source : Barreda et Ramirez Corzo 2004

Carte n°7 Extension de l'agglomération morphologique de Lima depuis 1940 (2)



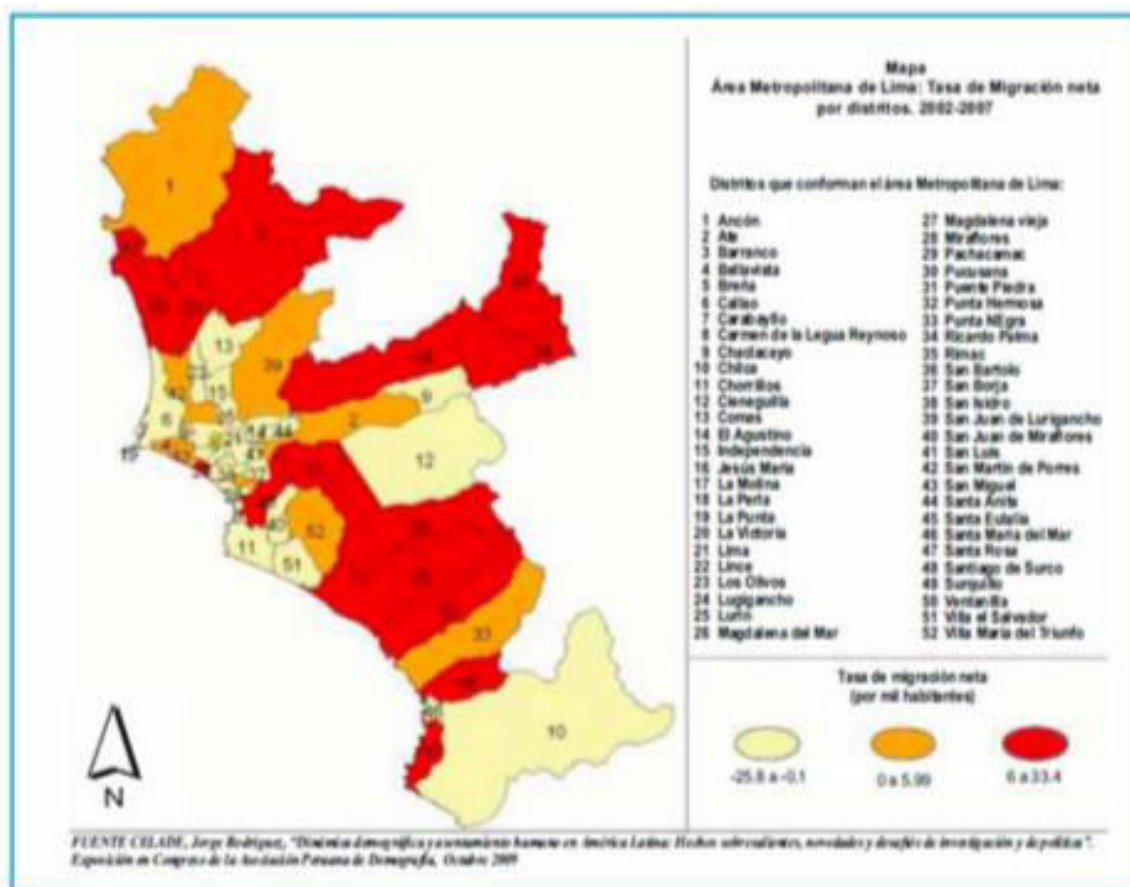
Source : Desco. Observatorio Urbano. <http://www.desco.org.pe/>, Barreda et Ramirez Corzo 2004

Graphique n°3 Évolution de la population selon le secteur de la ville de Lima
(« áreas interdistritales »)



Source : Municipalidad Metropolitana de Lima 2012

Carte n°8 : Taux d'immigration intra liménienne net par district 2002 – 2007



Légende : Jaune : -25.8% à -0.1% / Orange : 0% à 5.99% / Rouge : 6% à 33.4%

Source : INEI 2011 : 117

Image n°1. Vue satellite de la topographie de Lima Norte



Image extraite de Google Maps / l'aire plate et les collines de Lima Norte

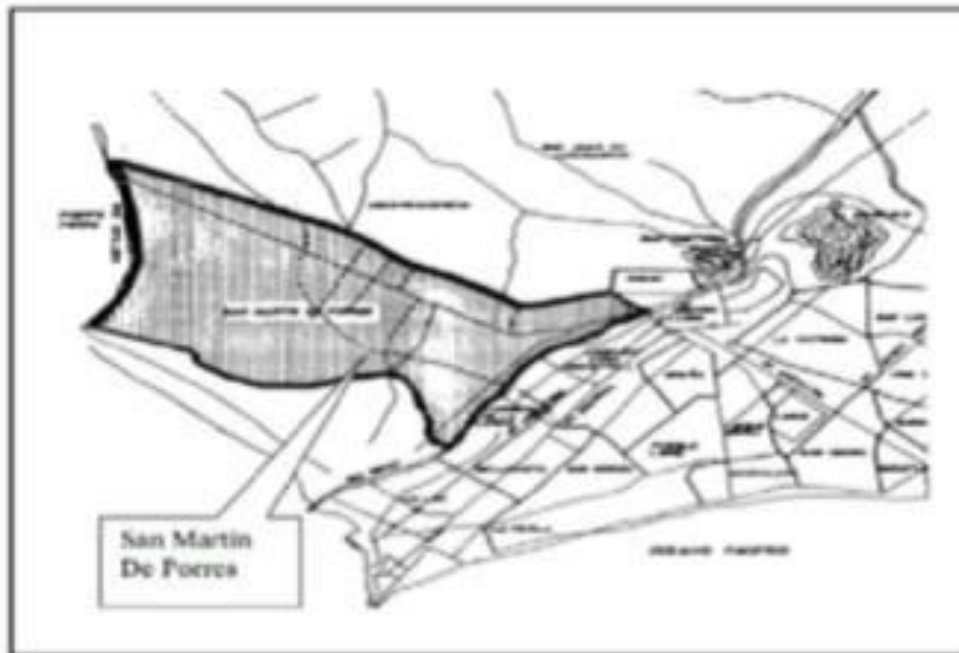
Carte n°8 : Districts composant le secteur de Lima Norte



Légende : El Rímac est aussi pris en compte même s'il est considéré comme faisant partie de Lima Centro, du fait de son occupation urbaine ancienne. Modifié à partir de source : <http://blog.pucp.edu.pe/archive/1407/2010-01>

Cartes n°10 et 11. Types d'urbanisations à l'intérieur de San Martín de Porres

Plano N.º 7
El distrito de San Martín de Porres, 1950



Distrito de San Martín de Porres, 1950. Fuente: Degregori Carlos Iván y otros, 1980

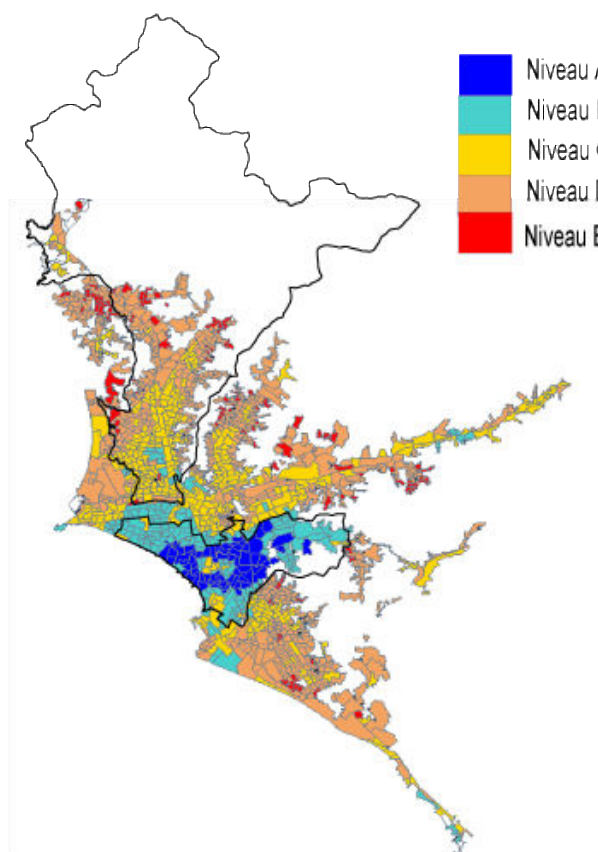
Esquema N.º 3
Proceso de urbanización en las áreas agrícolas de SMP, 1980.



Fuente: Elaboración propia. En base al informe obtenido de las encuestas a los fundadores de las urbanizaciones regulares, 2005

Légende : À gauche, le district de San Martín de Porres. À droite, en jaune, la zone des lotissements créés dans le cadre du marché immobilier, sur lequel le district de Los Olivos sera ultérieurement divisé et auto ségrégué du reste du district de San Martín de Porres. Source : Degregori et coll. 1980 et Osorio 2005

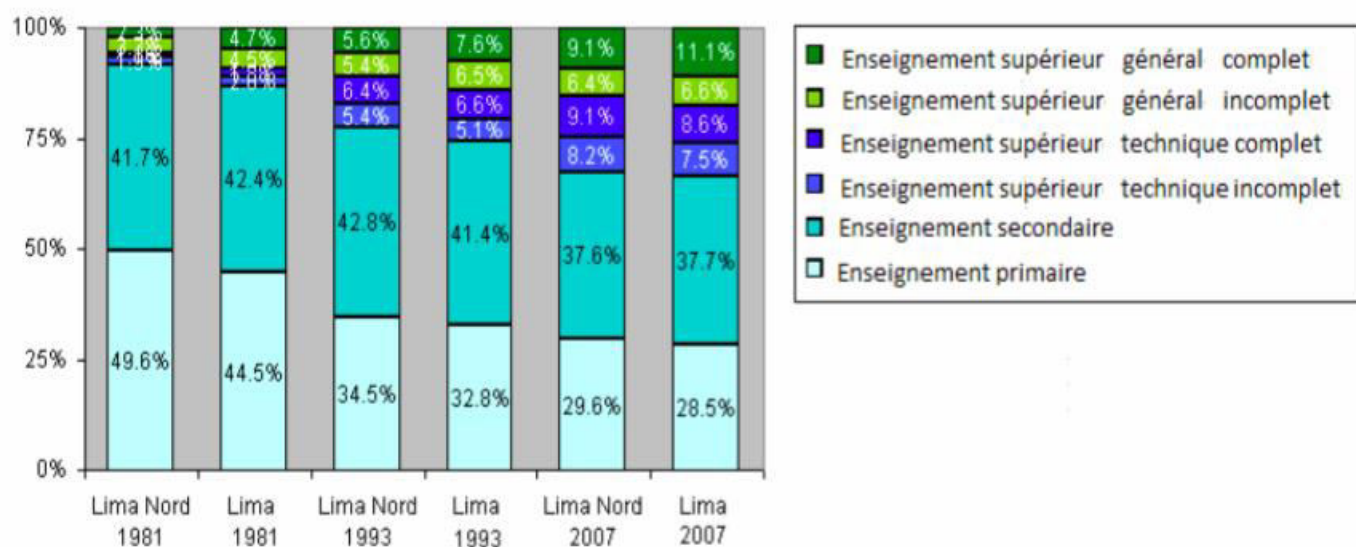
Carte n°12 : Lima 2007. Niveaux économiques moyens par zona censal (catégorie similaire à l'IRIS)



Fait avec Philcarto. Source : INEI 2007

Légende : Les contours noirs correspondent aux secteurs de la banlieue nord et de Lima Centro (sans le centre historique)

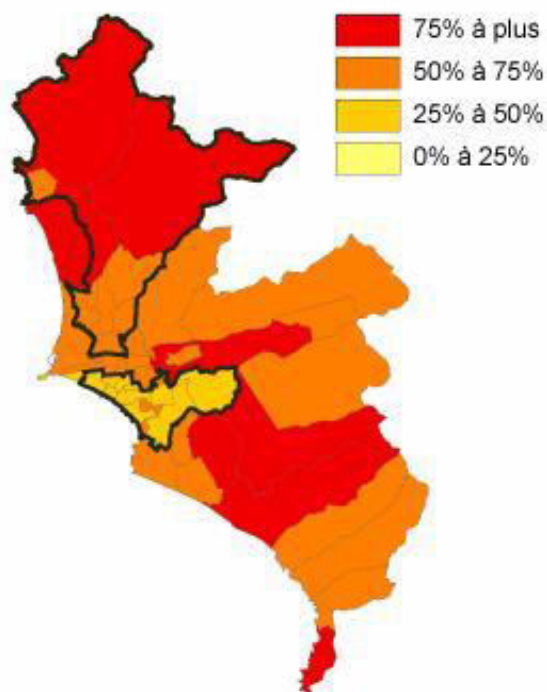
Graphique n°4. L'évolution des niveaux scolaires atteints par les habitants de Lima Norte par rapport au reste de la métropole



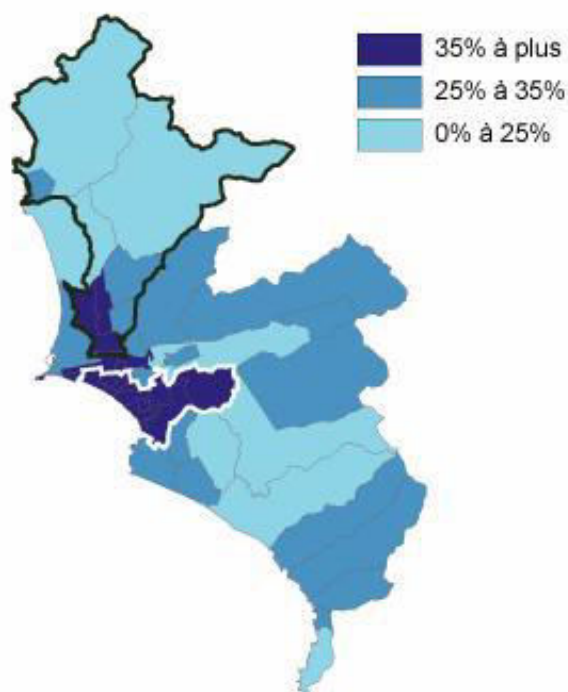
Source : Institut National des Statistiques et Informatique. Recensements nationaux 1981, 1993 et 2007

Carte n°13. Lima : Niveau éducatif atteint 2007 par district

Primaire ou secondaire

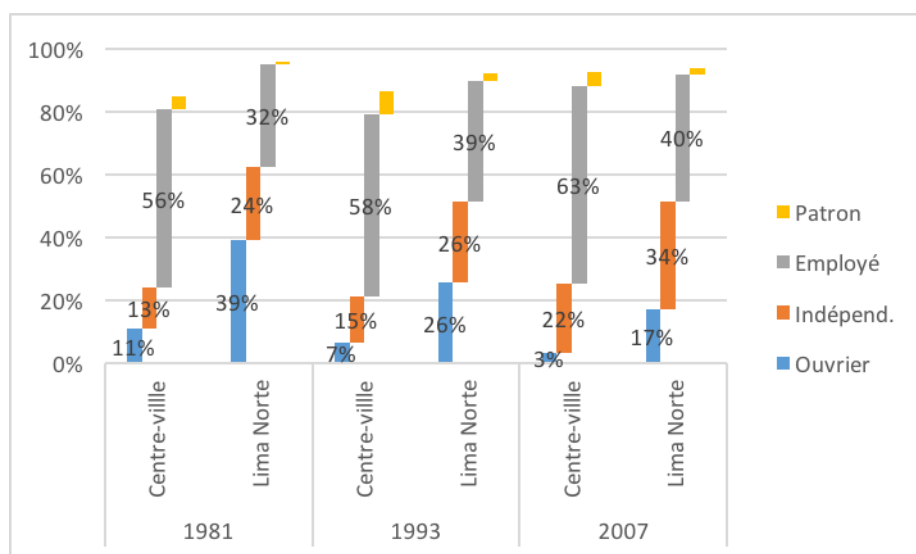


Supérieure



Fait avec Philcarto. Source : Institut National des Statistiques et Informatique. Recensements nationaux 2007

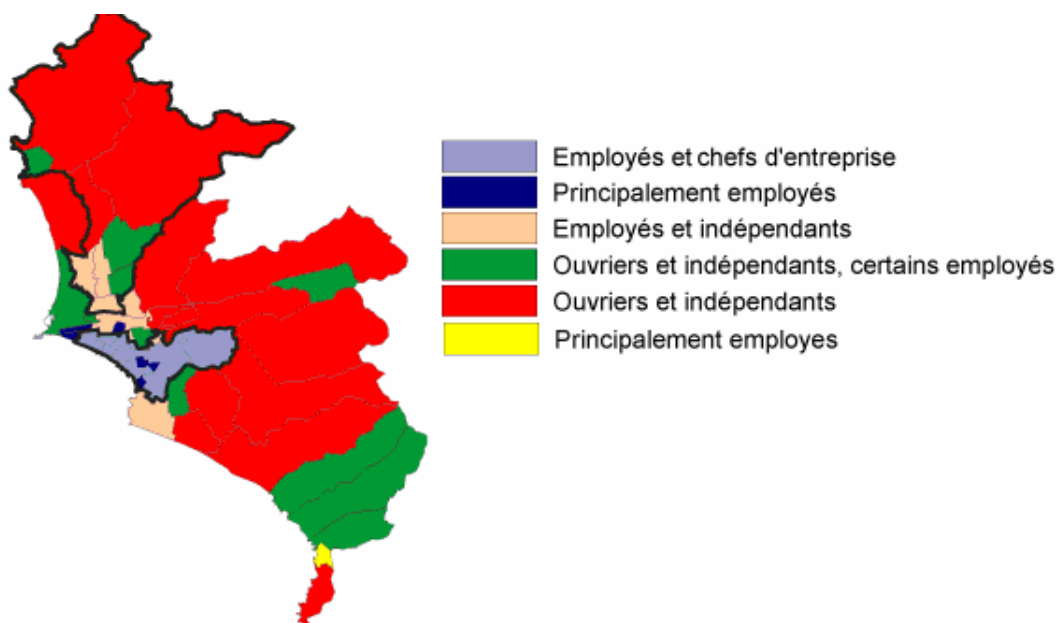
Graphique n°5. Évolution des catégories socio-professionnelles 1981, 1993 et 2007



Source : Institut National des Statistiques et Informatique. Recensements nationaux 1981, 1993 et 2007

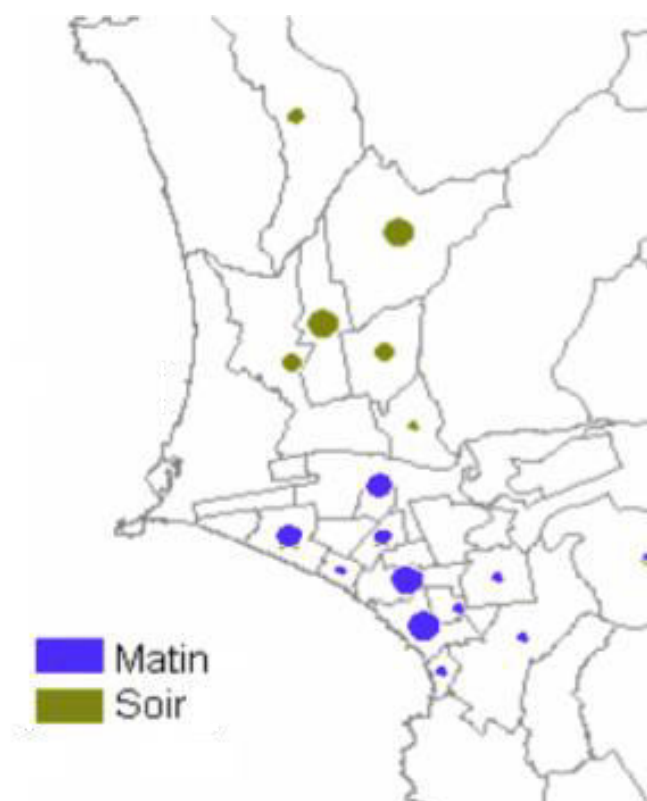
Légende : « Lima Moderna » et « Lima Antigua » sont des termes pour décrire la région centrale.

Carte n°14. Lima : Types de districts selon la profession des habitantes 2007



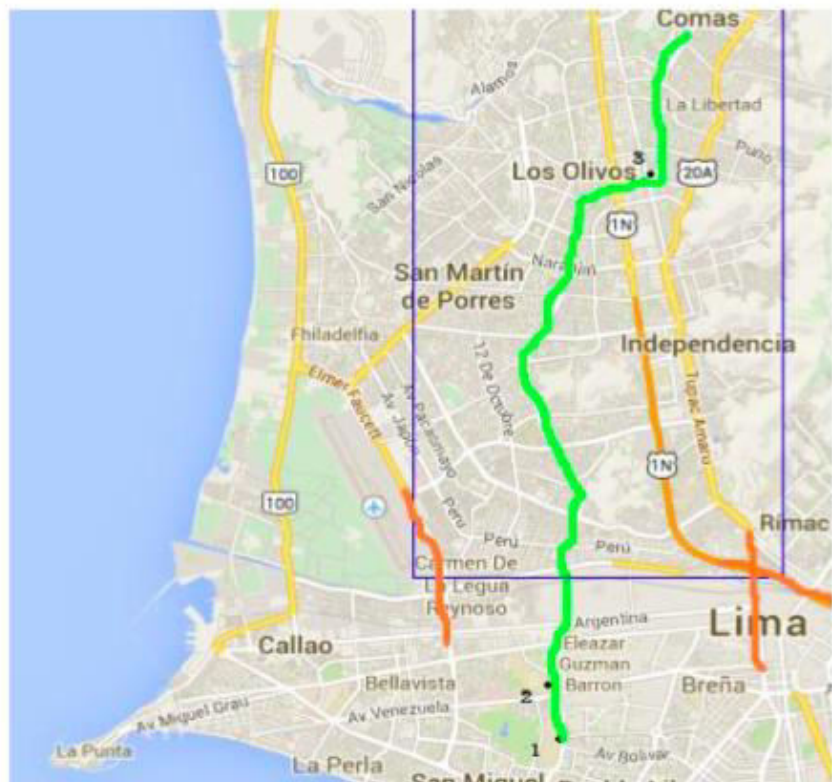
Fait avec Philcarto. Source : Institut National des Statistiques et Informatique.
Recensements nationaux 2007

Figure n°1. Représentation des enquêtés selon leurs districts de résidence et occupation



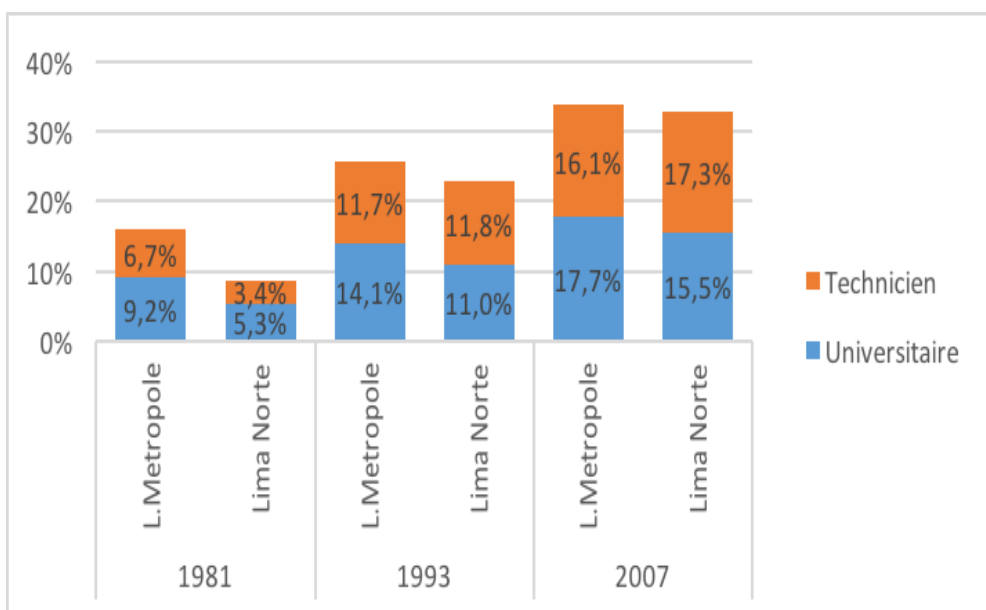
Fait avec Philcarto. Sources : Données des enquêtés

Figure n°2 : Universités Catholique (1), San Marcos (2) et Université des Sciences et Humanités (3)



Légende : Les trois universités sont connectées par l'axe de l'avenue Universitaria (en vert) avec les districts de San Martín de Porres, Los Olivos, Comas et Carabayllo. Source : Google Maps.

Graphique n°6. Évolution de l'accès aux études supérieures 1981-2007



Figures n°3 et 4. Total de voyages produits et attirés par une macro zone

Figura 7.9 Viajes Atraídos por Macro-Zona. Periodo pico Mañana

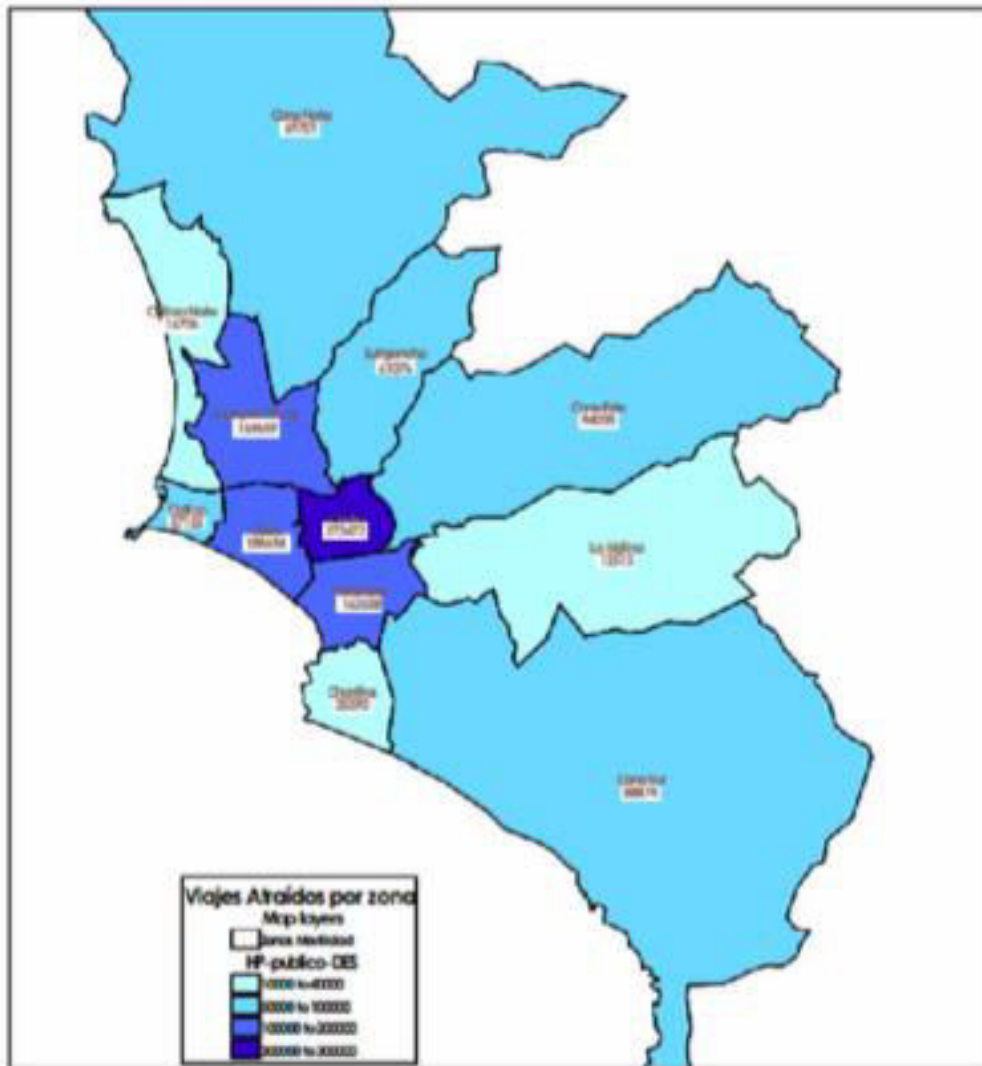
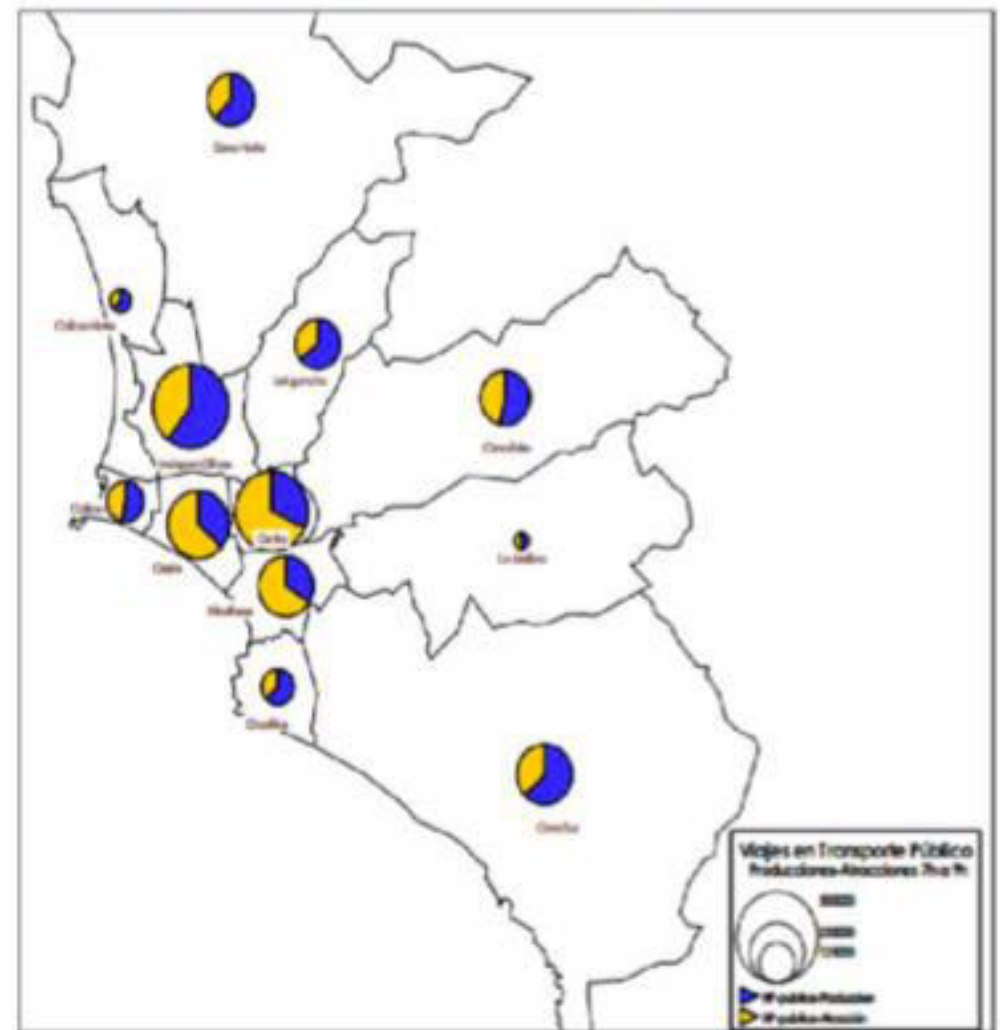
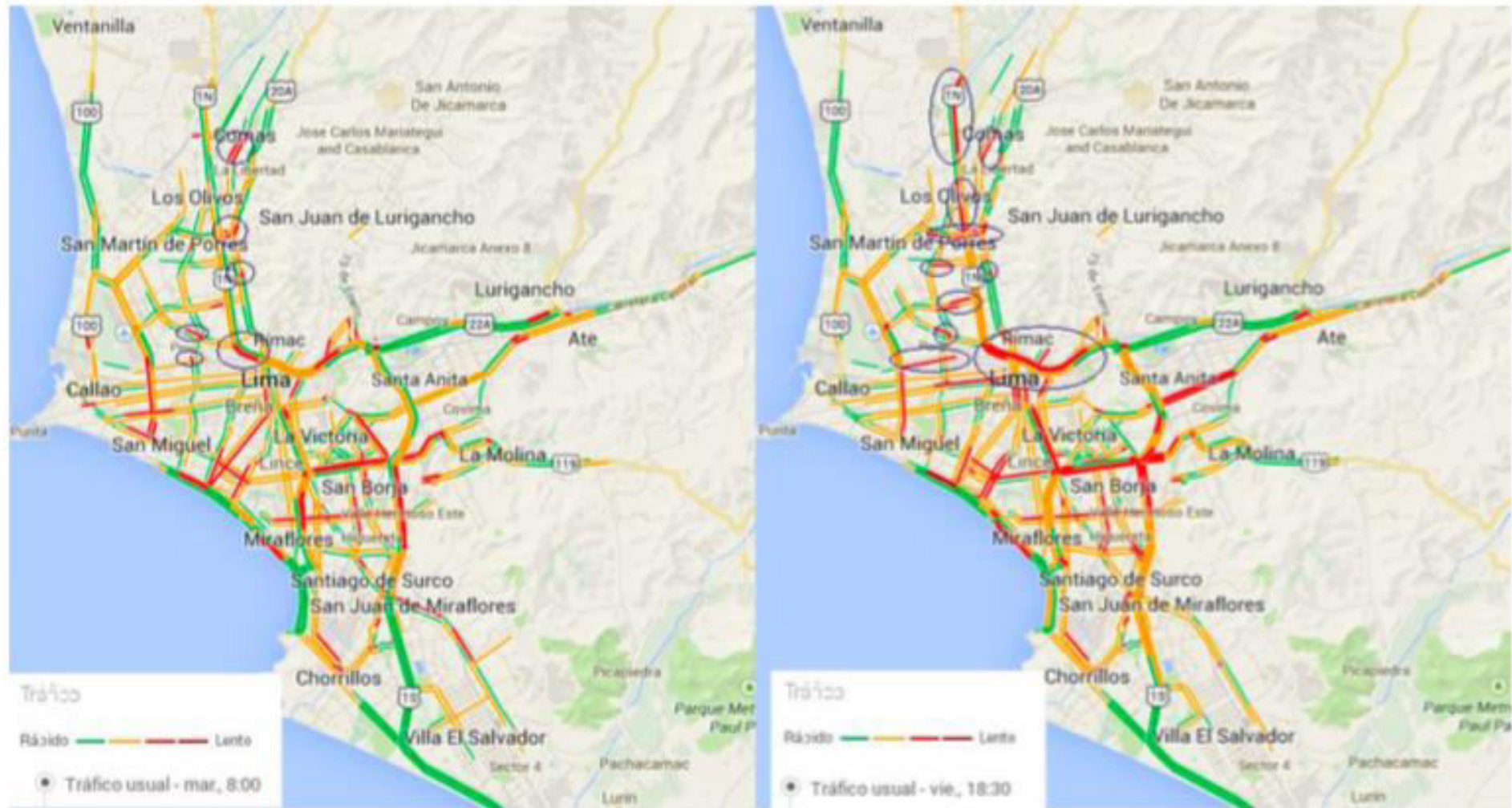


Figura 7.5 Viajes Totales por Macro-Zona en H.P. (suma de Producciones y Atracciones)



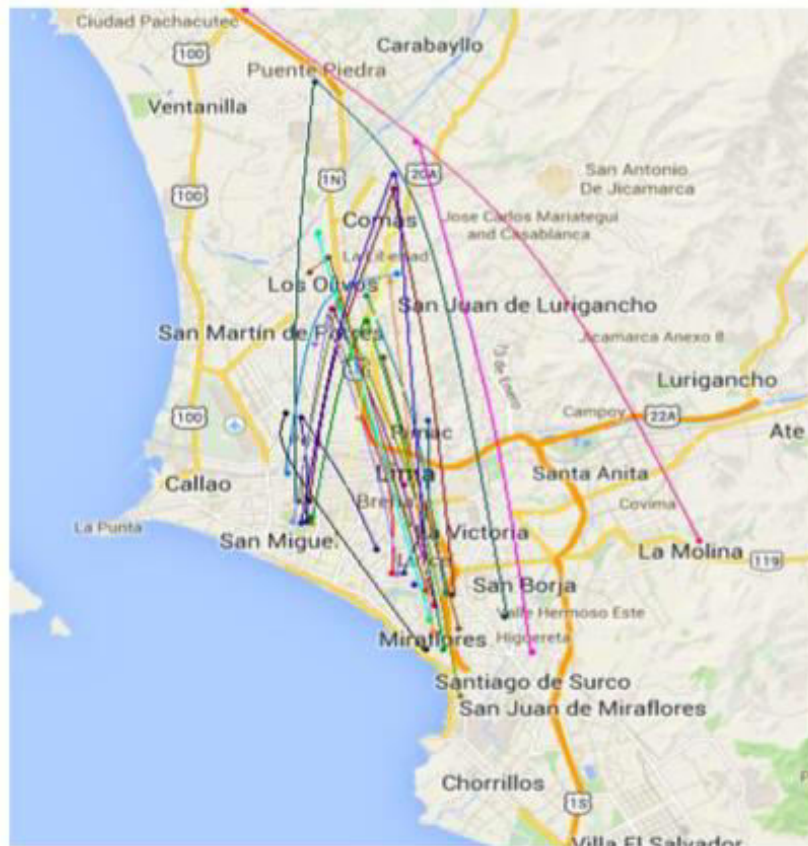
Légende : A gauche, la structure centralisée de Lima est illustrée à partir de la quantité de voyages réalisés. A droite, les trois macro-zones du centre-ville attirent des voyages (une proportion plus grande de jeunes) tandis que dans les banlieues les voyages sont réalisés plus spécialement dans la banlieue nord et la banlieue sud. Extrait de : Protransporte 2006

Figure n°5. Trafic usuel à Lima selon Google Maps en juin 2014



Légende : A gauche, le trafic moyen du mardi à 8h00. A droite, le trafic du vendredi à 18h30. Source : Google Maps, consulté le 19.6.2014

Figure n°6 Trajets de vie quotidien faits par les enquêtés.



Sources : Données des enquêtés, Google Maps.

Photo n°1. Les prix d'une ligne de transport de la banlieue nord – banlieue sud.

VIPUSA		TARIFARIO ZONIFICADO																		
		Empresa de Transportes y Servicios																		
		"VIRGEN DE LA PUERTA" S.A.																		
→	V. Ancón	V. Estela	Hogar	Ov. Zapallal	Ovalo de Pte. Piedra	Pro	Metro	Habich	Zarumilla	Acho	Puente Nuevo	Santa Anita	Javier Prado	Puente Primavera	Benavides	Atocongo	Pte. Alipio	Puente Electro	Villa el Salvador	Gálvez
V. Ancón	----	1.00	1.00	1.00	1.20	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.40	2.90	2.90	3.40	3.40	3.40	3.40	3.90	3.90	
V. Estela	1.00	----	0.50	0.50	1.00	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.90	2.90	3.40	3.40	3.40	3.40	3.90	3.90	
Hogar	1.00	0.50	----	0.50	0.50	1.20	1.20	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.90	2.90	2.90	2.90	3.40	3.40	
Ov. Zapallal	1.00	0.50	0.50	----	0.50	1.00	1.20	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	2.90	2.90	3.40	
Ov. Pte. Piedra	1.20	1.00	0.50	0.50	----	0.50	1.20	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	2.90	2.90	3.40
Pro	1.90	1.90	1.20	1.00	0.50	----	0.50	1.20	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.90
Metro	1.90	1.90	1.20	1.20	1.20	0.50	----	1.00	1.20	1.20	1.20	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.40	2.90
Habich	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.20	1.00	----	0.50	1.00	1.00	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.90
Zarumilla	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.00	0.50	----	0.50	1.00	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.90
Acho	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.20	1.00	0.50	----	0.50	1.00	1.20	1.90	1.90	1.90	1.90	2.40	2.40	2.90
Pte. Nuevo	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	1.90	1.20	1.00	1.00	0.50	----	1.00	1.00	1.00	1.00	1.00	1.00	2.40	2.40	2.90
Santa Anita	2.90	2.90	2.40	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.00	1.00	----	1.00	1.00	1.00	1.00	1.00	2.40	2.40	2.90
Javier Prado	2.90	2.90	2.40	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.20	1.00	1.00	----	1.00	1.00	1.00	1.00	2.40	2.40	2.90
Puente Primavera	3.40	3.40	2.90	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.00	1.00	1.00	----	1.00	1.00	1.00	2.40	2.40	2.90
Benavides	3.40	3.40	2.90	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.00	1.00	1.00	1.00	----	0.50	1.00	1.90	1.90	2.40
Atocongo	3.40	3.40	2.90	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.90	1.20	1.00	1.00	1.00	0.50	----	0.50	1.20	1.20	1.90
Pte. Alipio	3.40	3.40	2.90	2.40	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.90	1.20	1.20	1.00	1.00	0.50	0.50	----	1.20	1.20	1.90
Pte. Electro	3.40	3.40	2.90	2.90	2.90	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.20	1.20	1.00	1.00	0.50	0.50	1.00	----	1.20	1.20
V. Salvador	3.90	3.90	3.40	2.90	2.90	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.20	1.20	1.20	1.00	----	1.00
Gálvez	3.90	3.90	3.40	3.40	3.40	2.90	2.90	2.40	2.40	2.40	2.40	2.40	1.90	1.90	1.90	1.20	1.20	1.00	1.00	----

- Sr. Usuario exija y conserve su boleto para su respectivo control del inspector de ruta.
 - Los días domingos y feriados la tarifa tendrá un recargo de 0.20 centimos y 50% mas

Légende : Voici la diversité des prix (0.50 – 3.90 nuevos soles) selon la distance parcourue par la ligne VIPUSA, laquelle couvre environ 65kms depuis la périphérie nord vers la périphérie sud.

Photos n°2, 3, 4 et 5. Quatre images sur des endroits connectés par le Metropolitano



Source : Google. Légende : A gauche, un quartier « typique » de Lima Norte (une partie plane et une partie élevée sur les collines).

A droite, le quartier financier à San Isidro, un des quartiers les plus aisés de la région centrale, plutôt destiné aux bureaux, et le district résidentielle de Miraflores.

Photo n°6. Courir chaque matin



Légende : Malgré la meilleure connectivité que le service du Metropolitano offre aux habitants de Lima Norte, la grande concentration des usagers, venus de 7 districts, est souvent un facteur de stress et de conflit à cause des longues queues formées pour attendre les bus. Prise lors de la visite de l'observation du 9 avril 2014.

Source : Fichier personnel

Photo n°7. La saturation quotidienne des trottoirs



Légende : L'agglomération des passagers dans le terminus « Naranjal » commence avant 7H et va jusqu'à 8H40.

Photo prise le 9 avril 2014. Source : Fichier personnel

Photo n°8. Tensions et conflits dans le Metropolitano



Légende : La tension au cours des voyages peut donner lieu à des situations violentes.
Sur la photo, un policier sépare deux hommes à la station « Naranjal », à Lima Norte.
Source : Victor Idrogo 2014 © Reportage pour le quotidien El Comercio, Pérou

Photo n°9. La fatigue quotidienne



Légende : La capacité des bus du Metropolitano (comme celle des bus ordinaires) est dépassée.
Source : Victor Idrogo 2014 © Reportage pour le quotidien El Comercio, Pérou